

Les italies de ma mémoire

Mon regard passion

—◆—
Michel Le Guyader



Les Italies de ma mémoire- Regard Passion

Nouvelles

Michel Le Guyader

Introduction

Soixante-dix ans d'une passion qui ne faiblit pas... L'Italie a su me capturer pour ne plus me lâcher. Tout a commencé par la langue. Sa musique m'envoûtait, et je m'y suis plongée avec une telle ardeur que j'ai décroché une maîtrise universitaire, un rêve que je n'aurais osé imaginer. Et pour la petite histoire, j'ai passé mon oral de littérature italienne avec un académicien : Dominique Fernandez.

Les voyages ont suivi, d'abord en solitaire, puis en famille. Nous avons sillonné chaque région de ce pays envoûtant, nous abreuvant de son art, de son histoire et de sa culture. L'Italie m'a même offert ce que je n'espérais pas : une source d'inspiration, un prolongement naturel à mon travail.

Aujourd'hui, je continue de la parcourir à travers les mots, et grâce à une escapade annuelle à laquelle je ne renonce pour rien au monde. Chacune de mes nouvelles porte en elle un fragment de vie, intime autant que culturel. Et mes lectures, fidèles compagnes, continuent d'alimenter cette flamme.

L'auteur

Dès l'enfance, Michel Le Guyader se construit autour de trois fidèles compagnons : les livres, l'écriture et les langues étrangères. Ces passions précoces dessinent en creux la géographie de son monde intérieur, celui de la Culture, et conduisent naturellement sa vie professionnelle vers le commerce international et l'interculturel., terrains de jeu idéaux pour un esprit avide du monde et de ses habitants.

À soixante-quinze ans, un concours de nouvelles fait l'effet d'une étincelle. La plume, longtemps tenue en lisière, se libère. L'écriture cesse d'être un simple passe-temps pour devenir un espace de liberté, un port d'où l'on appareille vers de nouveaux horizons.

Ses voyages aux quatre coins du monde, ses explorations linguistiques et culturelles, son attachement profond à l'Histoire, tout cela nourrit son œuvre d'images saisies, de récits entendus, de visages croisés.

Breton d'origine, j'y ai associé des personnages de ma région qui ont croisé eux aussi, l'Italie.

Retraité, 77 ans. Master de lettres italiennes (Université de Rennes 2). Ancien conseiller en commerce international, ancien formateur en interculturel et coaching personnalisé. Spécialiste de l'Asie du Sud-Est et de l'Europe du Sud (Italie, Espagne, Portugal). Vingt ans de séminaires en immersion linguistique et géographique pour CCI International.

Le Piémont



Une armée de fiers peupliers bruisse allègrement dans la plaine de Virle Piemonte. Leur feuillage, scintillant comme mille pièces d'argent, joue avec la douce lumière du lever du jour. C'est le Piémont dans toute sa splendeur.

Davide et son équipe avancent d'un pas vif vers les champs de *peperoni*. Jaunes, rouges, verts : il y en aura pour tous les goûts, mais surtout pour toutes les délicieuses recettes que les *mamme* piémontaises savent offrir à leurs convives. Une belle récolte s'annonce ; Davide se frotte déjà les mains.

La ferme ancestrale de Davide et Renata se dresse au cœur du village, juste à côté de l'église et du château. Trois bâtiments anciens, dont une vaste grange ouverte à l'étage pour le stockage du grain, entourent une belle cour fleurie. Un plaqueminer y déploie ses fruits rouge orangé et son flamboyant feuillage d'automne. On y trouve aussi un poirier, un pommier et, bien sûr, un carré d'herbes aromatiques et médicinales.

Les kakis de la ferme ont toujours éveillé de tendres souvenirs. L'hiver venu, saison du kaki, la *nonna* préparait confitures, gâteaux et jus parfumés. À Noël, elle cuisinait les *agnolotti*, ce plat emblématique du Piémont, accompagnés de kakis frits, spécialité du village.

Chez Renata et Davide, on parle avant tout le piémontais, comme dans la plupart des campagnes de la région. Le *piémontais*, proche du français par certaines sonorités, demeure la langue du quotidien. Malgré les variantes locales, tous les Piémontais se comprennent. L'italien, appris à l'école, sert surtout pour l'administration, les séjours à Turin ou les échanges avec les étrangers. Ici, le bilinguisme est naturel.

Comme chaque fin de semaine, le couple prépare une escapade. Ils hésitent encore entre la Sacra di San Michele et une virée dans les vignobles du Barolo et du Barbaresco. Ce sera soit l'émerveillement culturel au sommet du mont Saint-Michel piémontais, soit le bonheur gourmand des collines d'Alba. Là-bas, les sensations gustatives règnent en maîtres : grands vins, cuisine raffinée, truffes blanches et risottos parfumés. Des cailles au risotto et à la truffe feraient un repas dominical somptueux.

Ils hésitent entre *L'Angolo di Rosina* et *La Cantinella*. Le premier offre tous les charmes du restaurant à la ferme et des produits maison. Davide et Renata sont de vrais *bogianen* : ils n'aiment ni les changements ni les surprises.

De retour à Virle, ils attendent avec impatience leurs amis français. Michel et Nadia, rencontrés quinze ans plus tôt au camping de Forte dei Marmi, sont devenus des membres de la famille. Cet été-là, ils avaient vingt ans. Après une semaine de fêtes, de baignades dans la Méditerranée chaude, de pique-niques et de longues journées sur le sable brûlant dominé par les montagnes de marbre blanc de Carrare, une profonde amitié était née.

Depuis, les allers-retours entre la France et l'Italie n'ont cessé de renforcer leurs liens. Michel parle italien : un avantage précieux. Il est devenu l'interprète attitré des conversations familiales.

Nonno Michele, roi des conteurs, et Maria Anna, véritable chef de cuisine, s'activent déjà pour accueillir leurs invités. Ils adorent les visites et considèrent Michel et Nadia comme leurs propres enfants.

La salle à manger, réservée aux grandes occasions, embaume l'encaustique. Une nappe blanche brodée par la *nonna* couvre la grande table massive. Les assiettes au liseré doré, les couverts en argent et les verres en cristal annoncent un repas de fête.

Des effluves de cuisine mijotée parcourent toute la maison et se mêlent aux parfums subtils des plats à venir. Comme le veut la tradition piémontaise, le repas alternera pâtes, viandes, légumes, charcuteries, saucissons chauds, desserts et fruits. Une avalanche de mets qui ferait rougir de plaisir Pantagruel lui-même.

Enfin, Nadia et Michel arrivent devant la grille de la ferme. Ils ont parcouru plus de mille kilomètres. La fatigue pèse sur leurs épaules, mais elle disparaît aussitôt devant l'accueil chaleureux qui les attend. Toute la famille est réunie dans la cour baignée de soleil. On ne sait plus si c'est le soleil ou l'affection qui réchauffe davantage les cœurs.

Les embrassades se multiplient, ponctuées de rires, de petits cris joyeux et de tapes affectueuses. Toute l'exubérance latine éclate dans ces retrouvailles.

La *nonna* les entraîne aussitôt vers la cuisine où un café salvateur les attend. Puis elle leur montre leur chambre, autrefois celle de Davide. On y retrouve ses trophées sportifs, un grand lit rustique et un couvre-lit au crochet patiemment confectionné.

À peine le temps de se rafraîchir qu'ils rejoignent la salle à manger pour l'apéritif.

Un jéroboam de Barolo trône au centre de la table. Les charcuteries éveillent déjà les papilles. Les conversations fusent. Michel raconte sa vie, traduit, plaisante. On trinque : *Salute a tutti !*

Nonno Michele régale l'assemblée du récit de son unique voyage en France : « Montt-tauban... la gare de Montt-tauban ! » Son accent amuse tout le monde.

Puis commence le long repas, interminable et heureux. Les plats se succèdent, accompagnés de vins généreux. Au moment du café et de la grappa maison, les amis du village arrivent tour à tour : Don Beppe, Marco, Lorenza... Chacun apporte une nouvelle invitation, un projet de repas ou de promenade. À Virle, les agapes semblent ne jamais finir.

Le lendemain, Davide propose une excursion vers Cuneo.

Première étape : le site mégalithique des *Ciciu del Villar*. Héritage celte ou simple phénomène géologique, ces étonnantes colonnes coiffées de pierres brunes ressemblent à une forêt de champignons géants dressés au pied de la montagne.

La promenade se prolonge dans la réserve naturelle jusqu'à l'abbaye bénédictine de San Costanzo al Monte. Les sentiers escarpés serpentent entre les chênes et longent la rivière Maira au fond d'une gorge profonde. Après plusieurs efforts, apparaît enfin le sanctuaire roman du XIe siècle, majestueux dans son écrin verdoyant.

Puis vient Cuneo, élégante ville de montagne dominée par les sommets enneigés de l'Argentera et du Tenibre. Depuis la place Galimberti, immense et lumineuse, on admire les façades néoclassiques et les boutiques raffinées.

C'est jour de marché. Les étals débordent de fromages régionaux, de charcuteries et de produits du terroir. Les senteurs excitent les papilles et ouvrent l'appétit.

La promenade continue naturellement sur la Via Roma, royaume de la *passeggiata*, cette lente déambulation dominicale où, jadis, les célibataires venaient se montrer et se rencontrer.

Sur le chemin du retour, une halte à Mondovì et au sanctuaire de Vicoforte évoque déjà la Maison 66de Savoie et annonce la future visite du palais royal de Turin.

À l'arrivée à Virle, la fête recommence. Toute la famille s'est mobilisée pour préparer le dîner : *peperoni* frits en salade, saucisses chaudes, puis un potage piémontais riche et parfumé mêlant poireaux, pommes de terre, riz, chou, parmesan et beurre. Un véritable plat de montagne.

Le gâteau aux noisettes du Piémont, dense et généreux, conclut le repas avant l'inévitable grappa censée prévenir l'indigestion.

Chez leurs amis piémontais, impossible de s'ennuyer.

Le lendemain, direction Turin, la grande capitale historique. Au premier regard, la ville paraît austère et bourgeoise. Mais très vite, elle dévoile sa grandeur et son rôle dans l'unité italienne. À chaque place, chaque rue, on croit croiser les ombres de Victor-Emmanuel ou de Cavour.

Le palais royal plonge les visiteurs dans l'intimité fastueuse de la dynastie de Savoie : salons, appartements royaux, souvenirs de cour et secrets d'État.

Puis vient Superga, lieu de repos des souverains savoyards. De là-haut, la vue embrasse Turin, la plaine et le cours du Pô. Ce fleuve évoque aussitôt les rizières et les *mondine*, ces ouvrières du riz qui chantaient déjà *Bella Ciao* bien avant les partisans.

Enfin, retour vers Virle par la route des peupliers, puis retour vers le Piémont français en franchissant le tunnel du Fréjus.'

Il Piemonte

Un dilluvio di fieri pioppi fruscia allegramente nella pianura di Virle Piemonte. Le loro chiome, scintillanti come mille monete d'argento, giocano con la dolce luce dell'alba. È il Piemonte in tutto il suo splendore.

Davide e la sua squadra avanzano di buon passo verso i campi di peperoni. Gialli, rossi, verdi: ce ne sarà per tutti i gusti, ma soprattutto per tutte le deliziose ricette che le mamme piemontesi sanno offrire ai loro ospiti. Si prospetta un raccolto abbondante; Davide già si strofina le mani con soddisfazione.

L'antica cascina di Davide e Renata sorge nel cuore del paese, proprio accanto alla chiesa e al castello. Tre edifici storici, tra cui un ampio fienile aperto al piano superiore per il deposito del grano, circondano un bel cortile fiorito. Un albero di cachi vi dispiega i suoi frutti rosso-aranciati e il suo fiammeggiante fogliame autunnale. Vi si trovano anche un pero, un melo e, naturalmente, un'aiuola di erbe aromatiche e medicinali.

I cachi della cascina hanno sempre risvegliato dolci ricordi. Con l'arrivo dell'inverno, stagione del cachi, la nonna preparava marmellate, dolci e succhi profumati. A Natale cucinava gli agnolotti, piatto simbolo del Piemonte, accompagnati da cachi fritti, specialità del paese.

A casa di Renata e Davide si parla soprattutto il piemontese, come nella maggior parte delle campagne della regione. Il piemontese, che per alcuni suoni ricorda il francese, resta la lingua della vita quotidiana. Nonostante le varianti locali, tutti i piemontesi si comprendono. L'italiano, imparato a scuola, viene utilizzato soprattutto per l'amministrazione, per i soggiorni a Torino o per comunicare con gli stranieri. Qui il bilinguismo è del tutto naturale.

Come ogni fine settimana, la coppia prepara una piccola fuga. Esita ancora tra la Sacra di San Michele e una gita tra i vigneti del Barolo e del Barbaresco. Sarà o la meraviglia culturale sulla cima del "Mont Saint-Michel piemontese", oppure la gioia gastronomica delle colline di Alba. Laggiù regnano le sensazioni del gusto: grandi vini, cucina raffinata, tartufi bianchi e risotti profumati. Delle quaglie con risotto al tartufo sarebbero un sontuoso pranzo domenicale.

Sono indecisi tra L'Angolo di Rosina e La Cantinella. Il primo offre tutto il fascino dell'agriturismo e dei prodotti fatti in casa. Davide e Renata sono dei veri bogianen, immobili come il loro terroir: non amano né i cambiamenti né le sorprese.

Di ritorno a Virle, attendono con impazienza i loro amici francesi. Michel e Nadia, conosciuti quindici anni prima nel campeggio di Forte dei Marmi, sono diventati membri della famiglia. Quell'estate avevano vent'anni. Dopo una settimana di feste, bagni nel caldo Mediterraneo, picnic e lunghe giornate sulla sabbia rovente dominata dalle montagne di marmo bianco di Carrara, era nata una profonda amicizia.

Da allora, i viaggi tra la Francia e l'Italia non hanno mai smesso di rafforzare il loro legame. Michel parla italiano, un vantaggio prezioso. È diventato l'interprete ufficiale delle conversazioni di famiglia.

Nonno Michele, re dei narratori, e Maria Anna, vera maestra di cucina, sono già all'opera per accogliere gli ospiti. Adorano ricevere visite e considerano Michel e Nadia come figli propri.

La sala da pranzo, riservata alle grandi occasioni, profuma di cera per mobili. Una tovaglia bianca ricamata dalla nonna copre il grande tavolo massiccio. I piatti dal bordo dorato, le posate d'argento e i bicchieri di cristallo annunciano un pranzo di festa.

I profumi delle pietanze che cuociono lentamente si diffondono in tutta la casa e si mescolano agli aromi delicati dei piatti che verranno serviti. Come vuole la tradizione piemontese, il pranzo alternerà pasta, carne, verdure, salumi, salsicce calde, dolci e frutta. Una vera cascata di portate che farebbe arrossire di piacere perfino Gargantua..

Finalmente Nadia e Michel arrivano davanti al cancello della cascina. Hanno percorso più di mille chilometri. La stanchezza pesa sulle loro spalle, ma svanisce immediatamente davanti alla calorosa accoglienza che li aspetta. Tutta la famiglia è riunita nel cortile inondato di sole. Non si sa più se sia il sole o l'affetto a scaldare maggiormente i cuori.

Gli abbracci si moltiplicano, accompagnati da risate, piccoli gridi di gioia e affettuose pacche sulle spalle. Tutta l'esuberanza latina esplose in questo incontro.

La nonna li conduce subito in cucina, dove li attende un caffè rigenerante. Poi mostra loro la camera, un tempo appartenuta a Davide. Vi si trovano ancora i suoi trofei sportivi, un grande letto rustico e una coperta all'uncinetto pazientemente realizzata a mano.

Appena il tempo di rinfrescarsi e raggiungono la sala da pranzo per l'aperitivo.

Un jeroboam di Barolo troneggia al centro della tavola. I salumi stuzzicano già il palato. Le conversazioni si accendono. Michel racconta la sua vita, traduce, scherza. Si brinda: «Salute a tutti!».

Nonno Michele delizia la compagnia con il racconto del suo unico viaggio in Francia:

«Montt-tauban... la stazione di Montt-tauban!»

Il suo accento diverte tutti.

Poi inizia il lungo pranzo, interminabile e felice. Le portate si susseguono accompagnate da vini generosi. Al momento del caffè e della grappa fatta in casa, arrivano a turno gli amici del paese: Don Beppe, Marco, Lorenza... Ognuno porta un nuovo invito, un progetto per una cena o una passeggiata. A Virle, le conviviali sembrano non finire mai.

Il giorno seguente, Davide propone una gita verso Cuneo.

Prima tappa: le curiose formazioni naturali dei Ciciu del Villar. Attribuite dalla tradizione popolare a eredità celtica, sono in realtà un fenomeno d'erosione:

sorprendenti colonne sormontate da pietre brune che ricordano una foresta di giganteschi funghi ai piedi della montagna.

La passeggiata prosegue nella riserva naturale fino al santuario di San Costanzo al Monte. I sentieri ripidi serpeggiano tra le querce e costeggiano il torrente Maira sul fondo di una profonda gola. Dopo una salita impegnativa appare finalmente il santuario romanico dell'XI secolo, maestoso nel suo scrigno verde.

Poi arriva Cuneo, elegante città alpina dominata dalle cime innevate dell'Argentera e del Tenibres. Da piazza Galimberti, immensa e luminosa, si ammirano le facciate neoclassiche e le raffinate botteghe.

È giorno di mercato. Le bancarelle traboccano di formaggi regionali, salumi e prodotti tipici. I profumi stimolano l'appetito e risvegliano i sensi.

La passeggiata continua naturalmente lungo Via Roma, regno della passeggiata per eccellenza, dove un tempo i giovani non sposati si mostravano e si incontravano.

Sulla strada del ritorno, una sosta a Mondovì e al santuario di Vicoforte evoca già la Casa di Savoia e annuncia la futura visita al Palazzo Reale di Torino.

Al ritorno a Virle, la festa ricomincia. Tutta la famiglia si è mobilitata per preparare la cena: peperoni fritti in insalata, salsicce calde, poi una ricca e profumata minestra piemontese a base di porri, patate, riso, cavolo, parmigiano e burro. Un vero piatto di montagna.

La torta di nocciole del Piemonte, ricca e sostanziosa, conclude il pasto prima dell'immane grappa, che dovrebbe prevenire l'indigestione.

Con gli amici piemontesi è impossibile annoiarsi.

Il giorno successivo si parte per Torino, la grande capitale storica. A prima vista la città appare austera e borghese. Ma ben presto rivela la sua grandezza e il ruolo svolto nell'unificazione italiana. In ogni piazza e in ogni strada sembra di incontrare le ombre di Vittorio Emanuele e di Cavour.

Il Palazzo Reale immerge i visitatori nell'intimità fastosa della dinastia sabauda: saloni, appartamenti reali, ricordi di corte e segreti di Stato.

Poi viene Superga, luogo di riposo dei sovrani di Casa Savoia. Da lassù lo sguardo abbraccia Torino, la pianura e il corso del Po. Questo fiume richiama immediatamente le risaie e le mondine, le lavoratrici del riso che cantavano Bella Ciao ben prima dei partigiani.

Infine, ritorno verso Virle lungo la strada dei pioppi, e poi rientro verso il Piemonte francese attraversando il traforo del Frejus.

Emilie-Romagne



Mon cœur balance entre Parme et Ferrare. Pour moi, ce sont deux bases littéraires majeures, intimement liées à mon histoire personnelle : *La Chartreuse de Parme* de Stendhal et *Le Jardin des Finzi Contini* de Bassani. Ferrare est aussi une référence historique remarquable pour le Breton que je suis. La fille d'Anne de Bretagne, Renée de France, en a été la duchesse, elle qui aurait dû, selon le contrat de mariage entre Anne et Louis XII, hériter du duché de Bretagne.

Cette région a profondément marqué mon vécu universitaire, touristique et professionnel. Elle occupe une place centrale en Italie, géographiquement bien sûr, mais surtout sur le plan personnel : elle est le point de convergence de tout mon imaginaire italien. Avant de me plonger dans cette partition musicale et poétique de la langue unifiée, j'avais laissé libre cours à mon imagination à travers la littérature stendhalienne et l'histoire. J'étais un lecteur précoce.

Ferrare m'a cueilli à plusieurs reprises. Je me suis laissé envoûter par son atmosphère du passé. À Ferrare, on est tout de suite assailli par l'histoire. Chaque pierre, chaque pavé vous plonge dans les remous des temps difficiles du haut Moyen Âge. Lucrece Borgia en a été la duchesse la plus célèbre, celle qui a laissé des traces de soufre, à tort ou à raison, sur le moindre vestige du Palazzo et dans toutes les mémoires. La fille d'un pape... et quel pape : Alexandre VI, l'Espagnol Rodrigo Borgia. Que de romans, que de fantasmes elle a générés.

Le château-forteresse, qui occupe une place centrale dans la ville, présente un aspect monolithique, reflétant sans ambages sa vocation militaire. Sans véritable charme, il est à l'image supposée de la gent mâle du duché d'Este, représentant la brutalité des mœurs de l'époque. Aucune rondeur, des angles droits, et pourtant, il impose. Il reflète aussi la rigidité calviniste de sa duchesse française qui, après plus de trente ans de résidence à Ferrare, ne parla jamais la langue du duché. Car Renée de France ne se soumit pas. Calviniste convaincue dans une cour catholique, elle protégea Calvin lui-même lors de son séjour ferrarais en 1536. Cette femme de conviction, exilée dans une Italie qui n'était pas la sienne, incarne à elle seule tout le paradoxe de Ferrare : une ville où les destins étrangers viennent s'échouer et se révéler.

Ferrare, c'est aussi *Le Jardin des Finzi Contini*, le thème littéraire de ma maîtrise d'italien, ce qui compte dans les souvenirs. De bons et curieux souvenirs, car j'ai passé mon oral en chuchotant sur l'estrade d'un amphithéâtre, à l'oreille de l'examineur qui surveillait en même temps un autre examen. Le comble pour une langue vivante, pour une fois privée de sa musicalité. Le roman de Giorgio Bassani n'est pas seulement une œuvre littéraire : il est l'âme noire de Ferrare. Le jardin des Finzi Contini, dernier refuge d'une famille juive avant la déportation, est aussi le reflet de la complicité ferraraise avec les persécutions de 1943. La

ville porte cette blessure en silence. Je repense avec nostalgie à mes déambulations autour du château, dans les petites rues ombragées qui me ramènent, tel un fil d'Ariane, jusqu'au cœur de cette histoire.

Bologne, la *Dotta*, la *savante*, est l'autre pointe du triangle magique. Cette capitale régionale, fascinante, force l'admiration à plusieurs titres : première université occidentale, première ville à abolir l'esclavage avec la *loi du Paradis* dès le XIII^e siècle, et cité bien nommée *la Grassa* qui a offert au monde l'un des plats les plus copiés et les moins égalés de la cuisine italienne, la *pasta bolognese*.

On reste ébahi devant ces superbes et majestueuses tours qui représentaient la magnificence des chevaliers au Moyen Âge. Bologne en comptait près de cent quatre-vingts à leur apogée, autant de symboles de puissance que de refuges lors des conflits perpétuels entre factions guelfes et gibelines. Deux d'entre elles m'ont particulièrement marqué : Asinelli et Garisenda, qui ont symbolisé l'opposition patrimoniale de leurs deux familles fondatrices, et dont la silhouette penchée semble encore aujourd'hui tenir un duel muet sur la place.

Parme me rattache davantage à mes souvenirs littéraires qu'à mes visites, pourtant nombreuses et gastronomiques. Parme rime avec charme, et ce n'est pas peu dire. Le parmesan et le jambon de Parme n'ont plus à faire leurs preuves. Le charme est dans l'atmosphère même de la ville. Il transpire dans tous les monuments, dans toutes les rues, sur toutes les façades anciennes et photogéniques, sur tous les balcons fleuris. Les parfums de la ville frappent et impriment notre mémoire olfactive.

Parme est aussi un retour à l'histoire. Je pense à sa dernière duchesse, l'impératrice de France Marie-Louise, fille de l'Empereur d'Autriche, épousée par Napoléon pour sceller une alliance dynastique, et qui finit par trouver à Parme une sérénité qu'elle n'avait jamais connue aux Tuileries. Remariée à son chambellan après la mort de l'Empereur, elle gouverna sa ville avec bienveillance et un vrai sens du mécénat. Le beau palais ducal qu'elle fit rénover et le pont sur le Taro sont des témoins éloquents de son règne et un plaisir renouvelé des yeux.

L'Émilie-Romagne est un magnifique écrin de verdure entre l'Italie du Nord et du Centre. C'est également une région qui réunit montagne, plaine et mer. Les Apennins forment un rempart naturel et protecteur à l'ouest. La plaine s'étend sur la partie supérieure, de Plaisance jusqu'à Rimini. Toutes les villes célèbres s'accrochent comme des grains de chapelet à la non moins célèbre *Via Aemilia*. Chacune d'entre elles, Plaisance, Parme, Reggio, Bologne, Imola, Faenza, Forlì, Rimini, est un bijou d'art et d'histoire, et une étape personnelle chargée de souvenirs délicieux.

La Rimini des années 1980 s'est gravée dans ma mémoire comme une image fellinienne de l'Italie estivale. Je revois des plages interminables, couvertes de chaises longues et de parasols de paille, où l'on apercevait à peine le sable. Des myriades de familles nombreuses avec leurs glacières à pique-nique occupaient tout l'espace. Des haut-parleurs réglés à plein volume diffusaient de la musique et des réclames à longueur de journée. Plages en fête qui ressemblaient plus à des lieux de rave party, grouillantes d'une jeunesse bruyante et excitée. Des adolescents en déplacements constants entre la chaise longue, un bain furtif, un beach-

volley tonitruant, les bars de plage pour une glace, un soda, une bière. Cette Rimini-là était fellinienne jusqu'au bout : le maestro lui-même, natif de la ville, en avait capturé l'essence dans *Amarcord*, cette autobiographie fantasmée de son enfance, devenue mémoire collective d'une Italie à la fois joyeuse et mélancolique.

Ravenne sera ma dernière étape de cette balade romagnole, la ville byzantine dont les églises et chapelles arborent des mosaïques grandioses sur les murs et les plafonds, joyaux de l'art paléochrétien dont l'éclat n'a pas pris une ride en quinze siècles.

12C'est aussi le lieu d'exil de Dante, où il mourut et fut inhumé en 1321. Je ressens émotion et plaisir d'être là, devant le tombeau du père de la langue italienne, au couvent des Franciscains. Car il y a dans ce tombeau un paradoxe digne de la *Divine Comédie* elle-même : Florence, qui avait condamné Dante à l'exil et à la mort, réclama pendant des siècles la restitution de ses restes. Ravenne refusa toujours. La ville qui avait accueilli le poète dans ses dernières années garda jalousement ce qu'elle considérait comme son bien le plus précieux. Ce bras de fer posthume entre deux villes pour la possession du plus grand écrivain de la langue italienne est une belle note finale, une histoire dans l'histoire, à l'image de toute cette région qui n'en finit pas de réserver ses secrets.

Pour les amoureux des mots, de la langue et de la littérature, Ravenne est le pèlerinage ultime et incontournable du voyage en Italie.

La Via Aemilia est bien plus qu'une route : elle est un roman.

Venise



Lettre de Venise.

C'est par les livres que Venise m'a été révélée. C'était un rêve inaccessible, un fantasme intellectuel, une chimère poétique. Les livres ont toujours habité mes voyages : avant, pendant et après. Ils me permettent d'imaginer, de magnifier ce que je vois, de prolonger le plaisir du voyage. Le livre sublime mon imaginaire et nourrit mes connaissances. Il est mon maître à penser et à apprendre.

Venise est elle-même un livre d'images, un livre d'Histoire et d'histoires. Les livres sont ma mémoire, ma machine à émotions. Il y a la Venise de Casanova, de Goldoni, de Jean d'Ormesson, de Thomas Mann, de Michel Déon, de Shakespeare... La liste est inépuisable. Quel auteur n'a pas écrit sur Venise ?

En voyage, j'ai l'habitude de chercher l'œuvre d'art partout où se pose mon regard. À Venise, je gagne à tous les coups.

Arriver à Venise par la mer fut l'expérience la plus saisissante. On imagine l'émotion des marins vénitiens revenant de campagne. Pour moi, la première émotion visuelle est amplifiée par le roulis et le tangage. La dimension maritime de la ville apparaît comme une communion intangible. L'impression d'embrasser la lagune procure une excitation indéfinissable. Passé le Lido, les premières gondoles révèlent le territoire. La fièvre vénitienne s'insinue progressivement dans mon corps et fait exploser tous les pores de ma peau.

Je débarque avec délice près de la place Saint-Marc. Je foule enfin les pavés de mes rêves. Je me noie au milieu d'une nuée de pigeons voraces. Serais-je dans un remake des *Oiseaux* d'Alfred Hitchcock ? Mais l'épouvante n'est pas au rendez-vous, seulement un léger désagrément, surtout lorsqu'ils viennent se percher sur mon épaule.

Je ressens aussitôt l'appel du Campanile. C'est le plus bel observatoire pour embrasser la lagune et la ville. Sous la caresse du soleil levant, mon regard plonge dans un vaste horizon circulaire où se mêlent les œuvres de l'homme et celles de la nature.

Le Café Florian, refuge des célébrités, me promet un délicieux chocolat. En face, la tour de l'Horloge se dresse, gardée par les Maures, le lion de Saint-Marc et le doge Barbarigo. Un orchestre de chambre, en terrasse, rend hommage à Verdi qui y avait ses habitudes.

Venise, ce sont naturellement les grands monuments : la basilique, l'opéra de la Fenice, le pont du Rialto, les magnifiques palais bordant le Grand Canal. Mais ce que j'aime avant tout, ce sont les *sestieri*, les quartiers les moins fréquentés, les petits chantiers de construction de gondoles de Santa Croce, le Ghetto ou encore l'Arsenal.

Quant aux îles de la lagune, celle que je préfère est Torcello. Une basilique, la plus ancienne de Venise, quelques maisons autour d'une place : voilà tout ce qu'il reste aujourd'hui de cette cité qui fut pourtant, dès le VI^e siècle, l'île principale et la plus peuplée.

À peine débarqué, j'emprunte un chemin bordé de fleurs odorantes : glycines, coquelicots, herbes folles. Une sensation de paix et de silence règne ici, seulement troublée par les piailllements des oiseaux et le cri des mouettes.

Burano, la voisine, caracole entre Torcello et Murano. Les façades colorées qui bordent les canaux agressent presque joyeusement le regard du visiteur. Patchwork de grand-mère ou œuvre d'art abstraite ? Là est la question. Burano, la Venise paysanne, rivalise d'élégance. Une beauté brute et subtile à la fois enchante les regards et suscite aussitôt l'envie de sortir chevalet ou appareil photo.

De retour vers la *bellissima Venezia*, un arrêt au cimetière de San Michele s'impose. C'est un cimetière pas comme les autres : une forteresse des morts, flottante et fascinante. Sans les moustiques, on y resterait volontiers toute la journée. Napoléon eut là encore une heureuse initiative en faisant édifier cette demeure de l'éternité.

Depuis les quais des Fondamente Nuove, je me dirige vers le Ghetto, le plus ancien d'Europe. Le lieu est étrange, hanté par l'Histoire. Je plonge dans un passé sombre. Quelques juifs orthodoxes, vêtus de noir, coiffés de chapeaux et portant de longues nattes, donnent l'impression d'avoir traversé les siècles.

Avant de me laisser emporter par la profusion des œuvres des grands maîtres de la peinture et de l'architecture, je me perds dans les ruelles obscures et les petits ponts pleins de charme. Sans repère, je me sens comme un gondolier de la terre ferme. Je fais provision de tableaux vivants et me rêve en Canaletto.

Au détour d'une placette, je tente un *ombra*, un délicieux prosecco dégusté au comptoir avant la pause prandiale. Le repas sera vénitien ou ne sera pas. La carte propose des *sarde in saor*, sardines à la vénitienne, et des *moeche fritte*, crabes mous panés. Sublime ! Le tout est accompagné d'un Piave Malanotte, vin blanc du Veneto aux arômes floraux et fruités, parfaitement adapté à ce festin.

Si Charles Aznavour chantait : « Que c'est triste Venise au temps des amours mortes... », je prends volontiers le contrepied pour affirmer que Venise est joyeuse, riieuse, séductrice, un brin hâbleuse et profondément sensuelle. Elle sublime l'amour.

Même si le pont des Soupirs n'a jamais été, historiquement, le pont des amoureux, le mot « soupir » suffit à nourrir le symbole. L'image des couples glissant en gondole sous ses arches renforce encore cette impression.

À Venise, le rêve est permanent. Nos yeux et notre esprit le portent et le transportent. Il est éclairé par le soleil qui irise l'eau des canaux, illumine les façades colorées et les balcons fleuris. Réalité et irréalité se confondent, troublant tous nos sens.

On quitte Venise grisé, avec un sentiment d'addiction qui appelle irrésistiblement le retour.

Le pigeon de la place St Marc



Je vole, je plane, je survole Venise.

Je picore quelques miettes, me pose sur l'épaule d'un touriste distrait et quête ma ration matinale. La chaleur commence déjà à tomber sur la mythique place Saint-Marc.

Les clients du Café Florian affluent pour la *prima colazione*, comme disent les Vénitiens. Je repère aussitôt quelques éclats de viennoiseries. Ça sent bon. Des parfums sucrés viennent chatouiller mon bulbe olfactif. Je me régale.

Puis je plane vers le porche de la basilique. Mon amoureuse me suit. Quand deux pigeons s'aiment d'amour tendre...

La journée s'annonce délicieuse : manger sans retenue, observer les touristes, contempler les merveilles de la ville. Car moi, je domine. Je vois tout.

En vérité, je suis un drone espion.

Mon quartier général, c'est la place Saint-Marc : mon nid d'amour, mon garde-manger, mon royaume. Le parvis, les épaules des visiteurs, les bras tendus des enfants forment le territoire de ma confrérie colombine.

Mes ailes me portent souvent jusqu'aux toits. J'aime me réchauffer sur les ors des coupes. De là-haut, je détaille les mosaïques de la basilique. Je suis à Byzance.

Je n'ai nul besoin d'ascenseur pour atteindre le sommet du Campanile. La journée s'annonce délicieuse : manger sans retenue, observer les touristes, contempler les merveilles de la ville. Car moi, je domine. Je vois tout.

En vérité, je suis un drone espion.

Mon quartier général, c'est la place Saint-Marc : mon nid d'amour, mon garde-manger, mon royaume. Le parvis, les épaules des visiteurs, les bras tendus des enfants forment le territoire de ma confrérie colombine.

Mes ailes me portent souvent jusqu'aux toits. J'aime me réchauffer sur les ors des coupes. De là-haut, je détaille les mosaïques de la basilique. Je suis à Byzance.

Je n'ai nul besoin d'ascenseur pour atteindre le sommet du Campanile. un bon décollage, quelques judicieux battements d'ailes suffisent pour rejoindre le firmament. Là, je suis aux premières loges : j'observe les baisers fougues, les disputes des amoureux, les manœuvres discrètes des pickpockets.

La tour de l'Horloge me fait face. J'ai l'heure en permanence. Peu de créatures peuvent se vanter d'avoir un tel balcon sur Venise.

suffisent pour rejoindre le firmament. Là, je suis aux premières loges : j'observe les baisers fougueux, les disputes des amoureux, les manœuvres discrètes des pickpockets.

À tire-d'ailes, je me dirige vers les gondoles. Je connais tous les gondoliers de Venise. Ils arborent une même élégance : harmonieuse, éclatante, presque théâtrale. Seule la couleur des accessoires distingue leurs confréries. Coiffés d'un panama écru ceint d'un ruban bleu ou rouge, ils assortissent marinière rayée, foulard et ceinture à cette couleur distinctive. Tous portent le traditionnel ample pantalon noir.

Chaque gondolier possède son propre répertoire de chants : les célèbres barcaroles. Ces mélodies ont inspiré les plus grands musiciens, de Liszt à Wagner, et enchanté écrivains et poètes, de Goethe à George Sand. Ce sont de véritables hymnes à l'amour, le sommet du romantisme vénitien.

Il m'arrive parfois d'embarquer pour une promenade, toujours avec Giovanni, mon gondolier favori. Je prends place à l'avant de la gondole, sur la proue effilée, et j'observe le spectacle des « calle » bordant les canaux, les touristes qui déambulent, les amoureux alanguis sur les banquettes de velours.

Mon parcours préféré me balade de la place Saint-Marc au pont du Rialto. Nous quittons le Rio dei Ferali ; la première barcarole de Giovanni nous berce jusqu'au Rio de San Salvador. Nous glissons devant l'église éponyme où repose l'ombre du Titien avant de déboucher sur le Grand Canal.

J'aime surprendre les regards émerveillés des passagers. La gondole est un royaume de calme et de plénitude, une fontaine à rêves, une échappée loin du monde matériel. Le doux clapotis de l'eau contre la coque compose une mélodie apaisante tandis que les reflets mordorés de la lagune projettent leurs éclats sur les façades des palais qui se mirent dans l'eau, en fascinants jeux de lumière et de couleurs.

Ici, vous êtes dans une cité d'Éden.

Giovanni, qui parle toutes les langues, même la mienne, raconte l'histoire de Venise et des monuments qui bordent notre traversée.

Après avoir glissé sous les arches du Rialto, je décolle devant le Palazzo dei Camerlenghi. Me voilà à disputer l'espace aérien du Grand Canal aux mouettes tapageuses et agressives. Avant de regagner ma base de Saint-Marc, je décide de poursuivre jusqu'à Cannaregio et la Ca' d'Oro, au cœur du Ghetto, l'antique quartier juif. Giovanni raconte souvent à ses passagers que ce quartier a donné son nom à tous les ghettos du monde. À l'origine, ce « sestiere » était celui des fondeurs. La communauté juive y fut assignée dès le XVe siècle.

Ma balade aérienne se poursuit de *sestieri* en quartier. J'aime me poser sur les « altane », ces célèbres terrasses de bois suspendues au-dessus des toits. Jadis, les belles Vénitiennes, coiffées de capelines sans fond, y faisaient blondir leur longue chevelure sous le soleil. Aujourd'hui, je m'y prélasse seul, profitant d'un observatoire incomparable sur la ville.

De terrasse en terrasse, j'atteins Dorsoduro. Je fais halte au Squero de San Trovaso, le célèbre chantier naval où Giovanni a commandé une nouvelle gondole. Me voilà promu contrôleur des travaux.

L'embarcation touche à sa fin : belle, rutilante, noire à souhait. À Venise, toutes les gondoles sont noires. C'est la tradition. Giovanni explique souvent qu'en 1562 un décret du doge imposa cette couleur afin de limiter la compétition ostentatoire entre les riches familles vénitiennes.

La figure de proue argentée, dont les barres symbolisent les quartiers de Venise, scintille de mille éclats.

Après une courte halte au nid pour reprendre des forces et rejoindre ma chérie, nous repartons ensemble vers de nouveaux horizons. Un pigeon ne tient jamais en place. Toujours du mouvement, toujours de l'action.

C'est la Mostra de Venise. Nous allons voir défiler les célébrités.

Quelques battements d'ailes plus tard, nous faisons d'abord escale près de l'Arsenal pour picorer quelques restes de pizza abandonnés par des touristes. Il faut reprendre des forces avant de traverser la lagune jusqu'au Lido.

C'est la Mostra de Venise. Nous allons voir défiler les célébrités.

Notre première apparition remarquée est celle de Pénélope Cruz, superbe dans une robe blanche moulante. Une magnifique pigeonne humaine, bien incapable toutefois de voler.

Au-dessus des eaux de la lagune, d'autres spectacles nous attendent encore. Nous évitons tant bien que mal les mouettes dont les cris transpercent les tympanes. Elles jacassent pire que des pies.

Le Lido est le royaume de la jet-set humaine. Mais au-delà des plages, nous préférons Malamocco et le vieux centre historique. Le parvis de l'église San Niccolò est l'un de nos terrains de jeu favoris : nous y répétons nos acrobaties aériennes au-dessus des touristes, comme sur la place Saint-Marc.

Quelques battements d'ailes plus tard, nous faisons d'abord escale près de l'Arsenal pour picorer quelques restes de pizza abandonnés par des touristes. Il faut reprendre des forces avant de traverser la lagune jusqu'au Lido.

Notre première apparition remarquée est celle de Pénélope Cruz, superbe dans une robe blanche moulante. Une magnifique pigeonne humaine, bien incapable toutefois de voler.

Au-dessus des eaux de la lagune, d'autres spectacles nous attendent encore. Nous évitons tant bien que mal les mouettes dont les cris transpercent les tympanes. Elles jacassent pire que des pies.

Le Lido est le royaume de la jet-set humaine. Mais au-delà des plages, nous préférons Malamocco et le vieux centre historique. Le parvis de l'église San Niccolò est l'un de nos terrains de jeu favoris : nous y répétons nos acrobaties aériennes au-dessus des touristes, comme sur la place Saint-Marc.

Le retour à Venise s'effectue tranquillement, perchés sur le toit d'un vaporetto. Avant d'amarrer, nous faisons une halte sur l'île de la Certosa. Quel bonheur de retrouver le calme des jardins, de picorer quelques vermisseaux et de flâner parmi les lapins qui prolifèrent dans cette oasis oubliée des touristes.

Puis nous rentrons au bercail en longeant les jardins de la Biennale et la Riva dei Sette Martiri.

Nous retrouvons avec joie notre communauté colombine. Les enfants tentent de nous approcher ; nous nous perchons sur leurs épaules, leurs bras tendus, parfois même sur leurs panamas. Nous avançons alors avec la démarche chaloupée d'Aldo Maccione, déclenchant les rires des passants.

Quel spectacle ! Un véritable carnaval de colombins et de colombines.

Après quelques disputes pour des graines convoitées, chacun regagne ses perchoirs favoris : les coupes, le Campanile, la tour de l'Horloge, les fontaines et les rebords des fenêtres qui encadrent la place.

C'est notre volière d'amour.
Le paradis des colombidés.

Vénétie et Frioul-Julienne



Moi, Ettore, je suis un « rital », un vrai, de la deuxième génération.

Ma terre d'origine se trouve au nord de Venise, du côté de Pordenone, et je la porte en moi comme une seconde peau. Mes yeux bleus tiennent peut-être de quelques gouttes de sang autrichien ayant traversé, autrefois, cette frontière longtemps poreuse. J'y séjourne souvent. Là-bas, je me sens chez moi. Les Italiens diraient : *la mia permanenza preferita*.

Je déguste et je dévore du paysage, avec une gourmandise débordante, du lac majeur à Vérone, puis à Venise, puis encore à Trieste, Udine, Trévise, Vicence, Padoue. Mon périple est sans fin et mon plaisir immense. Chaque étape me ramène à mes origines, conforte mon désir d'en voir plus, d'en savoir plus. Je m'inocule du rêve italien, de l'histoire régionale, de l'art brut. J'aime sans condition. Si Venise dans son cliché le plus populaire, c'est la « Ville » romantique. Dans le Veneto, elle n'est pas unique

Vérone lui dispute volontiers cette couronne symbolique. La cité de Roméo et Juliette élève la passion amoureuse au rang de légende tragique. Certes, le célèbre balcon attire les rêveurs du monde entier, et je me suis surpris moi-même à imaginer une sérénade adressée à une Juliette imaginaire. La rivalité séculaire familiale va les acculer au drame ultime. Mais Vérone ne se résume pas à ce décor shakespearien.

Son immense amphithéâtre romain, admirablement conservé, accueille encore opéras et spectacles grandioses durant toute la saison estivale. Quant au centre historique, il invite à la flânerie. La Piazza delle Erbe et son marché comptent parmi mes haltes favorites. J'y retourne chaque fois avec le même plaisir, porté par l'animation permanente, la beauté des palais et cette sensation délicieuse d'être pleinement vivant.

Puis vient la Brenta et son cortège de villas palladiennes. Même après de nombreuses visites, elles demeurent le régal suprême de mes escapades. Mes yeux s'illuminent à l'approche de la Villa Foscari. Quant à la Villa Almerico Capra, la célèbre Rotonda dressée sur sa colline, elle atteint une forme de perfection. Goethe, dans son *Voyage en Italie*, écrivait :

« L'art de l'architecture n'a peut-être jamais atteint un tel degré de magnificence... »

Je partage entièrement son admiration.

Ce matin-là, « à l'heure où blanchit la campagne », je quitte Pordenone et les abords de la base américaine en direction de Padoue, avec un détour par Vicence. En chemin, je fais une halte devant une autre œuvre du Palladio : la villa Godi Malinverni, sa première réalisation majeure. Un excellent prélude à la journée. C'est un petit déjeuner complémentaire parfait, de quoi rehausser la bonne humeur déjà dopée par les beaux paysages que je traverse.

A Vicence, ville natale du maître, je retrouve aussi le magnifique pont couvert de Bassano del Grappa, jeté au-dessus de la Brenta. Construit au XVI^e siècle, il résista longtemps aux crues avant d'être détruit par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale.

Reconstruit à l'identique par les chasseurs alpins, il demeure un hommage émouvant au génie palladien.

À Padoue, une atmosphère inattendue flotte autour de la basilique Saint-Antoine. Un parfum de Portugal semble souffler dans les ruelles, en souvenir du saint venu de Lisbonne au XIII^e siècle. C'est le magicien du bas moyen âge qui d'un coup de baguette, ou de bougie, retrouve les objets perdus. Ma tante, Zia Gianna, m'avait recommandé chaudement de franchir le seuil de la basilique un cierge à la main, puis de faire trois fois le tour de l'édifice en récitant :

« Saint Antoine de Padoue, grand voleur, grand filou, rendez-nous ce qui n'est pas à vous ! »

Selon elle, je retrouverais ainsi tous mes souvenirs égarés. Sacrée Zia... toujours impayable.

J'obéis donc au rituel avec application. Au cours de ce curieux marathon improvisé autour de l'église, une sorte d'« Imola padouan », mon regard s'attarde sur deux femmes assises contre les pierres du soubassement. Elles discutent avec cette nonchalance typiquement italienne que j'aime tant.

« Ma che... magari... Dio mio ! »

Refont-elles le monde ? Échangent-elles les derniers potins du quartier ou simplement des recettes de cuisine ? Impossible de le savoir. L'une, chignon tiré et jambes croisées ; l'autre, perchée sur un tréteau, dans une pose évoquant *Le Penseur* de Rodin, un sac plastique bleu rempli de provisions pendant jusqu'au sol. Une scène ordinaire de la vie italienne, simple et profondément attachante.

De Padoue à Chioggia, les paysages se succèdent avec harmonie : vastes champs, vignobles, fermes élégantes baignées de lumière, accentuant la touche bucolique. Tout semble sorti d'une toile du XVIII^e siècle, comme si Francesco Zuccarelli avait peint les environs.

Cette campagne paisible agit comme une mise en bouche avant le dessert : Chioggia.

À l'approche de la ville, la lagune nous récompense de somptueux panoramas. Chioggia apparaît comme une petite sœur provinciale de Venise. Ses canaux ourlés de maisons colorées berceraient presque les mêmes rêves que Burano. Les barques aux voiles brunes rappellent l'atmosphère de Burano.

Là, boire un petit verre de vin blanc devient une évidence. Un *ombra*, comme disent les Vénitiens. Pour un « rital » de Pordenone, fidèle à la terre de mes ancêtres, je choisis un Lison Pramaggiore. Ses arômes d'agrumes et sa fraîcheur fruitée flattent le palais. Le temps suspend alors sa course. Je me prélasser dans une sorte de purgatoire heureux avant d'atteindre le paradis au détour des ruelles ombragées, des quais et des ponts jetés au-dessus des canaux scintillants.

À Pordenone, Zia Gianna m'attend dans sa petite *casina*. Avec toute son affection, elle m'a préparé des pâtes au jambon San Daniele et au fromage Asiago, suivies d'un *bollito misto* et de délicieuses *fritulas* aux raisins secs.

Trieste constitue l'ultime étape de mon voyage italien. Je suis heureux d'avoir parcouru une fois encore la terre natale de mes aïeux. Je suis rital et je l'assume pleinement, d'autant plus que cette région pauvre qui poussa jadis mes parents à l'exil est devenue aujourd'hui prospère et rayonnante.

J'ai deux patries. Celle-ci est la première dans mon cœur. Chaque retour à Pordenone ravive mes attaches profondes avec cette terre magnifique, fière de son histoire retrouvée. Je porte en moi deux cultures : celle du pays qui a accueilli ma famille et m'a éduqué, et celle de mes origines italiennes, chargée d'une mémoire affective puissante.

Trieste, aujourd'hui, respire la diversité. Dans sa langue, son architecture, ses comportements, elle porte les traces des influences romaines, vénitiennes et autrichiennes. Toutes ces dominations successives lui ont légué un patrimoine d'une richesse exceptionnelle. Son port lui confère encore le prestige d'une grande cité commerciale ouverte sur le monde.

Protégée par les Alpes juliennes et tournée vers l'Adriatique, Trieste possède une élégance unique. Elle offre au regard une magnificence presque irréaliste.

Le château de Miramare, éclatant de blancheur, domine la mer depuis son promontoire rocheux. Ancienne résidence de l'archiduc Maximilien d'Autriche, il semble encore habité par la grandeur mélancolique du XIXe siècle.

Mon prochain voyage sera l'occasion de découvrir d'autres lieux, d'autres œuvres, d'autres émotions. En Italie, la quête de la beauté paraît infinie. L'histoire, l'art et la culture vibrent partout avec intensité.

Mais ce que ressent le visiteur ordinaire diffère sans doute de ce que j'éprouve moi-même. Ma condition de « rital » donne à chaque paysage, chaque odeur, chaque pierre une résonance particulière. Les émotions deviennent plus profondes, plus intenses, presque charnelles. Tout cela touche à la fois le cœur, la mémoire et l'esprit.

Et puis il y a cette chanson de Claude Barzotti qui revient doucement à ma mémoire :

*Je suis rital et je le reste,
et dans le verbe et dans le geste
Vos saisons sont devenues miennes
mais ma **musique** est italienne.*

La Ligurie



Enchantement des pérégrinations ligures : *tra la lera... tralalero*. Je ne plaisante pas, car cette onomatopée désigne un mode musical traditionnel et polyphonique propre à cette région maritime, trait d'union entre la France et la belle Toscane. Polyphonies de lumières et de couleurs : telles sont les bases de la palette de l'artiste divin, le *pittore* céleste qui a tendu sa toile d'ouest en est, en forme de croissant, tel un bonnet d'Arlequin.

Tout de suite après Vintimille, on prend la direction de Bussana la Vecchia, le village sinistré par le tremblement de terre de 1887. Perché sur un promontoire rocheux, Bussana semble faire un pied de nez au mauvais sort. Une communauté d'artistes a décidé de lui redonner vie et panache. On gravit péniblement la route sinueuse et escarpée. Puis l'on se perd dans les ruelles pavées, bordées de ruines partiellement réhabilitées par des artisans d'art et des peintres.

Des cascades de bougainvilliers dégoulinent des toits béants. Des chats noirs, caramels, blancs ou tigrés font office de statues vivantes sur les nombreuses marches disloquées qui conduisent vers les hauteurs du village et vers l'église estropiée qui, privée de toit, bombe encore le torse de son élégant fronton.

Bussana fut la dernière étape de ma première visite en Italie. J'y repense avec une immense nostalgie, car ce voyage fut pour moi un choc émotionnel, un véritable coup d'accélérateur dans ma passion pour l'Italie.

On redescend ensuite vers Sanremo qui évoque, bien sûr, le festival et la chanson italienne ; pour moi, c'est aussitôt *Non ho l'età*, souvenir vibrant de mes quinze ans. Après de nombreux tunnels impressionnants, percés dans une route accrochée au flanc des montagnes, on atteint enfin Gênes.

Majestueuse, noble, bourgeoise, la ville nous aspire dans les dédales de ses ruelles baignées d'un air marin, iodé à souhait. Ses palais s'étirent vers le ciel comme pour rivaliser avec les clochers. On descend vers le port qui grouille d'activités et semble enlacer la Méditerranée. Il garde encore en mémoire les déambulations de l'enfant génois Christophe Colomb et les pas du conquérant Giuseppe Garibaldi. Ici, l'histoire nous enveloppe à chaque détour.

Puis l'on s'achemine vers les Cinque Terre sans encore mesurer le choc visuel qui nous attend. Depuis la route qui domine ce territoire de rêve, rien ne laisse deviner qu'en contrebas se cache la merveille des merveilles.

On serpente quelques kilomètres dans la verdure, entre des rochers éclaboussés de bougainvilliers, de lauriers-roses et de mimosas. D'étonnants vignobles dévalent vers les villages et exhibent des grappes dorées, presque transparentes, qui éveillent les glandes salivaires et déclenchent de gourmandes bouffées d'envie. On ne peut s'empêcher de rêver

aux histoires d'amour qui s'y sont déroulées, aux romans qu'elles ont inspirés, comme *Le Thé des amants* de Corine Angelli.

Dans les villages, les rues ne montent ni ne descendent : elles escaladent. Escaliers, arches, passages étroits, petites places ouvertes sur le vide composent un véritable labyrinthe vertical. Les façades rouges, jaunes, orange ou roses flambent sous le soleil. Des pots de basilic parfument les fenêtres. Partout résonnent des éclats de voix italiennes, rapides et musicales.

On s'abandonne à la sensualité brute des rues. On s'arrête devant les *trattorie*. Les menus deviennent des promesses de bonheur : *focaccia* encore tiède, *trofie al pesto*, anchois marinés, poulpes, calamars grillés, langoustines baignées d'huile d'olive et de citron. Le vin blanc des Cinque Terre accompagne cette cuisine simple et lumineuse, née de la mer et du soleil.

Puis l'on atteint un petit port. Une horde de mouettes tourne au-dessus des pêcheurs qui débarquent leurs caisses argentées. Les chalutiers et les barques peintes de bleu, de rouge ou de vert se balancent doucement sur les frisures des vagues. Les reflets du soleil éclatent sur l'eau comme des éclats de verre.

Alors commence cette lente errance ligure faite de sentiers côtiers, de criques secrètes, de plages de galets et d'escaliers interminables. À chaque détour surgit un nouveau paysage plus émouvant encore que le précédent.

D'escaliers en rochers, de plages en sentiers côtiers, on découvre d'autres cales, de nouvelles criques, des paysages toujours plus pittoresques. On se vautre avec délice dans ce paradis d'artistes. Et pourtant, déjà, naît en nous le désir d'autres balades italiennes, comme si la Ligurie n'était qu'une première promesse de l'Italie éternelle.

La Toscane



Je poursuis ma frénésie italienne en Toscane. Une fringale de culture, un débordement sensoriel me foudroient littéralement. Le visuel est la première marche que je gravis avec un enthousiasme démesuré. Ifs, pins parasols, tournesols, terres brunes, rouges ou ocres bouleversent mes pupilles et éveillent en moi des envies de pastels, de fusains et d'huiles.

Au secours, Vasari ! L'érudit des magiciens de la couleur ! Vite : une toile, des pinceaux, une palette et un chevalet !

SAN VIVALDO

Quand j'aborde la Toscane par le nord, l'est, le sud ou l'ouest, c'est toujours le même ravissement. Cette fois, nous avons choisi de nous poser au centre de la région, dans un charmant hameau au joli nom de San Vivaldo, proche de San Gimignano.

Notre maison toscane est un long corps de ferme dominant la campagne verdoyante et les collines de Montaione. Elle s'étire le long de l'unique rue du village. Devant chaque habitation, une chaise ou un banc est installé directement sur la chaussée : observatoire stratégique des villageois, boudoir à ciel ouvert dédié aux conversations et aux commérages du quartier.

La propriétaire, Betty, que nous surnomons « la Comtesse » nous accueille chaleureusement. Ce surnom lui vient de la grande demeure familiale où elle réside, à l'entrée du domaine agricole. Mais sa véritable noblesse est celle du cœur. Betty débordait d'attentions et de gentillesse envers ses clients, qu'elle traitait comme des invités.

Je garde un souvenir heureux de nos conversations en italien dans son jardin. Nos filles se rappellent encore les glaces qu'elle leur apportait à l'heure du goûter, près de la piscine qui jouxtait la propriété.

Les hirondelles nous faisaient fête. Elles rasaient l'eau du bassin pour s'y désaltérer avant de regagner leurs nids sous la gouttière du préau, qui servait aussi de salle de ping-pong.

Très vite, la petite communauté villageoise nous devient familière. Un vieux monsieur au fort caractère, peut-être à cause de son nom, Garibaldi, nous entraîne chaque matin dans les arcanes des potins locaux.

Le lieu nous adopte, et nous le lui rendons bien. D'ailleurs, nous y reviendrons plusieurs fois.

Le pittoresque bar-épicerie-restaurant du village fait naturellement partie du décor. On y est accueilli par un vieux couple et leur fille. Outre l'extrême affabilité des tenanciers, on y trouve tout.

Le matin, avant la grande chaleur et surtout avant notre programme de visites, nous nous accordons une marche de santé. La campagne offre mille possibilités, mais invariablement nous choisissons soit la promenade vers le sanctuaire de San Vivaldo, soit la route de Volterra et, plus précisément pour nous, celle du vieux cimetière.

Les promenades vers le sanctuaire nous entraînent d'abord le long de petites chapelles disséminées dans la campagne, dont l'une rappelle curieusement le profil du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Un peu plus loin apparaissent l'église puis le couvent, avant que le chemin ne s'enfonce dans les sentiers creux et les champs où la terre rouge dégage une odeur dense et singulière.

La marche vers le cimetière possède une tonalité différente, sans doute guidée par une forme discrète de taphophilie. Après quelques kilomètres à travers la campagne, nous pénétrons presque rituellement dans le *camposanto*. En parcourant les tombes anciennes — mais pas seulement, puisque le fils de Garibaldi y repose également — nous tentons d'imaginer la vie des disparus. Rien de morbide pourtant dans cette démarche. C'est plutôt comme ouvrir un livre d'histoire ou un roman consacré à un passé lointain dont tous les protagonistes auraient disparu. Perdu au milieu de la campagne, ce lieu respire le silence et la sérénité.

SAN GIMIGNANO

Quand on séjourne à San Vivaldo, la première excursion conduit inévitablement à San Gimignano, situé à quelques encablures. Une route sinueuse bordée de talus fleuris et de champs de tournesols nous y mène. L'apparition de la cité surprend toujours : perchée sur sa colline, elle émerge d'une succession de terres ocre, de vignes et de champs lumineux, hérissée de hautes tours qui lui valent le surnom de « Manhattan médiéval ».

Nous pénétrons dans la ville par une allée de majestueux ifs semblant présenter les armes pour saluer notre arrivée. San Gimignano est certes une cité historique, un livre du passé que l'on découvre page après page, mais lors de notre première visite elle s'impose surtout comme un havre de charme, un véritable coup de cœur.

Après avoir longé les remparts, nous franchissons une porte monumentale qui débouche sur la magnifique Piazza della Cisterna, au centre de laquelle trône un ancien puits fleuri. Les enfants

repèrent immédiatement le musée des tortures médiévales. Plus loin, nous nous asseyons à l'ombre, sur les marches de l'église, pour écouter un chanteur de rue.

Très vite, une terrasse de café nous accueille pour déguster un *tartuffo affogato al caffè*, sans doute le meilleur que j'aie savouré en Italie. Afin de stimuler l'enthousiasme des enfants, nous décidons ensuite de compter les tours. Bien sûr, l'Italie regorge de villes hérissées de clochers et de fortifications, mais ici les tours possèdent une harmonie et une élégance particulières. Nous en recensons quatorze, alors que notre guide évoque l'existence de soixante-douze maisons-tours à l'origine. Cela laisse imaginer la richesse et la puissance de la cité à l'époque de Léonard de Vinci, dont le village natal se situe non loin de là.

VOLTERA

Volterra constitue naturellement l'étape suivante. Depuis Colle di Val d'Elsa, nous délaissions la route principale pour emprunter celle des crêtes, qui serpente au-dessus d'une succession de collines multicolores. Ce promontoire offre une plongée vertigineuse dans la beauté infinie des paysages toscans. À chaque virage, les panoramas bouleversent le regard.

Nous avançons comme sur une corde tendue au-dessus des vallées couvertes de vignes. Tout au long de cette traversée, mes yeux sont frappés par des visions colorées qui évoquent les arrière-plans des tableaux des maîtres siennois et florentins. Délire toscan, ivresse picturale... Je transpire la passion ; l'Italie semble s'écouler par tous mes pores. *Beauté, luxe, calme et volupté* : bien au-delà de Baudelaire, c'est toute une civilisation qui invite au voyage.

En Toscane, les éléments dialoguent entre eux et avec nous. Les pierres, les arbres, les fleurs, la terre et les hommes nous entraînent dans leur univers. Volterra est précisément la cité de la pierre. Toutes les époques s'y superposent : étrusque, romaine, médiévale, Renaissance, jusqu'aux siècles contemporains. Elles composent un ensemble architectural d'une remarquable harmonie.

Volterra est une ville vivante, pleinement réconciliée avec toutes les strates de son histoire. À chaque détour de rue, elle actionne avec habileté la machine à remonter le temps. Ici, rien ne paraît figé : on ne rêve pas le passé, on l'habite presque physiquement.

COLLE DI VAL D'ELSA. PIENZA

La Toscane centrale nous entraîne ainsi de coup de cœur en coup de cœur : Colle di Val d'Elsa ondulant sur son promontoire ; Pienza, avec le palais de Pie II Piccolomini et surtout ces deux rues suspendues au-dessus de paysages irréels, la *Via del Bacio* — la rue du Baiser — et sa jumelle, la *Via dell'Amore*. Comment ne pas succomber ?

SIENNE

Sienna enfin nous paraît irréelle tant sa beauté semble hors du temps. La Piazza del Campo est un joyau unique au cœur de la cité, un diamant brut autour duquel gravitent d'autres merveilles. Le Duomo resplendit de tous ses marbres. Sa façade déploie sa dentelle gothique avec magnificence.

À l'intérieur, le pavement de la nef, les piliers rayés, les chapelles de marbre incrustées de mosaïques composent un véritable feu d'artifice d'arabesques, de symboles et de couleurs. Fresques et plafonds nous enveloppent dans un tourbillon de lumière.

LA ROUTE DE FLORENCE

Sur le chemin du retour vers San Vivaldo, nous faisons halte à Monteriggioni, village fortifié dominant les vignobles du Chianti. Derrière ses puissants remparts apparaît une vaste place entourée de maisons médiévales et d'une sobre église romane. Cette forteresse protégeait autrefois les Siennois contre les Florentins au XIII^e siècle. Dante lui-même l'évoque dans l'*Enfer* de la *Divine Comédie*.

Quelques lieues plus loin se trouve San Donatino, où Léo Ferré avait choisi de vivre. Son domaine viticole produit des vins remarquables qui enchantèrent nos palais. Mais plus encore que la dégustation, nous avons eu le sentiment d'approcher l'intimité du chanteur. Sa veuve nous accueille avec une grande chaleur.

En remontant vers Florence, nous faisons encore étape à Certaldo, village natal de Boccace, où la visite de la Casa Boccaccio s'impose naturellement. Je me remémore alors avec nostalgie le *Décameron*, étudié jadis sur les bancs de l'université. Cette œuvre inspira les plus grands cinéastes italiens : Fellini, De Sica, Visconti ou Pasolini, dont le film éponyme demeure un chef-d'œuvre du cinéma italien.

Découvrir la Toscane est une aventure infinie, subtile et grandiose, traversée d'émotions multiples. Cette terre constitue un trésor artistique, historique, architectural, littéraire, intellectuel, culturel et gastronomique. Véritable foyer rayonnant, elle a irrigué l'Occident depuis le Moyen Âge dans les domaines du commerce, de la finance et des arts sous toutes leurs formes.

La langue toscane elle-même est devenue la *lingua madre* de l'italien moderne. Voilà sans doute une raison supplémentaire, et non des moindres, de l'attraction profonde que ce territoire exerce sur moi.

EN CHEMIN POUR FLORENCE

Nous poursuivons notre périple toscan à travers les vignobles du Chianti. La route déroule devant nous une palette infinie de verts, du plus tendre au plus profond. Route des vins ou route de l'espérance ? Voilà le délicieux dilemme du coloriste superstitieux autant que de l'œnophile passionné. Les deux, finalement, se marient à merveille.

Après une halte dégustation à Greve in Chianti, nous atteignons les abords de Florence, presque essoufflés d'avoir tant touché le sublime. Nous nous demandons même si nos regards pourront encore absorber les merveilles florentines.

FLORENCE

Très vite, nous gagnons le cœur de la cité et nous plongeons dans les ruelles foulées jadis par tant de figures illustres : les Médicis, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Botticelli... Sur la Piazza della Signoria, l'histoire nous saisit immédiatement. La copie du *David*, l'original reposant à la Galerie de l'Académie, semble nous adresser un clin d'œil avant de nous inviter à pénétrer dans le Palazzo Vecchio et les musées voisins.

Plutôt que d'emprunter directement le Ponte Vecchio pour rejoindre le Palazzo Pitti, nous choisissons le passage suspendu qui le surplombe. Il est grisant d'imaginer Laurent le Magnifique parcourant chaque jour ce corridor entre le siège du pouvoir et sa résidence, de l'autre côté de l'Arno. Les enfants adorent ce passage secret ; le mystère décuple leur enthousiasme.

Nos pas nous conduisent ensuite vers le majestueux Duomo, dominé par son immense coupole de briques rouges et accompagné de son élégant campanile. Face à lui, le baptistère et ses portes de Ghiberti ajoutent encore à la magnificence du lieu.

Mais nos estomacs de voyageurs avertis finissent par rappeler leurs droits. Nous nous rapprochons alors du Mercato del Porcellino, autour duquel foisonnent restaurants, trattorias et pizzerias. Impossible de résister à une *bistecca alla fiorentina*, suivie d'une généreuse *schacciata con l'uva*, accompagnée d'un Chianti Classico.

Rassasiés, nous poursuivons notre balade jusqu'aux rives de l'Arno, au pied des Offices. La sieste devient alors une nécessité presque sacrée. Sous les arcades, un artiste de rue nous convainc de réaliser les portraits de nos deux filles. La fraîcheur du portique, l'observation attentive du dessin et la lenteur de l'après-midi composent un moment suspendu. Le résultat nous émerveille : deux magnifiques souvenirs de Florence.

Adieu Florence, bonsoir Lucques.

LUCCA

Installés à la terrasse d'un restaurant de la splendide Piazza dell'Anfiteatro, nous rêvons à l'ancien amphithéâtre romain dont l'ovale demeure miraculeusement préservé. Les gradins ont laissé place à d'harmonieuses habitations, mais l'âme du lieu semble intacte. Lucques possède ce charme paisible et raffiné qui se révèle à chaque détour de rue.

Puis vient le retour à San Vivaldo. La « Comtesse » nous attend. Une journée de farniente s'impose pour digérer ce trésor visuel et intellectuel accumulé au fil de nos escapades. Piscine pour les filles ; promenade vers le sanctuaire ou le cimetière pour moi ; grillades au feu de bois ; parfois même une partie de tennis improvisée... en pantoufles. Oui, cela m'est réellement arrivé. Mon relâchement était tel que cette scène fit rire tout le monde pendant des années et demeure encore aujourd'hui une anecdote attachée à ma réputation familiale.

L'ILE D'ELBE

Notre excursion suivante nous entraîne sur les traces de Napoléon. L'île d'Elbe nous appelle. Depuis Piombino, nous embarquons sur un impressionnant aéroglisseur. La traversée est rapide, grisante, cheveux au vent, vers ce qui fut la dernière parcelle de l'Empire.

Les guides touristiques parlent d'un écrin de verdure ; nous préférons l'expression de « rocher impérial ». Chauvinisme français oblige. La villa de Napoléon domine la falaise tandis que, au loin, la Corse semble narguer l'histoire du regard. On imagine facilement Bonaparte, debout sur sa terrasse, la main glissée dans le gilet, rêvant obstinément de reconquête. Impossible de ne pas songer au tourment intérieur qui devait l'habiter.

LARDERELLO

De retour sur la terre ferme, nous faisons une incursion à Larderello. Bien avant d'y parvenir, d'immenses panaches de vapeur signalent déjà sa présence. La ville paraît étrange, presque irréelle, traversée d'un enchevêtrement de tuyaux et de conduites. Une forte odeur de soufre nous enveloppe aussitôt.

La « vallée du diable » mérite pleinement son nom. Vulcain semble y avoir laissé son empreinte à travers ses solfatares et ses cratères fumants. Lieu lunaire et fascinant, Larderello attire les visiteurs depuis l'époque étrusque et romaine, lorsqu'elle était encore une station thermale. Aujourd'hui, l'industrie domine : le site produit une part considérable de l'électricité géothermique mondiale.

PISE

Pise, quant à elle, n'est certainement pas un pis-aller(sic), même si l'attention se concentre naturellement sur la tour penchée et la basilique, l'architecte Bonano. L'ensemble marmoréen forme une composition d'une rare élégance, comme crocheter par un dentelier de génie. La proximité des carrières de Carrare explique sans doute l'éclat exceptionnel de ce marbre blanc qui illumine la place.

Ce récit pourrait se prolonger indéfiniment tant la Toscane est une source inépuisable de beauté, d'histoire et d'émotions. Les vingt régions italiennes possèdent chacune leur identité, façonnée par les siècles, les hommes, les langues et les arts. Mais la Toscane occupe, selon moi, une place à part. Elle réunit tout : l'histoire, l'art, les paysages, l'architecture, la littérature, la gastronomie et cette lumière unique qui transforme chaque voyage en enchantement.

La Puglia du centre-sud

Carnets d'un fils prodigue

En ce beau matin de septembre, je me réveille dans mon lit d'enfant. Candido, le fils prodigue, est revenu passer quelques jours dans la demeure familiale de Cellino San Marco, province de Brindisi.

Je peux me prévaloir, avec une fierté bien assumée, d'être le voisin d'un chanteur de légende. Car Albano Carrisi, lui aussi enfant de Cellino, est mon voisin de toujours. La Felicità, son tube des années 80, est ma chanson fétiche, celle de notre contrée natale et de mes étés d'enfance. Les Pouilles du Sud, c'est ma felicità personnelle : j'y ai des amis, de la famille, des racines enchevêtrées dans chaque village, chaque campagne, chaque anse de mer. Chacun, à sa façon, me raconte son territoire avec l'amour tranquille de celui qui n'a jamais eu besoin de le quitter pour l'apprécier. Je vais partir de ma ville de naissance et me laisser porter, au gré des retrouvailles, comme dans un jeu de piste.

Brindisi

Daniele m'a donné rendez-vous sur la place du Dôme. Un forte abbraccio, une accolade longue et chaleureuse, donne le ton. Nous nous sommes connus sur les bancs de l'université de Lecce, et les liens tissés là-bas n'ont jamais relâché leur étreinte.

Ciao Candido, me dit-il, je te propose de commencer par les ports.

Brindisi fut, depuis l'Antiquité, le débouché maritime de la péninsule, la place forte de la Grande Grèce. Et la Grèce, ici, n'est pas qu'un souvenir : le griko, dialecte issu du grec ancien, compte encore quelque 20 000 locuteurs dans la région. Sa curiosité ? Il s'écrit en caractères latins, comme un pont jeté entre deux civilisations.

Depuis la cathédrale, nous descendons le grandiose escalier virgilien — là où naquit, dit-on, Publius Virgile Maron, avant de déboucher sur les quais. Une terrasse face à la mer, un verre de Verdeca blanc et vif : le palais s'éveille d'un coup. Sur l'autre rive, le villaggio dei pescatori nous fait signe ; la navette maritime insiste, elle aussi, avec ses allers-retours patients.

Mais nous avons décidé de faire la virée des ports. On s'achemine vers le château Svevo, forteresse médiévale commandée par Frédéric II avant ses noces avec Yolande de Brienne, édifice que se sont ensuite disputé les Hohenstaufen, Charles d'Anjou et les Aragonais.

Daniele, intarissable sur l'histoire de sa ville, m'abreuve d'anecdotes savoureuses : le mariage impérial du XIII^e siècle, le roi Victor-Emmanuel III et la reine Elena qui en firent leur résidence pendant la Seconde Guerre mondiale.

Nous contournons ensuite le seno del Levante, longeons la via del mare jusqu'au port antique, le plus important de l'empire romain, puis rejoignons Amios au bout de la longue digue Trapanelli. Il nous attend, souriant, aux abords de l'île Pedagna Grande, zone militaire

depuis l'Antiquité. On entend encore les sirènes de l'Odyssée, les soirs de pleine lune, nous murmure-t-il avec un humour de conteur. Il nous guide ensuite vers l'église orthodoxe San Nicola, érigée au début du XXe siècle grâce à la générosité du tsar Alexandre III.

La faim nous rappelle à la réalité. Des orecchiette alle cime di rapa, bien sûr — il n'y avait pas à hésiter. Un Primitivo Rosato Attanasio, élégant et frais, parachève le bonheur. Encore la Felicità.

Ostuni

Mon cousin Giorgio réside à Ostuni, la ville blanche. J'emprunte la route côtière ; trente minutes plus tard, j'atteins les contreforts de la colline immaculée. La pause café sur la place de la Liberté s'impose avant l'ascension — un ristretto bien serré pour affronter la montée vers le Dôme.

La vieille cité se déploie en gradins jusqu'au bas de la colline, toute de blanc vêtue. Ses ruelles tortueuses, ses façades chaulées que débordent les bougainvilliers roses, ses rebords de fenêtres flamboyants de géraniums — Ostuni rivalise, sans rougir, avec les plus beaux villages d'Andalousie ou des îles grecques.

Monopoli, Polignano a Mare

L'appel de la mer nous pousse vers Monopoli. Un restaurant sur le port, une terrasse ombragée sur les quais : le décor est planté. Le menu du jour annonce une scapece — petits poissons frits, vinaigre, chapelure, safran. Nos papilles frémissent. Un Polvanera blanc, aux arômes de thym et de réglisse, titille le palais avec une fraîcheur presque impudente.

Polignano a Mare approche. Je suis impatient de revoir ce bijou que les guides touristiques n'en finissent plus d'encenser — à juste titre. Une barre de maisons blanches perchée sur une falaise blanche, se mirant dans l'Adriatique : au Punto panoramico Largo Ardito, l'image est celle d'une aquarelle vivante, irisée, changeante. La photo qui marquera tous les albums.

Alberobello

Notre but ultime de la journée : Alberobello, sous un beau coucher de soleil. Une étape rafraîchissante à Conversano s'impose — belle ville d'histoire, dotée d'un château aragonais que les Normands fondèrent, que Frédéric II prit, que les comtes d'Acquaviva d'Aragon tinrent pendant des siècles. Le serveur du bar nous raconte qu'entre 1808 et 1815, le dernier comte soutint Murat, beau-frère de Napoléon, roi de Naples — avant de se rallier prudemment aux Bourbon à la chute du Français. En 1870, la famille rejoignit l'unification italienne. Rideau sur la saga comtale.

Alberobello nous ouvre les bras en fin d'après-midi. Le soleil teinte de roux la forêt rocailleuse des trulli. Ces cônes de pierre, vus depuis la route d'approche, forment un paysage unique, presque irréel. Dans le labyrinthe de leurs ruelles pavées, le monde moderne s'efface. Les symboles peints en blanc sur leurs toîts — croix, étoiles, soleils — donnent au lieu une dimension presque ésotérique. La nuit tombée, les illuminations achèvent de faire basculer Alberobello dans un univers de conte.

Giorgio, expert en légendes des Pouilles, me raconte, avec un plaisir mal dissimulé, celle des trulli : deux frères siamois épris de la même femme. Pour abriter cet amour impossible, ils firent construire une maison à leur image — un trulli à deux cônes. Ils ne furent pas heureux, et n'eurent pas d'enfants. L'amour, la jalousie, peut-être pire encore : les grands sites portent toujours les histoires les plus sombres.

Lecce et la Masseria

À Lecce, c'est Irina qui m'accueille dans sa masseria, Li Campi — ferme-auberge ancestrale au sud de la ville, tapie au fond d'une majestueuse allée arborée. Elle m'ouvre les bras avec chaleur, m'installe dans une chambre fraîche où un lit à baldaquin m'attend. Après une douche, nous rejoignons la place du Dôme pour retrouver quelques amis d'université. Un Amalfitano pétillant — notre spritz du Sud — récompense les retrouvailles.

Lecce est vivante. Les immeubles baroques, majestueux, semblent monter la garde sur le défilé des promeneurs. Nous croisons Claudio, le sculpteur de cartapesta — papier mâché — dont l'échoppe recèle des œuvres d'un vrai raffinement. Car si les boutiques de souvenirs pullulent dans la ville, celles consacrées à cet art local frôlent la perfection artisanale.

Vers le grand Sud - Otrante, Leuca

Le lendemain, après un petit-déjeuner copieux — buffet de douceurs sucrées et salées, viennoiseries maison, charcuteries et fromages du terroir, œuvre d'Irina qui chouchoute ses hôtes avec une générosité sans calcul —, je prends la route du grand Sud.

Un détour par Terra dell'Orso me permet de saluer les due sorelle — les Deux Sœurs, deux formations calcaires d'un blanc éclatant qui semblent flotter sur l'Adriatique.

Otrante m'accueille avec son soleil franc. J'aime cette ville romaine, turque, grecque, qui fait face à l'Albanie à travers l'étroit canal qui porte son nom. J'aime ses remparts, ses ruelles débordant de bougainvilliers, ses buvettes où le café s'étire lentement. Le nom même de la ville — Otranto — sonne comme une musique populaire, presque dansante.

Puis vient Leuca. C'est toujours une émotion particulière. Ce promontoire est le Finistère de ma terre natale : au bout du bout de la botte italienne. Du Faro, on aperçoit l'Albanie ; on imagine, en droite ligne sur l'autre rive de la Méditerranée, ce que les Romains appelaient Tripolitaine.

Je redescends vers les grottes. Entre la grotte du Diable, celle de la Rivière et celle des Trois Portes, j'hésite, puis j'entre. En descendant les marches taillées dans la roche, Dante me hante. La mer, dans la caverne, prend une couleur sombre, dense, comme une palette chargée d'huile, reflets mordorés, jaunes, presque noirs.

Pour finir, je remonte sur la colline du Faro au coucher du soleil. La basilique Santa Maria se dresse en gardienne de la grande place ; le phare, lui, en conquérant. Le soleil rouge effleure tout le site comme un pinceau généreux : les bougainvilliers s'enflamment, les palmiers frémissent, les rochers, les buissons, le fronton de la basilique se couvrent d'or. C'est un brasier doux, paisible, presque mélancolique.

La Felicità, pour de vrai.



Le Janicule Jean Baptiste Coro

Rome, ou la petite histoire de Nerone le jeune du Trastevere

La canicule...Le mot est à la mode. Mais à Rome, on ne dit pas canicule, on dit Janicule.

Le changement climatique, empreinte carbone, sont aussi des leitmotivs du vocabulaire contemporain.

Depuis toujours, il a fait chaud au-delà du Tibre, dans ce Trastevere où la chaleur est à la fois climatique et humaine. Néron lui-même aurait lancé : *on y brûle !* Et les dieux savent qu'il s'y connaissait en matière de feu. Au pied de la colline, l'empereur fou avait d'ailleurs construit un cirque pour que la fête y soit permanente.

Moi, Nerone le jeune

je suis né au pied du mont Janicule, la huitième merveille du monde, comme je l'appelais. Nerone est mon surnom. Vous l'aurez compris : j'étais un petit diable, le gamin aux quatre cents coups. Mes copains du quartier clamaient que me côtoyer donnait chaud, que ma compagnie était brûlante. Ne cherchez pas d'autres explications à la canicule de l'outre-Tibre.

Notre terrain de jeux englobait une partie de l'espace du cirque de Néron, dont la surface majeure se trouve sous le Vatican. L'Empereur, Nerone le vieux, adorait faire des pieds de nez au cirque Maximus voisin. Si Pierre dit « le Saint » n'avait pas jeté son dévolu sur ce bel espace « Circus Vaticanus » On pourrait y retrouver, en trichant légèrement, le champ de course antique, ou les cendres des bûchers de torture des premiers chrétiens. D'ailleurs Pierre en fut le plus célèbre. Notre imagination nous permettait de traverser les pavés des belles rues du quartier, d'effacer les immeubles si typiques. Le Circus Maximus, en bon état lui, nous projetait sans difficulté dans la vie quotidienne de mon citoyen romain préféré.

Avec ma bande du Trastevere, nous courions de l'île Tibérine jusqu'à la place Saint-Pierre, en longeant le lungotevere in Sassia. Nous nous imaginions gladiateurs sur des chars, notre but ultime étant de rejoindre l'obélisque de Caligula au centre de la place, d'en faire le tour et de revenir à notre point de départ. Le jeu était si prenant qu'il nous faisait entendre les cris passionnés des spectateurs du stade.

Le moindre feu dans les terrains vagues du quartier, les incendies fréquents dans les vieux immeubles, me propulsaient dans la peau de Néron et stimulaient mon imaginaire.

Les jeux du quartier

Quand il faisait très chaud, on filait vers les fontaines, et elles sont nombreuses : Fontana del Prigione, fontana della Botte, fontana del Ponte Sisto. Mais celle que nous préférions était la fontana dell'Acqua Paola, presque la copie de la fontaine de Trevi. Elle était notre piscine, notre terrain de jeux idéal. En bon petit diable, j'adorais les bagarres dans l'eau qui m'offraient l'occasion de mesurer ma force et d'affirmer mon ascendant sur la bande.

La *mora*, ce jeu de mains où les joueurs exhibent un certain nombre de doigts et doivent deviner combien en ont montré les autres, était notre meilleure façon de s'exercer au calcul mental.

On se rassemblait souvent sur les escaliers des églises du quartier, qui devenaient de sublimes toboggans. Cela déplaisait fortement aux adultes, qui craignaient les accidents et, plus encore, une entorse blasphématoire à la règle chrétienne, ce qui redoublait notre plaisir.

Le moindre feu dans les terrains vagues du quartier, les fréquents incendies dans les vieux immeubles, me propulsaient dans la peau de Néron et stimulaient mon imaginaire.

Les grandes escapades

Je sortais souvent du quartier avec ma petite garde rapprochée. On avait tout un éventail de choix, par l'ouest, le centre, l'est. Tous les ponts qui traversent le Tibre vers la rive droite débouchaient sur le centre de la capitale, lieu de perdition pour les enfants, mais aussi de toutes les richesses historiques et culturelles, exemples grandeur nature de tout ce que nous apprenions dans nos livres d'histoire.

Par la *porta Portese*, le dimanche, après avoir flâné dans le célèbre marché aux puces et chapardé quelques babioles, on traversait le pont et on filait tout droit vers la pyramide de Caio Cestio. Notre jeu consistait à en faire dix fois le tour en imaginant la momie de Caius Cestius à l'intérieur. Le rituel nous conduisait inmanquablement au cimetière protestant voisin. Des petits chrétiens de l'Église romaine déambulant entre les tombes des hérétiques luthériens, c'était le summum de la désobéissance, un coup de canif jouissif aux mises en garde des curés.

Par le pont Garibaldi qui frôle la pointe de l'île Tibérine, on partait se perdre dans le quartier Sant'Angelo, le ghetto juif, qui avait connu tant de vicissitudes au fil des siècles, et surtout

pendant la période noire du fascisme. Pendant les tristes soirées d'hiver, mon père me racontait les histoires sordides qui s'y étaient déroulées. Les gamins du quartier nous observaient avec envie, mais ils se contentaient de raser les mur et de nous regarder en coin, pas très rassurés, quand nous déambulions dans leur territoire.

En poussant plus loin, on débouchait sur la place de la Rotonde, devant l'imposante sphère du Panthéon. On simulait une ronde de tarentelle, pour participer aux codes giratoires du lieu qui nous auraient presque donner le tournis. On se mêlait au flot des touristes. Avec force sourires, faussement enjôleurs on raillait leurs tenues légères, on imitait leurs accents avec une intention parodique prononcée. Quelquefois, on s'aventurait jusqu'à la fontaine de Trevi pour tenter de récupérer quelques pièces jetées en vœux, dos tourné, dans une intention votive

Quand nous prenions la direction du pont Palatino, notre périple nous plongeait dans l'histoire antique. Le temple Portunus, dit de la chance virile, au fond d'un jardin public jouxtant la place Bocca della Verità. Cet élégant monument rectangulaire érigé sur un podium de travertin, étirait ses colonnes avec une prestigieuse majesté. Notre imagination fertile nous suggérait que de cette bouche sortait la vérité sur la vie de nos ancêtres.

Depuis la *piazza*, nous étions propulsés vers les vestiges les plus illustres de la Rome ancienne : la colossale colonne de Trajan, le labyrinthe de pierres du Forum, le phénoménal Colisée. Ces empreintes d'un autre monde, que nous contournions, caressions, escaladions, étaient notre tremplin pour remonter le temps, notre machine à péplum, notre rêve de gloire.

Sur le mont Palatin, moi, Néron le jeune, ceint de ma couronne de laurier, je haranguais ma petite bande de favoris en quête de témoignages d'allégeance.

Dès notre retour sur notre territoire familial, harassés et affamés, on savait que les *mamme* nous attendaient, avec une assiette fumante de pâtes à la carbonara, des sourires attendris, des caresses affectueuses. Elles inspectaient l'état de nos frusques d'un œil expert, évaluant mentalement le travail de raccommodage et de lessive à venir.

Les enfants n'avaient pas de souci de la sécurité. Livrés à leurs propres envies, le centre historique de Rome leur appartenait, quelle que soit leur base de vie. On croisait des gamins du Trastevere, du Champ de Mars, de Prati, de Sallustiano, dont l'aire de jeux privilégiée était les jardins de la villa Borghese. Mais le point de convergence de toutes les bandes restait la gare Termini : lieu de tous les délits, de toutes les bagarres, et de tous les balbutiements d'amours adolescentes.

C'est là que j'ai rencontré Poppée la jeune, surnom qui se jumelait avec le mien dans un doux clin d'œil à l'histoire de Néron. J'avais douze ans, elle onze. Notre passion a tout de même duré cinq ou six mois. Puis est arrivée Claudia, et après... j'ai oublié.

Poppée était une fille de Sallustiano. Elle m'a très vite fait découvrir les coins secrets et les labyrinthes de verdure des jardins de la villa Borghese. C'est dans ce magnifique décor que Paulina, la sœur du grand Napoléon, se promenait jadis avec son époux Camille, prince Borghese. Et c'est là aussi que j'ai aperçu pour la première fois la représentation de la belle

Paulina sculptée par Canova, marbre d'une sensualité troublante, que je fixais avec des yeux d'enfant qui ne comprend pas tout à fait pourquoi il est troublé.

Eh oui. Conter fleurette à Rome, c'est toujours apporter du grain à moudre à son jardin culturel.

La via Appia

Ma bande affectionnait particulièrement l'excursion sur la via Appia, en direction du tombeau de Cæcilia Metella, superbe balade et l'occasion de se battre avec la bande du quartier Appia-Latino. Le jeu consistait à tenter l'assaut de l'imposant tombeau et de vaincre les jeunes gardiens ennemis. En tout bien tout honneur, je le concède : les querelles entre bandes de l'époque restaient sages. Les seuls dommages se limitaient à des blouses déchirées, quelques égratignures, des hématomes. Et *basta*.

Nos vêtements du quotidien se composaient de pantalons courts et de blouses à carreaux. Nous étions chaussés de galoches informes mais solides, d'une taille ou deux au-dessus pour que ça dure, des chiffons au fond de la chaussure faisaient l'affaire. De toute façon, quand nos pieds avaient grandi, c'est le petit frère qui en héritait.

Le retour depuis le tombeau prenait au moins deux heures, car on s'attardait du côté des catacombes de San Sebastiano et de San Callisto. On aurait bien voulu y descendre, mystère oblige, mais l'entrée était interdite aux gamins en goguette. Notre consolation, si on avait quelques liras en poche, c'était un petit cornet de glace à la vanille acheté chez Beppe, le marchand ambulant qui stationnait juste avant le pont de l'Industrie.

La Roma mussolinienne et la place Navone

Chaque jeudi, l'entracte de notre semaine scolaire, on se donnait rendez-vous pour partir à l'assaut du centre. Sans programme, sans intention savante, juste l'envie de courir et de faire les quatre cents coups. Pourtant, à chaque détour de rue, à chaque place, à chaque fontaine, Rome nous glissait discrètement un peu d'histoire entre les yeux. Sans qu'on s'en rende vraiment compte, nous feuilletons, pierre après pierre, notre livre d'histoire.

Les grandes œuvres d'architecture mussolinienne ne nous déplaisaient pas, je dirais même qu'elles nous fascinaient. Le quartier de l'EUR était naturellement dans le viseur de l'expédition. À cette occasion, moi Nerone le jeune, je me transformais en Duce, sans aucune culpabilité ni arrière-pensée politique. On savait vaguement que ce personnage n'était pas recommandable. Mais Néron ne l'était pas davantage, semble-t-il. Cet ensemble grandiose et immaculé nous troublait. Sans pouvoir l'analyser, excuse de la jeunesse, nous y trouvions de la grandeur et ressentions une émotion esthétique, sans encore savoir la nommer.

La place Navone était ma préférée, pour sa forme épousant celle du théâtre de Domitien, pour ses trois magnifiques fontaines du Bernin et de Giacomo della Porta. C'est sur cette place que mon vocabulaire s'est enrichi du mot « baroque ». On rêvait de l'époque où l'été, au siècle précédent, la place se transformait en lac.

Il nous arrivait de remonter jusqu'à la place d'Espagne. Le grand escalier devenait, alors, un terrain de sport : on faisait la course sur les 135 marches pour atteindre, tout essoufflés, l'église de la Trinité des Monts.

Libres, certes, mais jusqu'à une certaine heure. Nos *mamme* n'acceptaient aucun retard. L'heure du retour était gravée dans le marbre, une contrainte si naturelle qu'elle ne nous effleurait même pas comme telle. On rentrait, c'est tout. Le chemin le plus court vers la *casa* longeait les quais du Tibre, avec le château Saint-Ange qui veillait de loin, massive silhouette dorée dans la lumière du crépuscule.

La famille

Les soirées appartenaient à la famille. La famille italienne est un noyau fusionnel, on le sait. La mienne l'était plus encore. Nous étions un seul corps dont chaque membre était relié par un cœur individuel, un mental parfois indépendant, mais soumis sans conteste à la cellule commune.

La *mamma* était la régisseuse de la vie de tous, pilier nourricier, affectif, ménager. Le père se positionnait en chef suprême du clan, pourvoyeur des besoins de tous. Dès qu'il franchissait le seuil du foyer, il s'effaçait. Pourtant son autorité était incontestable. Son seul regard suffisait à tout régenter. Il était également, le maître des jeux, le maître des interdits.

Notre langue, dans la famille comme dans le quartier, était le dialecte romain, le *romanesco*. Nous ne parlions la langue de Dante qu'à l'école. À l'église, pour le catéchisme seulement, car pour la messe, c'était le latin. Les prêtres, qu'on surnommait les corbeaux, et les religieuses, les pies, arboraient tous la soutane ou la robe chasuble.

L'année était séquencée par les fêtes religieuses. Noël et l'Épiphanie étaient les moments les plus chéris, car on avait droit à quelques oranges en cadeaux. On commençait par des beignets frits, de fleurs de courgettes, puis des tortellini au bouillon de poule, avant l'*abbacchio* d'agneau. Pour le dessert, les bonnes années, des ananas, fruit très exotique pour les Italiens. Les années de vaches maigres, on se contentait de mandarines, dont on récupérait les peaux avec soin pour jouer à la tombola, le jeu à la mode du moment. Et il y avait toujours le *panpepato* parfumé et épicé que *mamma* confectionnait en abondance, pour nous régaler jusqu'à l'Épiphanie.

Les jouets des riches, on ne les connaissait pas. On les fabriquait. Une boîte d'allumettes et des capsules de bière en guise de roues faisaient une belle carriole. Le bonheur est dans le jeu, pas dans l'objet.

Ma vie d'enfant romain, dans une famille ouvrière qui ne roulait pas sur l'or, me laisse en bouche un arrière-goût doux et tenace, celui du bonheur simple.

La joie était au rendez-vous, le plaisir aussi. L'aventure était quotidienne. Le progrès qui était sur toutes les lèvres, n'était pas un vain mot. Il était tangible et facteur d'enthousiasme en ce qui nous concerne.

Le cinéma, le début de gloire du septième art italien nous apportait du rêve. Beaucoup de films étaient tournés dans le décor grandeur nature de la ville de Rome. Ils nous inspiraient et décuplaient nos envies d'épopées romaines. « Rome ville ouverte » titrait le film de Rossellini tout de suite après guerre. Notre ressenti était plus égoïste. Il nous semblait que les pulsations de la cité ne s'adressaient qu'à nous.

La ville nous aspirait, nous enroulait dans son histoire, nous engloutissait dans sa beauté même si les affres de la guerre en bousculaient les codes.

«A Rome, les gens semblent aimer avec plus d'entrain, tuer avec plus d'imagination, se soumettre aux besoins créateurs plus souvent et perdre le sens de la logique plus facilement que nulle part ailleurs » (Leticia Baldrige)

Romain un jour, romain toujours.

Les aventures Napolitaines d'un scugnizzo, gavroche de Spaccanapoli.



Accoudé au comptoir du bar Pausilipo, Paolo, le scugnizzo de Spaccanapoli, gavroche du quartier, déguste avec un plaisir non dissimulé un *amalfitano*, spritz au limoncello. Bien dosé, généreux en liqueur maison, allongé de prosecco frais, quelques feuilles de basilic flottent à la surface dorée du cocktail et lui confèrent, outre un parfum subtil, une touche de couleur rafraîchissante.

Le bar est modeste, un peu précaire. Quelques vieillards édentés, mégots de cigarettes roulées collés au coin des lèvres, sirotent sur des chaises branlantes une vinasse infâme en s'égosillant sur leur passé, à grand renfort de gesticulations, ce langage des mains si singulièrement italo-napolitain. Paolo a vraiment le sentiment de plonger dans l'atmosphère d'un film néoréaliste des années soixante.

De l'autre côté de la rue, via Benedetto Croce, bars, boutiques et vendeurs de pâtisseries, de pâtes et de billets de tombola se succèdent dans un joyeux désordre. Des femmes s'invectivent à distance, voix éraillées et aiguës, sur un ton frisant l'agressivité, pour qui n'est pas de Naples. Les crissements de pneus, les pétarades de scooters, les cris des marchands et des gamins survoltés transforment la rue en une pétaudière assourdissante.

On respire Naples dans toute sa splendeur, dans sa personnalité profonde. La ville s'époumone, exprime ses passions sans détour, déborde d'une émotivité caricaturale et démesurée qui est sa marque propre.

Place aux affaires. Paolo se dirige vers le port où l'attend Pippo, le roi de la magouille. Il tourne dans la rue Santa Chiara, longe le cloître éponyme, coupe à travers ruelles et cours privées jusqu'à la rue Sedile di Porto, contourne l'église Sant'Aspremo et le palais de la Bourse, traverse le campus universitaire. Il se ressource un instant au milieu de la jeunesse estudiantine avant de rejoindre Pippo au Molo Angioino.

Pippo rentre parfaitement dans le moule du Napolitain des quartiers populaires. Râblé, teint mat, cheveux bruns bouclés, il a des yeux noirs toujours en mouvement, au regard acéré et inquisiteur. Le nez droit, la mâchoire carrée et volontaire, il affiche un franc sourire qui laisse entrevoir une dentition inégale, jaunissante de fumeur. Une casquette de baseball rouge portée à l'envers complète le tableau, le parfait *terrone*, cul-terreux, comme les nordistes surnomment leurs compatriotes du Sud.

Il accueille Paolo avec une convivialité toute méditerranéenne : grand sourire, salut poing contre poing, très en vogue depuis la pandémie.

Paolo, lui, présente un physique atypique pour un Italien du Sud. On dit de lui qu'il est un *milanese imbruttito*, la caricature du nordiste : maigrichon, cheveux clairs, yeux bleus, l'air perpétuellement stressé et volontiers râleur, fidèle à la réputation des gens du Nord.

Pourtant, il transpire la malice du scugnizzo, le titi de Spaccanapoli. Autre signe qui ne trompe pas : sa casquette, il la porte à la gavroche, sur le côté.

Pippo est dealer de cigarettes de contrebande, entre autres activités. Il fait partie de ceux qui sillonnent les quais en scooter et n'apprécient guère d'être observés. Touriste, passe ton chemin — ils peuvent se montrer dangereux dès qu'ils te soupçonnent de les épier.

Paolo, lui, est revendeur. Il écoule chaque jour des centaines de cartouches dans le centre historique, auprès d'une clientèle de locaux et d'habitues. Pour les touristes, il s'appuie sur son réseau de vendeurs à la sauvette : les uns opèrent autour de la célèbre église San Gennaro, d'autres dans le centre historique ou aux abords du palais royal. Chacun reste dans son secteur, sous peine de déclencher la guerre.

À Naples, on ne parle pas de la Camorra, ou alors à voix très feutrée. C'est le tabou suprême. Paolo et Pippo n'en font pas partie, mais ils doivent malgré tout faire allégeance, ne pas trop se faire remarquer. Les familles de camorristes sont les maîtres des quartiers : rien ne se fait sans leur accord, ni sans leur reverser un tribut, le *pizzo*. La célèbre formule attachée à la ville du Vésuve, *Vedi Napoli e poi muori*, voir Naples et mourir, que les amoureux du golfe attribuent à la beauté du site, pourrait tout aussi bien évoquer la terreur que fait régner la mafia. Roberto Saviano en sait quelque chose, lui qui vit un véritable enfer depuis la parution de *Gomorra*.

Nos deux compères coulent leur vie marginale au jour le jour, sans trop se tracasser de l'avenir. Ils sont célibataires, sans bouches à nourrir, mais soutiennent leur famille, comme tout bon Napolitain, fidèle à la solidarité du clan. Leurs compagnes du moment, Gianna pour Paolo et Ninna pour Pippo, sont du meilleur cru de Campanie : belles brunes pulpeuses, épanouies comme « les raisins de la douceur ». Toutes deux habitent le quartier espagnol, le royaume des boutiques de luxe, où les élégantes napolitaines se pavant via Toledo, les reines de beauté de la cité parthénopéenne se bousculant dans les boutiques de mode qui bordent la rue piétonne.

Gianna est serveuse à la fameuse pâtisserie Calemma Dolci Momenti, vico Lungo del Gelso. Sa spécialité, qui fait sa réputation, est la *sfogliatella* : ce chausson feuilleté en forme de coquillage que les Napolitains vénèrent.

Ninna, elle, promène avec un déhanchement nonchalant *les pizze de Nennella*, via Gradoni di Chiaia. La trattoria arbore fièrement sa belle vitrine à l'ancienne, encadrée à l'entrée par cinq grandes jarres à huile tressées et couronnée d'une guirlande de jasmin odorant. Elle se trouve à deux pas du palais Mannajuolo, le top de l'Art nouveau napolitain qui draine une horde de touristes. Un peu plus bas s'ouvre la galerie Borbonica, ce fameux passage souterrain que Ferdinand II de Bourbon, dit *Re Bomba*, fit creuser pour protéger ses troupes, reliant le palais royal à la via Morelli. Elle participe au charme trouble des mystères de Naples, qui ont inspiré tant de romanciers et engendré d'innombrables fantasmes urbains.

Sur le port, nos deux compères s'adonnent à leur trafic habituel. Au fond de la baie, le Vésuve domine, impassible. Il irradie de ses teintes gris-bleutées qui captent le soleil naissant, narguant les ruines de Pompéi et d'Herculanum comme un avertissement du destin.

Il gronde parfois sans érupter, mais il lui arrive de faire trembler les vieux immeubles du centre, dont les façades exhibent leurs fissures comme des blessures de guerre. Du côté de la mer, Procida et Ischia se découpent dans la lumière éclatante, semblant sourire, chatouillées par les sirènes qui chantent au pied de leurs falaises. Plus loin vers le sud, Capri fait un pied de nez à la presqu'île de Sorrente, qui dresse son rempart devant la côte amalfitaine.

Après les affaires, place au plaisir. Paolo et Pippo concoctent une sortie restaurant avec leurs dulcinées. Leur choix se porte sur la plage du Miseno, à l'extrémité du cap de Misène, au cœur du golfe de Pozzuoli, un observatoire idéal, avec une vue sublime sur Procida et Ischia. Le restaurant Da Giona étale ses terrasses sur le sable. La carte, riche en spécialités de la mer, retient sans peine leur attention : des spaghetti aux moules, un saumon mariné, et un *Casa d'Ambra Ischia Forastera*, délicieux blanc dont la robe jaune paille étincelle dans les verres. Son bouquet fleuri et épicé, sa fraîcheur vive, éclatent en bouche comme une promesse tenue.

C'est un début de soirée très prometteur.

Les deux tourterelles du quartier espagnol sont aux anges. La vue, l'atmosphère et le vin amplifient le romantisme ambiant et leur excitation amoureuse. Après une fouguese baignade nocturne, les deux couples reprennent leurs Vespas respectives. Les *signorine* s'accrochent à leur chauffeur, bras noués autour de la taille, avec cette vigueur et cette douceur mêlées qui caractérisent les amours napolitaines. Le retour longe la côte sur quinze kilomètres : le détroit qui borde le lac de Miseno, l'île de Punta Pennata, le parc immergé de Baïa, puis le port de Pozzuoli. Ils contournent l'amphithéâtre Flavien, sillonnent le *lungomare Sandro Pertini*, longent le zoo et le stade Maradona, font un dernier détour par la riviera di Chiaia et le château de l'Œuf avant de déboucher enfin dans le quartier espagnol.

Gianna et Ninna prennent leur service de bonne heure. Le travail est sacré.

Pour Paolo et Pippo, la nuit n'est pas finie. Ils retournent au port réceptionner une cargaison de cigarettes. Les quais du vieux port paraissent sinistres, presque coupe-gorge, quand on ne les connaît pas. Les lumières d'Ercolano et de Torre del Greco dessinent une guirlande le long de la côte, devant la masse fantomatique du Vésuve.

Ils sont rapidement accostés par des membres de la famille Gambino, qui contrôle tout le territoire portuaire. Ces hommes sont imprévisibles, et les choses peuvent très vite dégénérer. Paolo et Pippo se tiennent sur leurs gardes, répriment toute leur agressivité intérieure. Les camorristes adoptent une attitude soupçonneuse, intimidante, jusqu'à ce que le *pizzo*, *pourboire* et quelques cartouches de cigarettes viennent adoucir les tensions.

Sans traîner, ils démarrent leurs Vespas et filent vers Spaccanapoli. Par chance, le Pausilipo est encore ouvert. Dans un épais nuage de fumée, les habitués s'alignent au comptoir. Dans l'angle de la salle, près de la fenêtre, une table se libère. La pression tombe enfin. Une bière *alla spina* étanche leur soif et leur stress d'un même trait. Les deux amis ne disent rien. Ils savourent le moment présent.

Demain est un autre jour.



Le Sicilien basané

Mazara del Vallo

On le surnomme *il Moro*. Il est né à Mazara del Vallo.

Toto Cutugno aurait pu chanté : « *Sono un siciliano, un siciliano vero* ».

Gino descendrait en ligne directe de l'imam Al-Mazari, auteur d'une fatwa contre les conquérants normands. Le quartier, toujours appelé « la Casbah », a honoré cet ancêtre en donnant son nom à une petite place.

La famille de Gino il Moro perpétue la tradition des célèbres *teste di Moro*, ces têtes de Maure en céramique devenues emblématiques de la Sicile.

Ces vases sculptés représentent souvent un couple au visage typé, inspiré d'anciennes légendes mêlant passions amoureuses, jalousie et trahison.

Gino est lui-même un artiste : il est coloriste.

Les céramiques obéissent à un code chromatique précis où dominent les marrons profonds, rehaussés de bleu cobalt, de vert émeraude et de rouge incandescent.

Il travaille avec sa famille, et l'artiste qui sommeille en lui trouve dans cet univers une échappatoire aussi solide que féconde.

Il vit et exerce ses talents à Mazara del Vallo, au bord de la rivière, juste avant le port. Il dirige également la boutique familiale ainsi que sa propre galerie à Palerme, derrière la cathédrale, via dell'Incoronazione.

Au-delà de son métier-passion, il voue un amour viscéral aux chats.

Lorsqu'il n'est pas à l'atelier, il peint dans son appartement, entouré de ses quatre compagnons félins. Chacun s'installe sur son coussin, tel un gardien silencieux du chef-d'œuvre en devenir, protecteur de l'inspiration de son maître.

Fidèle à son goût des couleurs, Gino oscille entre le synthétisme de Gauguin et le néo-impersonnisme de Matisse.

Sa ville natale est, il faut dire, une source inépuisable d'inspiration.

Les murs éclatants de soleil, le marché aux poissons croulant sous les montagnes de

crevettes rouges, la mer, le port, les oliveraies et les vignes des environs constituent ses premiers modèles.

Séparée par la rivière Mazara, la ville possède tous les attributs d'une cité ancienne au caractère affirmé.

Des faubourgs nord jusqu'au port, le fleuve baigne les quartiers les plus anciens. La rive gauche étire le centre historique depuis le terrain de football, le long de la via Lungo Mazaro Ducezio, jusqu'aux premiers frémissements de la Méditerranée.

Lorsqu'elle traverse l'antique Casbah jusqu'à la Piazza della Repubblica, cœur vibrant de la ville, la rivière prend des allures de petit Canal Grande sicilien.

La Casbah est un lieu unique : un labyrinthe de ruelles où le blanc des façades chaulées contraste avec l'éclat des mosaïques colorées.

Gino y nourrit sa passion. Son inspiration s'y gorge de lumière et de rêve.

La déambulation y est étrange. Les pavés anciens, inégaux, les passages étroits et sinueux provoquent une sensation permanente de déséquilibre. Pourtant, des souffles de lumière viennent sans cesse déjouer la pénombre. Des îlots de verdure enlacés de ferronneries, ponctués de fleurs éclatantes, résonnent dans l'imaginaire de Gino, l'artiste des couleurs.

À chaque instant, Gino reçoit comme des bouffées mêlées d'histoire et de culture venues de ses ancêtres ultramarins. Tunis n'est qu'à quelques coups de rame de la Sicile, et chaque soir les phares des deux rives semblent se répondre dans un étrange dialogue lumineux, semblable à un morse silencieux traversant la Méditerranée.

Dans ses veines coule aussi le sang des conquérants normands. Gino ne renie rien de leur génie bâtisseur, de leur sens de l'équilibre architectural et de cette capacité à faire cohabiter les influences. Ils ont semé, dans ce lieu mystérieux, quelques bijoux qui dialoguent encore avec l'âme mauresque de la Casbah. La massive cathédrale s'y fonde presque naturellement, en parfaite harmonie avec les lignes orientales qui dominent le quartier.

La Casbah est un concentré de l'histoire sicilienne, un véritable creuset où se superposent les héritages des peuples ayant façonné l'île au fil des siècles.

Les Phéniciens organisèrent le port. Les Romains structurèrent la cité. Les Arabes sublimèrent le décor et légèrent à la langue ses sonorités les plus chantantes. Les Normands insufflèrent leur esprit conquérant. Les Lombards consolidèrent l'économie. Puis vinrent les Angevins, les Espagnols, les Aragonais et les Bourbons, qui façonnèrent l'aristocratie sicilienne. Enfin, la maison de Savoie et la République italienne déposèrent sur l'île un nouveau vernis culturel, politique et social, aux couleurs de l'Italie unifiée.

Et si Gino n'était, au fond, que le reflet vivant de cette alchimie sicilienne ?

Un concentré de lumière, de métissage, de parfums d'agrumes et de créativité méditerranéenne.

Ses œuvres respirent la Sicile. Elles en portent les couleurs, les odeurs, les contrastes et les mémoires.

Au-delà de leurs tonalités éclatantes, ses toiles traduisent une vision épurée du réel où l'impression domine toujours sur le détail.

À Mazara del Vallo comme partout en Sicile, Gino trouve une matière infinie pour nourrir sa peinture : jeux de lumière, façades usées par le soleil, silhouettes découpées, paysages brûlés de vent et d'embruns. Pourtant, derrière cette profusion de couleurs, il recherche avant tout la simplicité des lignes et l'équilibre des formes.

Gino il Moro est désormais un peintre reconnu dans toute la Sicile et jusqu'en Italie péninsulaire.

Sa galerie de Palerme n'est pas seulement un espace d'exposition consacré à ses toiles et aux célèbres *teste di Moro* façonnées par sa famille. Elle est devenue un véritable salon culturel, dans l'esprit des cercles intellectuels du siècle des Lumières. Chaque semaine, artistes, écrivains, universitaires et rêveurs s'y retrouvent pour débattre, refaire le monde et imaginer de nouveaux chemins pour la création.

Palerme

Lorsqu'il rejoint Palerme, Gino choisit toujours le train. Non par conviction écologique, mais parce que le voyage lui offre un précieux refuge pour penser, observer et se laisser traverser par les paysages qui nourrissent son inspiration.

Les centquarante kilomètres qui séparent Mazara de Palerme déroulent une Sicile multiple et changeante.

Castelvetrano, d'abord, terre longtemps associée à Cosa Nostra mais aussi gardienne du somptueux parc grec de Sélinonte. Puis Salami, fascinante cité perchée classée parmi les plus beaux bourgs d'Italie, avec son dédale de ruelles mauresques dominé par l'imposant château de Frédéric II.

Le voyage se poursuit vers Alcamo et sa vallée hérissée de forteresses avant d'atteindre le golfe de Castellammare, la ville thermale des romains. Ensuite, le train longe la côte jusqu'à Palerme dans un décor qui ressemble à un travelling de cinéma : plages de sable clair, falaises abruptes, criques rocheuses et aiguilles de pierre de Balestrate qui ont fait salivrer tant de peintres.

À chaque arrivée en gare centrale de Palerme, Gino ressent la même secousse intérieure. La ville le saisit immédiatement.

Les odeurs mêlées de gaz d'échappement, de fruits mûrs chauffés au soleil, d'herbes aromatiques et de fleurs éclatent à chaque respiration. Les moteurs de scooters couvrent à peine les cris des vendeurs ambulants et le brouhaha des passants. Sur les façades décrépies des *palazzi*, la lumière trace des griffures d'or qui rendent aux pierres fatiguées une noblesse inattendue. Le linge suspendu aux balcons flotte comme une forêt d'étendards colorés, tandis que les palmes des arbres semblent crépiter sous le vent chaud.

Sa galerie se trouve non loin de la gare. En chemin, il longe les étals débordants de fruits et de légumes, contourne des églises baroques et s'arrête régulièrement pour échanger quelques mots avec des connaissances.

Paola, l'hôtesse d'accueil, l'attend déjà. Quelques clients tournent autour de ses toiles lumineuses. Dès qu'il apparaît, les embrassades fusent.

Les Siciliens sont des Méditerranéens dans toute leur exubérance : volubiles, tactiles, chaleureux.

- Gino ! Viens ici ! Laisse-moi te serrer dans mes bras ! Alors, sur quoi travailles-tu en ce moment ? Et tes parents ? Et tes chats ? Montre-nous vite tes nouvelles toiles !

Étourdissant mais profondément attachant, cet accueil laisse rarement à Gino le temps de reprendre son souffle.

Sa ville natale et de résidence est un joyau brut. Sa vie lui paraît être une oeuvre d'art dans laquelle il se mire, se ressource et puise l'énergie du partage.

Gino porte en lui tous les contrastes et toutes les ardeurs de la Sicile.

Sociable, exubérant, généreux, habité d'une sensualité d'artiste, il voue à son île un amour passionné et indéfectible.

Sa chevelure brune, abondante et bouclée, son nez aquilin, ses lèvres pleines rappellent ses lointaines origines mauresques. Ses yeux noirs d'une intensité presque troublante, observent, analysent, dissèquent sans relâche les êtres et les paysages qui l'entourent. Tout devient aussitôt matière à peinture. Le moindre visage, une lumière sur une façade, une silhouette au coin d'une rue se transforment dans son esprit en esquisse de tableau.

Gino incarne à lui seul la complexité des métissages qui ont façonné la Sicile au fil des siècles.

Il est un prince de la *bella figura*. Comme beaucoup de Siciliens, il accorde une importance presque instinctive à l'allure, à la prestance, à l'élégance du geste et de la parole. Chez lui, le paraître n'est pas superficialité mais affirmation de soi, question d'honneur et de dignité.

Dans son quartier de Palerme, et bien au-delà, Gino est une figure connue. Dès qu'il s'aventure dans les ruelles animées de la ville, il cesse d'être un passant ordinaire. Les Palermitains l'interpellent avec chaleur pour « *attaccare il bottone* », papoter sans fin comme seuls savent le faire les Méditerranéens.

Il adore marcher jusqu'au port. Après le Duomo, magnifique alliance d'architecture arabo-normande et gothique, il longe les vestiges de la domus romaine. Dans la via Sant'Agata della Guilla il ralentit toujours devant le théâtre alla Guilla, attiré par ses spectacles d'avant-garde. Puis il flâne dans la via Sant'Isidoro, savourant les vitrines et l'animation de la rue.

Du côté de la Marina jusqu'au Parco della Salute, le port étire son monde de pêcheurs, de marins, de voyageurs et de commerçants dans un tumulte incessant.

Le bar Alameda, au bord du quai derrière le château, est son refuge favori. Artistes, amis d'enfance et connaissances s'y retrouvent autour d'un cocktail au Marsala. Les conversations y jaillissent dans tous les sens : le dernier scandale mafieux, l'escale d'un paquebot, une maladresse du maire devant la Meloni.

Ses amis questionnent Gino sur ses voyages, ses projets, sa peinture, parfois sur ses amours. Mais sur ce dernier sujet, il reste évasif. Il préfère parler de ses prochains déplacements.

Il doit justement livrer plusieurs toiles et céramiques à Syracuse puis à Taormina. Cette fois, il prendra la voiture. Le train serait trop lent, et la route lui permettra de s'arrêter à Agrigente pour déguster un café face aux temples antiques et rêver à la Grande-Grèce.

Syracuse

La route côtière vers Syracuse est un enchantement permanent. La Méditerranée y déploie ses eaux turquoise entre plages dorées, falaises abruptes et criques secrètes.

Mais le véritable trésor du voyage demeure les villages baroques du Val di Noto, reconstruits après les terribles séismes du XVIII^e siècle. Partout, les pierres blondes semblent retenir la lumière.

On entre dans Syracuse par les quartiers modernes avant d'atteindre Ortigia, cœur ancien posé sur son île comme un mirage de pierre.

La galerie de Tino occupe un emplacement privilégié sur la piazza San Giuseppe, face à l'église baroque du même nom. Très fréquentée par les visiteurs, elle est idéale pour le commerce d'art. Les peintres exposés viennent d'horizons divers, mais tous célèbrent, à leur manière, l'âme sicilienne.

Autour de la place, les balcons en fer forgé ondulent le long des façades ocre et crème, débordants de géraniums rouges, roses et blancs.

À peine arrivé, Tino accroche les nouvelles toiles du Moro, éclatantes de lumière et de couleurs.

Le soir venu, les deux amis s'installent au restaurant Alevante, presque les pieds dans l'eau. Ils dégustent une *caponata alla araba* puis une *gamberata all'arancia*, préparée avec les fameuses crevettes rouges de Mazara. Un tiramisù *al millefoglie e cacao amaro* conclut le repas. Il rafraichissent leurs gosiers d'un vin blanc sec et minéral de la région de Palerme : un Abbazia Santa Anastasia.

- Et si nous prolongions la soirée avec un ristretto face à Cala Rossa ? propose Tino.

La promenade sur le *lungomare* d'Ortigia ressemble alors à un instant suspendu. Une brise légère venue du large, davantage zéphyr que sirocco, adoucit la chaleur écrasante du soleil.

Au loin, l'Etna domine l'horizon. Altier, imprévisible, colérique, il veille sur la Sicile comme une divinité antique. Par moments, il fulmine et laisse échapper quelques fumerolles.

Gino reprend ensuite la route vers Taormina en longeant la mer. Il s'arrête souvent devant un panorama, une lumière particulière, une scène fugitive.

Les salines de Priolo le fascinent. Les flamants roses dessinent des taches mouvantes sur les eaux argentées de la lagune. Leurs reflets mordorés vibrent à la surface comme des coups de pinceau.

Puis viennent les plages noires du golfe de Catane, les champs de lave au pied de l'Etna, ce paysage presque lunaire où la pierre semble encore brûler.

Etna

Le volcan exerce sur les Siciliens une fascination sacrée. Symbole à la fois de vie et de destruction, il transforme sans cesse la terre et les hommes. Les habitants le nomment affectueusement *a Muntagna*. Les grecs parlaient de lui comme un Aînta, un bruleur. D'autres encore, l'appellent Mongibello.

Visible de presque toute l'île, surtout lorsqu'il se coiffe de neige en hiver, l'Etna est à la fois phare, mythe et mémoire vivante de la Sicile. Il est porteur de nombreuses légendes. Le géant Thyfon, personnage de la mythologie grecque est le responsable de son activité. Etna était le gardien de la grande Grèce dont la Sicile était le bouclier. On le voit de partout, surtout quand il allume sa flamme olympique, en hiver quand il se coiffe d'un chapeau blanc. Il est le phare des siciliens, le commandeur des fantasmes de la mythologie au romantisme.

Taormina

Enfin apparaît Taormina.

La route y monte en lacets avant de déboucher soudain sur un vertige de beauté. Accrochée à la montagne, la ville déroule ses pierres dorées au-dessus d'une mer bleu profond. Les jardins débordent de fleurs, les falaises plongent dans l'azur, et les ruelles convergent vers le théâtre antique comme dans un rêve méditerranéen.

Taormina ne se contemple pas seulement : elle saisit, elle subjugué.

Sur la place du IX Aprile, la galerie de Claudio fait face à l'échiquier géant de marbre noir et blanc qui scintille sous le soleil. Non loin, la façade rose pâle de l'église San Giuseppe reflète une lumière presque irréaliste.

Après quelques jours de voyage, Gino reprend finalement la route vers Palerme puis Mazara.

La route du nord

Il évite Messine et se dirige vers la localité de Barcellona Pozzo di Gotto d'où l'on peut admirer les Iles Eoliennes qui exposent leurs falaises altières et noires. Gino se balade toujours avec un carnet de croquis. Cette fois il a pris des pastels. Il lui tarde d'arriver à Cefalù. Il a faim de crayon et de couleurs et ce port avale tous les peintres. Il ne s'attarde pas. Il passe en coup de vent à la Galerie de Palerme. Il fait un point avec Claudia et reprend très vite la direction de Mazara.

Ses quatre chats lui manquent.

À son retour, ils accourent aussitôt, se frottent à ses jambes, miaulent, réclament leur part d'affection. Gino les prend un à un dans ses bras comme pour un rituel immuable.

Depuis toujours, les chats apaisent ses inquiétudes et nourrissent son inspiration. Ils sont pour lui des compagnons, des talismans, les gardiens silencieux de son bonheur.

Pour Gino, le bonheur tient à peu de choses : une toile blanche, quelques pinceaux, la lumière de Sicile, sa famille, car nul vrai Sicilien ne renie les siens, et la présence rassurante de ses chats.

Le Moro de Mazara, le sicilien basané, est un homme comblé.

Il vit dans une île qu'il considère comme la plus belle du monde et exerce un métier qui est, pour lui, une joie à la fois intellectuelle, sensorielle et presque spirituelle. Sa ville natale et de résidence est un joyau brut.

Sa vie entière lui apparaîtrait comme une œuvre d'art dont la Sicile serait la palette infinie.

Jachet de Mantoue, journal du musicien breton - devenu Italien au 16ème siècle.

Jacques Collebaut Alias

Jachet de Manoue ou

Jacobus Collebaudi

1483-1559



Jachet de Mantoue - Un breton expatrié au 16ème siècle - **Fiction historique** : *Ma nouvelle, tente de reconstruire l'expatriation en « Italie » du musicien breton Jacques Collebaut dit Jachet de Mantoue. J'ai respecté la réalité historique des personnages, la chronologie, ses différentes résidences en Italie, son oeuvre et l'ambiance de la vie quotidienne au 16ème siècle. Par contre, son voyage de France jusqu'à Modène, sa vie en Italie relèvent de la fiction. Ma nouvelle est conçue comme un roman historique.*



Jacques Collebaut Alias Jachet de Mantoue ou Jacobus Collebaudi
1483-1559

Je suis né à Vitré, dans les Marches de Bretagne. Oui, je suis breton, mais en matière de musique, et particulièrement celle que je compose, l'Italie est ma vraie patrie.

Mon enfance s'est écoulée dans cette petite cité bretonne, serrée dans ses remparts, dominée par une imposante forteresse vouée à la défense de la frontière du duché de Bretagne. Vers 1500, à l'heure de ma naissance, Vitré appartenait à la Baronnie de Laval. J'y ai grandi dans une famille pieuse, comme le voulait la tradition de la région. L'Église régnait, l'Église dominait, l'Église commandait. Sans partage, elle exigeait la soumission de ses ouailles et

régissait jusqu'au moindre aspect de l'existence. L'éducation, en quelque domaine que ce fût, lui appartenait entièrement.

Mon père, Yves Collebault, organiste de l'église Notre-Dame, fut mon premier formateur et mon maître de musique. Il m'initia aussi au chant choral. Dès mes sept ans, le comte Guy de Laval et son épouse Françoise de Dinan m'accueillirent à la maîtrise de la collégiale de Vitré.

Anne de Bretagne, qui résidait alors à Rennes en ces temps tendus entre la France et notre duché, me remarqua et m'entraîna dans son sillage jusqu'à Paris, à l'occasion de son mariage avec le roi de France. Je vibre encore, bien des années après, au souvenir de la cathédrale de Saint-Denis ce jour-là, ma voix qui s'élevait sous les voûtes, la lumière, le faste, le vertige d'être si petit et si présent à la fois. Ce fut une parenthèse furtive. Je revins vite auprès des miens, qui me manquaient déjà.

Enfant, je rêvais à la péninsule italienne. Mon oncle, le frère de mon père, y vivait au milieu des vignobles d'Asti. Il avait accepté la proposition d'un cardinal de la maison de Savoie. Par effet de mode, les chanteurs de chapelle français étaient très prisés des hommes d'Église italiens, mélomanes avertis. Mon oncle était musicien et chanteur soliste, il n'avait pas dérogé à la transmission familiale. Chez les Collebault, on est musicien de père en fils, sans discussion possible. Il avait fondé une famille dans le Piémont, et mes parents avaient appris qu'un fils lui était né, mon cousin, donc. Il s'appelait Antonio, l'italianisation du nom ayant fait de lui un Collebaudi.

Cette nouvelle, jointe à mon envie d'Italie, me décida à tenter l'aventure. Je rêvais de connaître ma famille piémontaise, de trouver là-bas le frère que je n'avais pas eu? J'en frémissais d'avance.

J'avais dix-huit ans. Voyager n'était pas chose aisée — sans expérience, j'étais un peu démuni, mais l'Église, réseau bien organisé, avait réponse à tout. Je quittai mon cocon familial en me disant que c'était peut-être pour toujours. Ma mère était éplorée. Elle vivait ce départ comme une ablation du dernier lien, une perte impossible à consoler. Le voyage en 1500 et surtout le voyage au long cours était une aventure pleine de risques. J'essayai de la rassurer : voyager dans le sillage d'ecclésiastiques en route pour Rome me semblait une garantie de sécurité. Et puis, n'allais-je pas trouver une deuxième famille au Piémont ? L'oncle Corentin saurait me protéger. Une grande carrière m'attendait, j'en étais convaincu.

Pour ma part, je n'étais pas inquiet, plutôt ivre, les papillons au ventre, grisant comme seuls peuvent l'être les premiers pas hors du nid.

On me disait que j'étais très doué, que l'orgue n'avait plus de secret pour moi, que mes essais de composition étaient plébiscités dans les communautés religieuses. On me disait

que j'étais un prodige. Que je me rapprochais du Pape, des Papes, qui de manière certaine, seraient un jour, sur mon chemin.

Ma malle était prête. J'y avais rangé, évidemment, toutes mes partitions.

J'accompagnais l'abbé Salomon, prieur du couvent des Augustins, qui se rendait à l'évêché de Paris. Il m'avait demandé de me produire lors d'une messe à la cathédrale Notre-Dame.

Le fronton de l'édifice me cloua sur place. L'or, le rouge, le bleu des sculptures peintes m'assaillirent comme une révélation. Moi le petit campagnard, qui n'avais connu que les pierres grises de Vitré, je restai là, bouche bée, incapable d'avancer. En pénétrant dans la nef, un second choc me saisit : les vitraux du chœur, cette magie de couleurs, me transportèrent dans un autre univers. Je n'avais jamais imaginé pareille débauche de lumière. Le divin, le sublime me renversèrent et m'enfoncèrent dans une transe sensorielle inconnue. Je m'assis sur un prie-Dieu et contemplai sans fin. Le temps n'avait plus de prise sur moi.

En accord avec l'abbé Salomon, je choisis de jouer un motet de Joaquin des Prés. La musique accompagne, dans ce cas, un ensemble vocal polyphonique. C'était la messe du matin, il y avait peu de fidèles dans les travées, mais l'orgue, un joyau aux sonorités inégalées, suffit à remplir tout l'espace.

Le début de ma nouvelle vie était déjà un enchantement.

L'archevêché me proposa d'intégrer un groupe d'ecclésiastiques en route en pèlerinage à Rome

Vézelay — Lyon — Avignon

Nous approchâmes Vézelay par des sentiers bordés d'arbustes en fleurs. Un parfum de plantes sauvages et d'herbes aromatiques chatouillait nos narines tandis que la célèbre colline se dressait devant nous, coiffée de la basilique Sainte-Marie-Madeleine. La douce musique des chants d'oiseaux accompagnait notre ascension vers le temple sacré. Notre marche prit l'allure d'un pèlerinage. Hébergés à l'abbaye bénédictine dont les tours majestueuses s'élevaient telles des sentinelles protectrices sur la colline éternelle. Nous fûmes enveloppés sous les voûtes élancées du monastère, dans une lumière tamisée où se décuplait la sensation de refuge mystique.

Nous sommes hébergés à l'abbaye bénédictine. A l'intérieur, les voûtes élancées nous enveloppent sous leurs ailes bienveillantes. La lumière tamisée qui filtre à travers les vitraux, décuple la sensation de refuge mystique. Chaque pierre de l'abbaye réfléchit la dévotion et la spiritualité des moines.

Lyon, la capitale des Gaules, déploya ses ponts pour nous aspirer au cœur de ses ruelles étroites. Un labyrinthe de passages secrets serpentait entre des îlots denses, des maisons à

colombage et des patios sombres. Les Lyonnais appellent ces passages des « traboules » du latin *transambulare*, traverser, et il est vrai qu'en les parcourant, on pénètre dans des espaces chargés d'intimités troublantes. Chaque dédale révélait une ambiance singulière.

C'est un monde à part que je découvre. L'ensemble des moments de mon cheminement vers ma nouvelle vie étaient des pépites que je savoure avec la délectation du goûteur de délices comestibles. La cathédrale Saint-Jean, toute fraîche encore, rivalisait de séduction avec le théâtre romain voisin. Elle campait sa majesté sur la colline de Fourvière, méritant pleinement son titre de « Primatiale des Gaules » accordé par le pape Grégoire VII.

Nous voguâmes ensuite de Lyon à Avignon, bercés par le courant vif du Rhône. Les rives verdoyantes défilaient, des canards tapageurs bruissaient au-dessus de l'embarcation, et les coteaux foisonnaient de vignobles, offrant à nos regards un festin de verdure et d'envies. Enfin, Avignon apparut dans toute sa majesté.

L'imposant palais des Papes m'impressionna d'emblée. Dans un pur style gothique, il rayonnait au centre de remparts interminables. Parole de jeune breton, Jamais encore je n'avais rien croisé d'aussi magistral. Depuis mon départ, tout m'étonnait, j'avançais de surprise en surprise, comme un enfant au milieu d'une pluie de cadeaux magiques. Les monuments religieux que je découvrais bousculaient mon inspiration et me promettaient des compositions grandioses.

Nous reprîmes la route terrestre d'Avignon vers Aix, puis empruntâmes la via Aurelia jusqu'en Ligurie. Aix était la capitale du comté de Provence. Le Roi de France, Louis XII, également Comte de Provence, venait juste d'y établir un parlement. Nous fûmes reçus par Monseigneur Christophe de Brillac, le tout récent archevêque. J'eus l'occasion d'écouter la maîtrise de la cathédrale interpréter une polyphonie à quatre voix tirée du répertoire de Dufay : *L'Homme armé*. L'écriture musicale, simplifiée, faisait appel à des canons. Belle leçon que je retins pour mes futures créations.

Les voix des chanteurs sont envoutantes et en totale harmonie. Je ne suis pas séduit par l'édifice paroissial, la cathédrale Saint Sauveur. Son architecture modeste est un mélange de roman et de gothique. Elle serait construite, nous dit-on, sur les fondations d'un temple d'Apollon. Seul le cloître mérite qu'on s'y attarde. Il est situé au bout de la nef et débouche sur la place de l'archevêché

La via Aurelia - Marseille - Les Calanques

Dès l'aube du lundi, nous nous engageâmes sur la via Aurelia. Le tracé romain était parfait, mais le pavage nous secouait sans pitié. Notre véhicule s'apparente à un char à bancs, tirée par deux chevaux et surmonté d'une toile pour nous protéger du soleil. Au bout de quelques lieues, nous étions fourbus.

À Marseille, devenue française depuis le ralliement de la Provence au royaume en 1481, un bain de mer s'imposa pour apaiser nos courbatures.

Nous sommes reçus à la curée de l'évêché, proche de la cathédrale Saint Sauveur. Nous y dégustons notre premier repas de poissons. Compte tenu de notre état de fatigue, nous prenons très vite possession de nos paillasses, dans le dortoir mis à notre disposition.

Le chef de la délégation proposa alors de changer d'itinéraire et de longer les côtes via Toulon et Nice, au prix d'un allongement du parcours mais d'un meilleur confort.

En ce qui me concerne, je n'ai aucun délai à respecter. Peu importe la durée du périple, mon but c'est le Piémont, mon autre famille. Advienne que pourra! Ce que je découvrais chaque jour, ce que j'apprenais, ce que je voyais, étaient déjà un don du ciel.

Je suis l'homme le plus chanceux du monde. De plus, mes compagnons de route m'apportent, tellement, en matière de relations humaines. Ils ont tous bénéficié d'une éducation soignée, théologique et les humanités classiques. Les discussions sont animées. Je l'impression de participer à un concours de rhétorique permanent.

Notre chemin passa par les calanques. Depuis le port, nous longeâmes le bord de mer, dépassant le palais du Pharo, traversant le vallon d'où l'on admire le rocher du Pendu. Au large, l'archipel du Frioul et l'îlot d'If étalaient leur charme mystérieux sous le soleil du matin. Puis les calanques s'ouvrirent devant nous, le paysage coupait le souffle. Le contraste des falaises blanches plongeant dans l'azur marin était saisissant. Ces criques baignées d'une lumière argentée transformèrent quelque chose en moi, mutèrent mon sens esthétique d'une façon que je ne sus pas encore nommer. Nous avançons avec précaution, sur les sentes des crêtes qui dominaient les calanques de Cassis.

Mais les sentiers perchés sur les crêtes m'assénèrent une sensation de vertige violent. J'eus peur, une peur nouvelle, profonde, que je n'avais jamais ressentie. Cette révélation personnelle me parut importante et digne de méditation. L'émotion qui m'emprisonnait me privait du plaisir de l'admirable décor environnant.

Toulon et ses chantiers navals s'offrirent ensuite à nos regards, Notre équipée était encore accrochée sur les falaises du cap Sicié et nous laissions libre cour aux plaisirs des yeux. Le paysage que nous contemplions, la mer, la ville, la campagne, fut pour moi, une révolution visuelle, un sourire ensoleillé.

Il nous reste une dizaine de lieues avant d'atteindre la frontière de la Ligurie. On y arrivera avant la nuit. Plus que quelques jours, pour enfin, faire connaissance avec ma famille italienne. Je suis fébrile. Je me demande comment ils vont me recevoir. J'ai imaginé une connexion pleine d'émotion, de larmes. En fonction de l'image paternelle, j'ai préfiguré l'aspect physique de mon oncle, de mon cousin. Pour ma tante piémontaise, je n'ai aucune référence. Elle n'a encore pas de visage. En attendant, je vais profiter des mes nouveaux amis. La cohabitation itinérante renforce les liens. J'ai trouvé beaucoup de points communs,

beaucoup de raisons d'aimer d'une affection sincère ma communauté voyageuse. Nous devons nous séparer à Savone.

Nice - La Ligurie

Nice, *Nizza*, cela fleurait déjà l'Italie. Le gazouillis musical du *nissart*, le dialecte local, chatouilla nos oreilles et nous susurra que nous approchions du but. Les Niçois étaient tous dans la rue, joyeux, bavards, parlant avec les mains. Des odeurs de friture et de citron ondulaient sous nos narines.

Le père Tristan, l'un de mes compagnons d'aventure, m'interpella :

- Mon cher Jacques, sens-tu que l'atmosphère change ? Les couleurs sont différentes, les gens sont plus volubiles, les parfums plus subtils.

Il avait raison.

Quelques jours encore, et je ferais enfin connaissance avec ma famille italienne. J'étais fébrile. J'imaginai une connexion pleine d'émotion, de larmes. Sur le modèle de l'image paternelle, j'avais préfiguré le visage de mon oncle et de mon cousin. Ma tante piémontaise, en revanche, n'avait pas encore de traits dans mon imagination.

Il nous restait encore quelques jours pour cultiver la confraternité. Les questions sur mon avenir dans ces nouveaux territoires, fusaient. Après Asti, où allais-je aller ? J'avais établi une correspondance avec Monseigneur le Cardinal Hippolyte d'Este dont la résidence était à Modène. Le Duc Sigismond d'Este m'avait assuré de sa protection. Ils m'avaient proposé d'entrer au service de la famille Rangoni.

À Savone, je me séparais de mes compagnons de route. Les adieux furent poignants. Nous étions cinq. Une accolade cordiale et forte conclut notre aventure commune. Je partis sans me retourner, rejoindre la malle de poste qui me transporterait vers Asti en quatre relais de sept lieues chacun.

Porto-Maurizio - L'Italie enfin

Mon avant-dernière nuit avec mes compagnons se déroula à Porto-Maurizio. Enfin, l'Italie de mes rêves s'offrait à moi.

En passant la frontière entre le comté de Nice et celui de Vintimille, mon cœur battit à une cadence anormale. Émotion, angoisse, les deux mots se bouscuaient, insuffisants l'un et l'autre pour qualifier mon ressenti. La tension intérieure était palpable. Le sujet de mon désir était désormais à portée de main. Je ne pouvais plus reculer.

Je redescendis sur terre pour déguster un excellent dîner au réfectoire du monastère de Porto-Maurizio. Notre ordinaire du soir se composait d'une polenta crémeuse assortie d'une sauce verte que les Liguriens appellent *pesto*. Je me régalai. Les saveurs m'étaient inconnues mais elles enchantèrent mon palais. On nous servit du vin blanc du terroir, qui me monta agréablement à la tête. Les moines me dirent que celui d'Asti était encore meilleur.

La musique me manquait. Je demandai au père supérieur l'autorisation de me rendre à la chapelle pour y jouer de l'orgue. La petite ville de cette étape était formée de deux villages, séparés par la rivière Impero. L'une, Oneglia, la plus récente est le fief de la famille Doria, village natal du célèbre armateur Andrea Doria. L'autre, est un port qui a pris le nom de l'Empereur Byzantin Maurizio qui en est le fondateur.

Le monastère de Santa Chiara, notre lieu de repos, était arrimé aux flancs de la colline du Paradis, qui portait bien son nom. Les blanches arcades s'ouvraient sur la mer et laissaient entrevoir une vaste étendue scintillante. Quelques chaloupes à voile y glissaient. Des mouettes et des goélands sillonnaient au-dessus du grand lac méditerranéen, plongeant brusquement et remontant avec un poisson frétilant dans le bec. À l'horizon, une armada de galions toutes voiles dehors se dirigeait vers Gênes.

Mon immersion musicale chassa mon angoisse. Je baignai dans une douce quiétude.

Savone

Savone est le carrefour de mon nouveau destin. La ville des papes Sixte IV et Jules II, s'enorgueillissait de posséder une chapelle Sixtine, nécropole de la famille della Rovere. Je m'accordai un moment pour admirer le mausolée, dont les murs et les plafonds offraient un florilège d'œuvres d'art, peintures et sculptures mêlées.

En continuant mon chemin, je découvris la tour Brandale et le Palazzo degli Anziani à côté du port. Des lanternes sur le haut de la tour, servaient de guide aux embarcations qui venaient s'amarrer au quai voisin. Le palais était orné de fresques représentant « les histoires des romains » et un superbe escalier de marbre permettait de monter aux étages. Carrare est toute proche. Je m'empressa de retourner au couvent saluer, une dernière fois, mes comparses. Les adieux furent poignants. Nous étions cinq. J'étais le benjamin. Une affection sincère s'était installée entre nous. La promiscuité, la connivence intellectuelle formaient un ciment.

Je partis sans me retourner et alla rejoindre la malle de poste qui devait me transporter vers Asti, au terme de quatre relais de 7 lieues chacun. On disait alors que le maître des postes, le postillon, chaussait ses « bottes de sep lieues ». Je quitte les paysages marins et franchis des collines verdoyantes. Nous cheminons sur des sentiers pittoresques. Je suis déjà conquis par le tableau bucolique que déroule à dessein, la campagne génoise. J'admire l'alternance assortie, des vignobles et bois de peupliers

Puis, Je quittai les paysages marins et franchis des collines verdoyantes. La campagne génoise déroula devant moi un tableau bucolique : alternance assortie de vignobles et de

bois de peupliers. Tous les relais de poste étaient des auberges accueillantes aux tables copieuses.

Porzi, un hameau discret perdu dans la campagne, nous offrit notre première halte à l'auberge *del Lupo*, l'auberge du Loup. Puis la diligence nous déposa à Sasselo pour la nuit : l'hostellerie *delle Stelle* marquait le dernier point de passage entre le golfe de Gênes et le Piémont, et ses étoiles peintes sur l'enseigne semblaient nous promettre que le pays de mon oncle était enfin à portée de main.

Un peu plus loin, niché sur le sommet d'un éperon rocheux, Sasselo se dévoile comme une toile de paysage de Bellini. Plus je pénètre dans le territoire italien, plus mon cœur s'emballe. À chaque tour de roue de la diligence, mes aspirations italiennes prennent un peu plus corps, un peu plus de couleur, un peu plus de réalité.

Encore deux jours, et je me jetterai enfin dans les bras de l'oncle Corentin, du cousin Antonio, de zia Nina. Quel bonheur en perspective.

Je le sais bien : j'ai à peine quitté l'enfance, et je ressens encore le besoin d'un bouclier familial. Ce n'est pas une faiblesse — c'est l'honnêteté d'un jeune homme qui sait où puiser sa force. Ils sont musiciens, comme moi. N'est-ce pas le meilleur gage de connivence, d'écoute et de soutien ?

Acqui Terme

Une belle journée éclatante me galvanisa. Avant d'atteindre Asti, l'itinéraire imposait une étape à Acqui Terme, très ancienne ville d'eau où les Romains avaient déjà instauré des bains. Le postillon n'avait pas cessé de me la vanter depuis Savone.

Des eaux chaudes qui soignent, c'était pour moi une curiosité totale. Quand j'abordai le site thermal, je fus enveloppé de vapeurs épaisses et nauséabondes. Je renonçai à pénétrer dans ce magma boueux et fumant. Une étrange procession de silhouettes luisantes de boue émergeait des nuages de vapeur comme des êtres surnaturels s'échappant du ventre de la terre. Le contexte m'évoqua aussitôt la *Divine Comédie* de Dante, le chapitre de l'Enfer, tout particulièrement. Je me promis de relire cette œuvre une fois installé à Modène,

Cette instructive diversion ne m'avait pas fait perdre de vue que le lendemain serait un jour capital — le plus grand, le plus enivrant, le plus décisif de tout mon voyage. Je profitai de cette dernière soirée de solitude pour méditer sur mon devenir.

Deux rendez-vous primordiaux étaient d'ores et déjà engagés. Ma famille, d'abord — c'était imminent, presque palpable. Pour le seigneur Rangoni et Monseigneur le Cardinal de Modène, nous aviserions avec mon oncle et mon cousin. Au-delà des retrouvailles familiales, j'attendais d'eux qu'ils me forment à la société du nord de la péninsule, au monde des prélats italiens, à la musique liturgique en vogue dans les églises. J'aspire à ce qu'ils soient mes Pygmalions, ceux qui voient en moi ce que je ne suis pas encore, et qui m'aident à le devenir.

Ce soir-là, je bus du vin d'Asti. C'était vrai : il était incomparable. J'en bus bien trop. Je sombrai dans les nimbes, rempli d'excitation et d'euphorie, sans même m'en inquiéter.

Asti - La famille retrouvée

Quand j'atteignis Asti, la ville était en pleine réjouissance. On célébrait la glorification de saint Secondo, patron de la cité. Un Palio s'y déroulait, comme à Sienne, des courses hippiques où s'affrontaient les représentants des différents quartiers, dans un vacarme de sabots et d'acclamations. Des défilés en costumes dits « carolingiens » complétaient les festivités ; la tradition remonterait à Charlemagne, devait m'expliquer mon oncle un peu plus tard.

Mes premiers pas dans cette région furent donc placés sous le signe de la fête, dans mon cœur qui battait trop vite, dans les rues en liesse, et jusque dans l'accueil chaleureux de ma famille qui m'attendait.

L'arrivée est un choc, une déflagration émotionnelle. En ce début de soirée, lorsque je frappe à la porte de la belle demeure des Collebaudi, c'est d'abord la perplexité qui s'empare des visages, puis la stupeur. Je me présente dans la langue de mes ancêtres, le gallo. L'oncle Corentin, le seul de la famille à maîtriser encore ce dialecte breton, se fige. Il est soudain happé par un flot de souvenirs, des images enfouies qui remontent du fond de son enfance. Ce plongeon inattendu dans le passé ne dure qu'un instant. Il revient à lui, retrouve ses esprits, et comprend aussitôt que ce moment n'est pas ordinaire. Les circonstances s'imposent avec une évidence irrésistible : les liens du sang ne souffrent aucun délai, aucune hésitation. Il m'ouvre ses bras et me serre contre lui, longtemps, avec une force qui dit tout ce que les mots ne peuvent pas. Je suis le premier membre de sa famille bretonne qu'il rencontre depuis plus de vingt ans. Pour lui, c'est comme un tremblement de terre. Puis ce fut le tour de zia Nina et d'Antonio. Nous eûmes quelque peine à communiquer, je tentai de mixer latin et français. La langue piémontaise était finalement assez proche du français, et je comptais profiter de mon séjour pour apprendre le toscan, la langue de Dante, parlée dans le nord par la noblesse, les gens lettrés et la communauté religieuse.

Nous nous installâmes à table. La zia avait cuisiné du gibier accompagné d'une polenta succulente. Mon oncle m'interrogea longuement sur la famille bretonne, les conditions de vie, mon père, les raisons de mon voyage, mes activités musicales. Nos échanges s'étirèrent très avant dans la nuit.

Le lendemain, père et fils donnaient une prestation à la cathédrale Notre-Dame de l'Assomption. Ce fut une aubaine : je plongeais ainsi directement dans les usages de la musique liturgique italienne.

La cathédrale était bondée. Mon oncle Corentin dirigeait la chorale. Antonio, dont le nom d'artiste était Antonio Bidon da Asti, tenait l'orgue. Le programme du jour était une *Lauda*, musique à l'origine monophonique, évoluée vers la polyphonie. Les couleurs uniques des voix s'entrelacèrent et se répondirent pour tisser une toile d'émotions. Les sonorités

aériennes, soutenues par le vibrato puissant des tuyaux de l'orgue, atteignirent les sphères célestes avant de redescendre en pluie de flâneries sensorielles.

Ma sensibilité musicienne est conquise. Je fus parcouru de frissons sur tout le corps.

Les journées qui suivirent défilèrent dans une douce chaleur affective. Le temps perdait toute emprise sur nous. Le monde extérieur s'effaçait. Nous partageons nos désirs, nos souvenirs, nos expériences. Les conversations s'étiraient, ralenties par les obstacles de la langue, mais aussi par cette nécessité impérieuse de nous raconter, de combler les années manquantes d'une vie trop courte pour tant de choses à dire. Nous naviguions dans un joyeux mélange de mots et d'expressions, un charabia savoureux et fleuri qui nous faisait souvent éclater de rire.

C'est Antonio qui me fit découvrir cette région marquée par l'histoire du duché de Savoie, lui-même rattaché à la couronne de France. Louis XII en avait confié l'administration au marquis de Saluces, Ludovic II.

Les vignobles, nombreux et généreux, drapaient les collines d'un manteau de verdure aux nuances infinies. Le matin, lors de nos promenades, les feuilles frémissaient au gré du vent et captaient dans leurs plis la lumière du soleil, qui venait y faire scintiller les gouttes de rosée. Le cœur de la ville était lui-même un enchantement : les palais de la noblesse et de la bourgeoisie, rehaussés de tours insolentes, se dressaient au-dessus du *Recinto dei Nobili*, la muraille des nobles. Un autre rempart cernait la partie populaire de la ville, le *Recinto dei Borghigiani*, marquant ainsi les différentes strates sociales.

Le long du Corso Alfieri, je découvris une juiverie et, au cœur du ghetto, une synagogue massive à l'extérieur sobre mais brillant de tous ses ors à l'intérieur, comme une chapelle baroque.

De Asti à Modène

Au terme de plusieurs mois de séjour, mon oncle me proposa de m'accompagner chez le seigneur Rangoni à Modène. J'avais profité de ce temps pour me familiariser avec le toscan et le piémontais. Les cinquante lieues entre Asti et Modène demandaient dix jours de voyage en malle de poste. Cela me réjouit : j'allais partager encore une promiscuité intime avec mon oncle. Nous parlerions de la famille bretonne, de la musique, de tout ce qui nous reliait. Oncle Corentin, débordait de curiosité sur la vie à Vitre, sur les gens qu'il avait connu, sur l'activité de mon père. Pour ma part, je souhaitais savoir ce qui a déterminé son exil outre-alpin, comment il perçoit l'évolution de la musique liturgique en Italie.

Durant ce long parcours, il endossa le rôle d'informateur, de formateur, de mentor. En plus de l'affection que je lui portais, je ressentais pour lui une profonde gratitude.

À la tombée de la nuit, nous fîmes escale à Alessandria, surnommée « de la paille », quolibet attribué à Frédéric Barberousse qui en fit le siège. Elle est devenue une place forte

importante de la région car elle se situe à un carrefour stratégique. En tant que musiciens d'Église, nous ne pouvions manquer de rendre visite au Dôme San Pietro e Marco et à son chapelain, ami de l'oncle Corentin. Puis nous reprîmes la route le lendemain vers Voghera, avant d'atteindre Plaisance.

Une belle journée s'achève, rythmée par des paysages ondulants déclinés dans tous les verts possibles. Les vignobles s'étendent à perte de vue, entrecoupés de champs de blé que le soleil pare de reflets dorés. Fidèles à nos habitudes, nous avons conclu la journée par une visite de la cathédrale.

Ce matin, le départ se fait sous de mauvais augures. L'une des roues de la diligence a quitté sa jante, contraignant l'équipage à une halte forcée. Le postillon s'affaire avec ardeur, soucieux de perdre le moins de temps possible, car quatorze lieues nous séparent encore de notre but.

À Plaisance, j'eus la surprise de retrouver un saint de Bretagne : saint Colomban, qui avait fondé le monastère de Bobbio, haut lieu de la chrétienté italienne. La basilique Santo Colombano était paraît-il un joyau de style Renaissance, sa nef décorée de versets des Saintes Écritures me confirma cette réputation.

Des éperons rocheux et des collines drapées de vignobles avaient défilé tout au long de notre route. Des rivières rafraîchissantes serpentaient dans les vallées. Nous rejoignîmes Plaisance au crépuscule, sous un ciel rose maculé de nuages ouatés. La cathédrale romane, face à notre auberge, dominait un vaste parvis de son fronton immaculé.

Ensuite vint Parme, que mon cousin Antonio m'avait vantée avec passion.

Mais avant d'atteindre notre destination, la distance nous contraint à faire un détour. C'est le village de Fiorenzuola d'Arda qui s'impose comme étape, comme tiré du chapeau de magicien. Une escale respiration que nous allons déguster avec un bonheur immense. Une soirée placée sous le signe de la connivence et des échanges, en gallo bien entendu, car oncle Corentin a retrouvé ses marques dans la langue. Il prend surtout un plaisir sans bornes à converser dans cet idiome maternel qui lui est si cher.

Notre but final, Modène, est désormais une formalité imminente. Il me reste encore, deux escales, avant découvrir mon futur havre de vie. Je sens déjà ma sève nerveuse me parcourir le corps, me titiller le ventre.

Parme

J'aborde la campagne parmesane avec entrain. J'apprécie vraiment, les paysages vallonnés du nord de la péninsule. Drapée de vignobles, les collines ondulent avec le soleil, sur une mer végétale, protégées par une armée d'élégants cyprès. Sur les cimes, de fières et rassurantes forteresses défient les envahisseurs velléitaires. Le soleil couchant illumine de feuilles d'or, les toits de la ville que nous apercevons en fonds de décors, formant un tableau idyllique, Nous décidons de profiter de Parme la jolie et d'y passer une journée entière..

Depuis 1492 et la victoire française à la bataille du Taro, le roi de France tenait la Lombardie. Nous résidions donc, paradoxalement, dans une ville française.

Notre auberge occupe une belle demeure ancienne en plein cœur de la ville, voisine du palais du gouverneur et à deux pas de la cathédrale Santa Maria Assunta. L'heure tardive de notre arrivée ne nous laisse guère le temps de profiter des lieux : nous expédions un dîner léger avant de rejoindre notre chambre, où le sommeil ne tarde pas à nous emporter.

Au petit matin, Parme s'éveillait doucement. Les rayons du soleil commençaient à éclairer les façades ocre et rosées des hautes maisons, dessinant le contour des bas-reliefs qui semblaient reprendre vie. Nos pas résonnaient sur les pavés, accompagnés par le murmure apaisant du fleuve tout proche.

Notre flânerie nous conduisit naturellement vers le Dôme. Comme la plupart des églises romanes, il s'élève en forme de croix latine. Les portails finement sculptés, véritables chefs-d'œuvre de Luchino Bianchino, nous invitèrent à franchir le seuil de cet édifice sacré, né de la volonté de l'antipape Honorius II. À l'intérieur, je fus aussitôt attiré par les grandes orgues d'Andrea da Rimini, un instrument d'une beauté rare, qui vint résonner au plus profond de ma sensibilité musicale.

Dehors, la tour octogonale du baptistère semblait converser avec le beffroi de la cathédrale, arborant fièrement ses arcs ornés de personnages bibliques. Au détour des ruelles sombres, nous débouchâmes sur la place Nuova, où se dressait le Palazzo dei Mercanti. Au centre de sa façade baroque, la tour civique pointait ses fenêtres à meneaux au-dessus de la fontaine qui trônait sur les pavés de la place.

Vint enfin le moment de goûter aux spécialités de Parme, qu'oncle Corentin m'avait vantées avec une ferveur communicative. Le parmigiano reggiano n'avait rien à voir avec ce que je connaissais en Bretagne : légèrement piquant et salé, il déployait en bouche une générosité intense et profonde. Quant au prosciutto, il n'était pas davantage comparable au nôtre, ses notes salées et fumées éveillaient les papilles, et il fondait sous le palais comme une invitation à la campagne romagnole.

Ces saveurs allaient désormais faire partie de mon quotidien, comme une nouvelle évidence.

Modène n'est guère éloignée de Parme, et j'espère que le seigneur Rangoni m'accordera bientôt la grâce d'y retourner.

Modène

De bon matin, nous nous engageâmes sur la route qui sillonnait entre les vertes collines en direction de ma résidence d'artiste au sein de la noble famille Rangoni.

Ercole Rangoni, chef du parti Guelfe de la région, s'était distingué dans la lutte contre les Gibelins.

À l'approche de Modène, les tours se détachèrent sur l'azur du ciel, leurs toits illuminés par un soleil au zénith renvoyant des éclairs qui semblaient guider notre attelage. Les rues pavées de la ville chantaient une litanie avec des voix de crécelles sous l'effort appuyé des roues cerclées de fer de la diligence. Les bruits de la vie quotidienne formèrent un orchestre d'accueil : cymbales des ferblantiers, tambours des charpentiers, violons des scieurs de bois, cris des musiciens de rue.

Le palais Rangoni, au cœur de la cité, s'élevait à côté du Castelvecchio et à quelques pas du Duomo. Leur villégiature de campagne se compose entre autres, du château de Castelvetro, que j'espère connaître, très prochainement.

Nous fûmes reçus par l'épouse du seigneur Niccolò Maria Rangoni, Donna Bianca Bentivoglio, de la célèbre famille lombarde. Cette noble famille de condottieri, chefs mercenaires au service des grands d'Italie, allait devenir mon égérie.

Après quelques ablutions pour nous rendre présentables, le majordome nous conduisit à l'audience avec Donna Bianca. Elle nous reçut dans un superbe salon dont les murs étaient recouverts de tapisseries représentant les exploits guerriers des Rangoni. La lumière du soleil filtrait à travers les vitraux et envoyait des rayons multicolores qui se reflétaient sur les tapisseries en pluie de guirlandes lumineuses. Des coffres richement sculptés, les armoiries de la famille au-dessus de la cheminée magistrale, un énorme bouquet de fleurs trônant sur un guéridon, tout respirait la noblesse tranquille.

Donna Bianca était vêtue d'une ample robe de riches tissus, un corset cintré mettant en valeur sa taille délicate. Son doux visage poudré était encadré de boucles soigneusement coiffées, surmontées d'un bonnet de dentelle dont le voile tombait élégamment sur ses épaules. Son port altier reflétait une éducation raffinée et rehaussait sa beauté naturelle.

Elle nous souhaita la bienvenue et nous interrogea sur notre voyage depuis Asti. Elle semblait curieuse de la société du royaume de France et des paysages traversés depuis ma Bretagne natale. Elle s'exprimait en toscan, son charmant phrasé et son accent chantant amusant notre écoute attentive.

Elle aborda très vite le sujet de la musique, le mode liturgique français, ma pratique instrumentale et vocale, le registre de mes compositions. Mon passé de jeune choriste et ma prestation de chanteur soliste au mariage d'Anne de Bretagne l'impressionnèrent.

Elle fixa le cadre de mon travail : la chapelle du palais, la cathédrale, et les leçons auprès de ses enfants — Constanza l'aînée, Ludovico, Guido, Annibale, Ginevra, Ercole, Francesco, Alessandro. Donna Bianca était pétrie d'amour maternel. Elle me confia ses aspirations pour chacun d'eux. Elle souhaitait que les leçons de musique fussent données en français, car elle aimait cette langue et pensait qu'une bonne éducation passait par cet apprentissage.

Elle nous convia ensuite à un dîner avec le duc Sigismond d'Este et son frère, le cardinal Hippolyte d'Este. Mon oncle Corentin connaissait bien le cardinal, il saisit l'occasion de lui demander sa protection pour ma personne.

Au cours de la réception, je racontai mon parcours, l'anecdote de ma prestation au mariage d'Anne de Bretagne et du roi Charles VIII. J'évoquai ma toute récente composition du motet *Alléluia surexit dominus* et proposai aussitôt de l'interpréter à la messe du lendemain. Je perçus leur enthousiasme immédiat.

Avant de nous retirer, Donna Bianca m'exprima le désir de me présenter à ses enfants après la messe du matin. J'acceptai aussitôt, avec déférence et sincère plaisir.

La rencontre se plaça d'emblée sous les meilleurs auspices. Ils m'accueillirent avec une curiosité mêlée d'attention et de questions.

À leurs yeux, j'étais un événement en soi, l'incarnation même de l'exotisme : un jeune musicien et compositeur français venu tout exprès pour leur enseigner une nouvelle langue et les initier à la musique. Pour moi aussi, ce jour revêtait un caractère exceptionnel, car je passais du rôle d'élève à celui de précepteur, et j'en tirais une fierté que je ne cherchais guère à dissimuler, teintée, je l'avoue, d'un soupçon d'orgueil.

En cette belle matinée, ils s'adressèrent à moi en florentin, que je comprenais sans peine mais que je maniais encore avec quelques maladresses. Je leur contais l'histoire de ma Bretagne, de ma cité de Vitré, et leur brossais le récit du voyage qui m'avait conduit jusqu'à eux, sans trop entrer dans les détails, car je comptais bien m'en servir pour alimenter nos futures conversations en français. J'ébauchais ensuite une description de la musique que je composais et pratiquais. Notre conversation sembla les captiver.

À l'heure du déjeuner, le majordome vint mettre fin à notre échange et nous convia à rejoindre la table familiale. L'après-midi, nous assistâmes aux vêpres. Fidèle à ma promesse, je fis une démonstration de mon art : je pris place à l'orgue et entonnai un solo de « Motet...

La mort de Niccolo Rangoni

La nouvelle arriva un soir, brutale et sèche comme un coup de cloche : le seigneur Niccolo était tombé devant Bologne, sous les étendards de César Borgia. Le palais, quelques heures plus tôt si vivant, se figea dans un silence de pierre.

Le conseil de famille se réunit pour organiser les obsèques. Ses sœurs Domitilla, Emilia et Beatrice étaient présentes. Le corps fut rapatrié de Bologne par la belle-famille Bentivoglio, dont le seigneur, son beau-père Giovanni II, prit les choses en main.

Les funérailles, grandioses et solennelles, se tinrent à l'église San Francesco. Toutes les rues alentour étaient parées de drapages funèbres. Les cloches de tous les édifices religieux sonnaient le glas. La procession de la famille endeuillée défila dans un silence impressionnant derrière le catafalque. L'entrée dans le chœur du temple chrétien, illuminé de cierges et de torches, fut sacralisée par des chants et des prières. Donna Bianca, ses filles et les sœurs du seigneur, vêtues de robes noires à traîne, arboraient leurs plus beaux bijoux. L'atmosphère était empreinte d'une tristesse infinie et de respect.

Ce fut l'occasion de ma première prestation officielle en tant que maître de chapelle. Je dirigeai les chœurs et me produisis en soliste pour un Requiem de Guillaume Dufay.

À la sortie de la messe, les trompettes résonnèrent et accompagnèrent le corps jusqu'à la chapelle privée du palais, lieu de sépulture de la famille Rangoni.

Il m'échut de déclamer une dédicace écrite par le poète portugais Cajardo, résidant à Bologne :

Les partisans non experts, les poèmes, vous manquent : Implorez Rangoni avec des prières qui jaillissent de votre coeur. Car il nourrit le génie et s'émerveille de la profondeur de la perspicacité, et il pense qu'il y a beaucoup de dieux en vous. Il y a aussi de doux voeux célestes qui sont nés, tels que j'aurais à peine cru que Jupiter a enfanté. Entre lesquels pendait le plus beau gars des frères. De nos gués sont devenues les eaux du fleuve. Allez donc, soyez calme et ne craignez pas la bouche du Prince : Aucune repoussée ne vous arrivera

La période de deuil s'étala sur une année. Je devais m'y conformer, vivant au palais soumis à un rituel codifié : une messe votive quotidienne, les femmes Rangoni en vêtements noirs, et chaque semaine une cérémonie de prières devant la pierre tombale sur laquelle un sculpteur avait façonné un gisant représentant le noble seigneur Niccolò Maria Rangoni.

La vie à Modène - Rencontre avec Adrien Willaert

Plus les jours passaient, plus j'appréciais ma charge. Mon temps se partageait entre prestations dans les églises de Modène, mes disciplines pédagogiques auprès des enfants Rangoni, et mes compositions.

J'avais une relation très forte avec Ercole, qui se destinait à la prêtrise. Il était passionné de musique liturgique, et nos échanges dépassaient largement la seule dimension éducative. Je prenais plaisir à lui exposer les étapes de la composition, les ressorts techniques et le mystère de l'inspiration.

J'étais aussi très proche du duc Sigismond d'Este et du cardinal Hippolyte. Plusieurs fois par semaine, après les offices, nous avons établi des moments de dialogue où ils me faisaient part de leurs souhaits pour la programmation musicale des messes de Modène, et m'invitaient fréquemment à leur table. C'est ainsi que je rencontrai Adrien Willaert, lui aussi compositeur de motets. Flamand d'origine, influencé par l'école franco-flamande, il était attaché au cardinal Hippolyte en tant que chantre officiel de l'archevêché de Ferrare. Notre poste commun et nos sources musicales identiques nous rapprochèrent immédiatement.

Ferrare n'était pas très éloignée de Modène, et je m'y rendais fréquemment à l'invitation du cardinal. J'adorais cette ville, même si sa forteresse ducale austère pouvait paraître rigide. Derrière le miroir, c'était tout autre chose : un foisonnement d'artistes et d'intellectuels en

faisaient une place sans pareille. Les nombreux palais aux façades richement sculptées, les patios fleuris cachés à l'arrière des bâtisses, accueillaienent les refaiseurs du monde sur fond de discussions animées.

Adrien me fit découvrir l'envers du décor. Il m'entraîna dans des bouges un peu louches, dans les ruelles borgnes des bas-quartiers, où l'on pouvait boire et vivre des expériences à damner un Saint, inconfessables. Comment aurais-je pu imaginer, moi, jouvenceau de la Bretagne profonde, que de telles pratiques pussent exister ? Pourtant je le suivis toujours, et j'y pris goût. Cette zone d'ombre dans ma chaste vie de mante religieuse demeurerait une parenthèse enfouie au plus profond de moi.

Nous nous fréquentâmes assidûment durant quelques années. Un jour, il m'annonça que l'archevêque de Venise, à l'instigation du doge Andrea Gritti, lui avait offert le prestigieux poste de maître de chapelle de la basilique Saint-Marc. Il ne pouvait décemment pas refuser. De plus, il envisageait de fonder une école de Venise où il formerait musiciens et compositeurs.

Avec l'approbation du cardinal Hippolyte II d'Este, il me demanda de venir le remplacer à Ferrare.

Donna Bianca donna sa bénédiction à cette transition. Les enfants avaient grandi. Pendant six ans, je m'étais dévouée à ma tâche avec application et détermination.

Ferrare - La Missa Hercules

Ma nouvelle vie auprès du cardinal et du duc Hercule d'Este occupa mes longues journées. Je me promis de composer une messe en l'honneur de mon bienfaiteur le duc Hercule, et lui fis la surprise de l'œuvre achevée. Je la fis interpréter par le chœur de la cathédrale que je dirigeais. La *Missa Hercules Dux Ferrariæ*, « Messe : Hercule duc de Ferrare », fit triomphe auprès des fidèles. Le duc l'accueillit avec enthousiasme, me remercia chaleureusement et me récompensa d'une nouvelle pension. C'était aussi la signature de mon adoption définitive à la cour de Ferrare.⁶⁴

J'y retrouvai, avec bonheur, un air du pays : la fille d'Anne de Bretagne, reine de France, était devenue duchesse de Ferrare par son mariage avec Hercule. Renée de France ne faisait aucun effort pour apprendre l'italien, elle me sollicitait régulièrement pour lui parler en français.

Proche de la Réforme en matière de religion, elle nourrissait des relations tendues avec son beau-frère, le cardinal Hippolyte, ardent partisan de la contre-réforme. Par ailleurs, la duchesse souffrait du fait que la cour de France l'eût mariée au duc Hercule pour l'écarter du duché de Bretagne qui lui revenait de droit. Même si Madame la duchesse était une femme éclairée, sa contrainte religieuse la rendait malheureuse. Elle aimait me confier ses états d'âme. Je devenais son ami bienveillant.

Hormis les questions d'ordre religieux, nos entretiens se déroulaient dans la plus grande cordialité, empreints d'une tendresse mutuelle. Elle fut profondément touchée d'apprendre que j'avais connu sa mère et été reconnu par elle. Elle me confia n'en garder que peu de souvenirs : à sa disparition, elle n'avait que quatre ans. La cour lui désigna alors une gouvernante, demoiselle d'honneur et proche de la Reine Anne, Michelle de Saubonne, celle-là même qui lui insuffla les idées de la Réforme. Bien que Madame la Duchesse fut une femme d'esprit et de lumière, les contraintes que lui imposait sa foi faisait son malheur. Elle aimait à me confier ses tourments intérieurs, et je devins pour elle un ami attentif et bienveillant.

Ferrare était une ville en effervescence artistique, au cœur d'un mouvement général dans toute la péninsule pour l'ensemble des arts. Le duc Hercule y contribuait généreusement par son mécénat actif. Dosso Dossi, peintre génial que je fréquente amicalement, en était l'un des bénéficiaires ; je le fréquentais amicalement.

C'est dire que je ne m'ennuyais jamais. Je me cultivais au quotidien dans une ronde sociale et artistique incroyable. Ferrare m'éclairait, me transportait, me transformait, m'envoûtait.

Au détour d'une cérémonie, je rencontrai Hercule de Gonzague, cardinal de Mantoue. Il s'opéra un véritable coup de foudre réciproque. Nous nous trouvâmes en totale connexion, spirituelle, intellectuelle, artistique.

Mantoue - Arrivée en juin 1526

Dès le lendemain, il m'invita à une audience privée.

- Giacomo, me dit-il, tu dois rejoindre mon diocèse de Mantoue. Tu seras le maître de chapelle de ma cathédrale Saint-Pierre. À nous deux, nous ferons des miracles musicaux.

Je n'hésitai pas une seule seconde, tant j'étais sous l'emprise du personnage. Il se chargea de convaincre le cardinal Hippolyte de me laisser partir.

J'arrivai à Mantoue le 19 juin 1526, sans tambour ni trompette. Mais à l'archevêché, je fus reçu comme un prince. Monseigneur le cardinal, qu'en privé j'appelais Ercole, me fit emménager dans un superbe appartement de la résidence ducal, avec une salle de musique, un grand salon et une chambre à cheminée monumentale. Le palais ressemblait à un véritable musée : tableaux, tapisseries, sculptures, pièces d'argenterie, fresques sur les plafonds et les murs éclatant de couleurs. Les jardins luxuriants nichés à l'arrière ajoutaient une touche de grâce naturelle à cette splendeur architecturale.

Ercole m'organisa la visite de la cathédrale, mon lieu de travail.

Née des mains des frères vénitiens Pierpaolo et Jacobello delle Masegne, cette façade gothique irradiait sous le soleil de ses marbres blancs. Elle m'avait immédiatement séduit.

Elle fut mon ancre à Mantoue, le cœur battant de mon existence. Je devais apprendre à la connaître, à y imprimer quelque chose de moi, à en faire un refuge véritablement habité.

À l'essai initial, les grandes orgues me firent vibrer : les tuyaux émettaient des souffles harmonieux, les claviers et pédaliers étaient souples au toucher.

La chorale masculine se composait de douze pupitres correspondant aux registres de voix, sopranos, alti, ténors, barytons et basses. Je passai un moment avec chaque groupe pour faire connaissance.

Alors, je parlais couramment florentin, cela facilitait beaucoup la communication même si ma nouvelle équipe s'exprimait en vénitien. On convint de faire un essai le lendemain sur une de mes compositions

Je prévoyais de produire le motet *Aspice Domine* à l'office solennel du dimanche suivant. Cinq jours pour nous préparer. Les voix étaient magnifiques et l'acoustique de la cathédrale, exceptionnelle.

Dans la pénombre tamisée de l'église, les choristes prirent place en respectant leur pupitre. Je me plantai face à l'ensemble vocal, accrochant mon regard sur chacun des chanteurs. Mes gestes étaient les signaux de notre langue commune. Je devais sculpter les notes pour atteindre l'harmonie. Les voix s'enroulèrent et se frôlèrent au diapason de la musique. L'émotion du sacré jaillit de notre communion.

Angela

Au fil des messes, sur le balcon qui dominait le chœur, j'aperçu une jeune femme qui me fixait avec insistance.

Dans la fragile lumière des chandelles, un personnage féminin semblait émerger d'une toile de Mantegna. Une chevelure d'ébène encadrait un doux visage. Ses yeux d'un bleu profond tentaient d'atteindre des étoiles. Sur ses lèvres roses, harmonieusement dessinées, s'animait un sourire angélique.

Je répondis à ce sourire par une œillade appuyée qui lui signifiait discrètement de m'attendre.

Sur le parvis, les fidèles se confondaient dans une mêlée conviviale comme à leur habitude. La demoiselle était chaperonnée par une jeune servante, comme le voulait la tradition.

- Mes hommages, gente dame. Je suis flatté de faire votre connaissance. Je m'appelle Jacques, Jachetto pour les Italiens. Je serais très honoré de connaître le vôtre.

- Angela Andreatta, fille du gouverneur du château.

La bienséance nous obligea à écourter cette première entrevue. Je m'empressai de lui proposer de nous retrouver en fin de journée dans les jardins du palais.

La réalité me rattrapa : le cardinal Ercole vint me congratuler sur mon *Aspice Domine*, puis m'annonça que nous partirions le lendemain rendre visite au patriarche de Venise, Girolamo Querini, ce qui me permettrait de retrouver mon cher ami Adrien, maître de chapelle à la basilique San Marco.

Un peu avant le crépuscule, je fis les cent pas dans les jardins, retrouvant les émotions de l'adolescent de Vitré. Une petite boule d'impatience me chatouillait l'estomac. Angela arriva, accompagnée, car une jeune femme de bonne famille ne pouvait affronter seule le sexe opposé, une femme raffinée dans un lieu raffiné. La belle Mantouane glisse sur le sol comme une caresse, mêlant légèreté et volupté. Nous prîmes place sur un banc de pierre, et notre conversation se noua naturellement autour de la musique, oscillant entre le sacré et le profane. J'avais bien quelques œuvres profanes en tête, mais je gardai mes propres compositions pour moi, des pièces que personne ne pouvait connaître, puisque je n'avais jamais rien joué en public. Elle connaissait les madrigaux d'Adrien, qu'elle affectionnait particulièrement. Je lui confiai qu'Adrien était mon grand ami et que je me réjouissais de le revoir très vite grâce au voyage que le cardinal m'avait offert.

Vérone - Padoue - Venise

Nous devons parcourir trente quatre lieues dans un carrosse confortable, du moins plus adapté au voyage, dans de meilleures conditions que la malle de poste.

Notre attelage nous conduisit d'abord à Vérone. C'est une cité importante. Elle l'était déjà, sous l'empire romain qui a laissé des traces architecturales grandioses. Ercole me fit admirer l'amphithéâtre romain, structure massive et harmonieuse, arcs en pierre de taille et colonnes imposantes transmettant les ondes d'un passé glorieux. Puis nous filâmes directement sur Padoue, ville universitaire qui, comme Bologne, jouissait d'une jeunesse permanente grâce à ses étudiants. Ercole m'y fit visiter la basilique Saint-Antoine plutôt que la cathédrale. Antoine est le saint-patron de la ville. Il vint de sa lointaine Lisbonne faire le prédicateur de la doctrine catholique, il y a trois siècles. Ce très pieux frère franciscain fut canonisé, seulement, un an après sa mort. C'est dire que la communauté chrétienne le vénérait.

Sur la route de Padoue à Venise, je me confiai à Ercole au sujet d'Angela. Il se trouva qu'il la connaissait très bien : il l'avait vue grandir dans les dépendances du palais et connaissait son père depuis l'enfance. Il accueillit avec bienveillance la relation amoureuse que j'avais entamée. Lui-même était profondément épris de sa compagne, officieuse, sa charge cardinalice ne lui permettant pas d'en reconnaître une officiellement. Cela ne les avait pourtant pas empêchés d'avoir cinq enfants.

Venise fut un cataclysme visuel. Je n'avais pas assez de mots pour décrire mon émotion. J'en eus le souffle coupé.

Le carrosse était resté sur la terre ferme à Mestre. Une gondole nous prit en charge et nous voguâmes sur le Grand Canal jusqu'au Rialto, qui m'apparut comme une sculpture magistrale. Les reflets chatoyants des palais aux couleurs éclatantes décuplèrent la dimension magique du cadre. Le gondolier pénétra dans un labyrinthe de canaux étroits ; nous rasâmes les quais, glissant sur une eau noire griffée par les reflets mordorés du soleil. On déboucha sur la lagune. On longea les *fondamente nuove*, on traversa l'Arsenal, pour enfin accoster sur l'île San Pietro.

Je laissai Ercole avec son homologue vénitien et hélai un gondolier pour me conduire à San Marco, retrouver Adrien.

Je débarquai près du majestueux campanile et me frayai un passage dans une marée de pigeons. La vue me cloua sur place : au fond de l'immense place se déployait une façade d'une richesse extraordinaire, tout en marbres ciselés et mosaïques éclatantes. Les dorures renvoyaient la lumière du soleil jusqu'à la Tour de l'Horloge. On se serait cru transporté à Byzance. Cinq coupes dorées, incarnations de puissance et de magnificence, couronnaient l'édifice d'une grâce incomparable. Je ne pouvais m'empêcher de songer que la cathédrale Sainte-Sophie devait offrir un spectacle du même ordre. À l'intérieur, l'abondance de richesses me perturba. Je ne savais où diriger mes yeux, tant il y avait de pépites à contempler.

Adrien était absorbé par l'accord de son orgue. En me voyant, il lâcha tout et se précipita à ma rencontre. On tomba littéralement dans les bras l'un de l'autre, un *abbraccio forte*, comme disent les gens du cru. Jacques, me dit-il, Adrian parlait français car il avait travaillé longtemps à la cour de France, Jacques, quel bonheur de te retrouver, ici, à Venise, raconte moi... Nous remontâmes dans son appartement au palais du Doge et étanchâmes notre soif de confidences pendant des heures. Je lui confiai mon histoire sentimentale, mes projets d'union avec Angela, mon désir le plus cher : qu'il soit mon témoin.

C'était mon baptême vénitien. Aussi Adrien m'invita à découvrir la lagune à bord d'un voilier. Nous glissâmes sur un immense miroir d'argent que surplombait un ciel aux teintes pastel rosées.

Nous fîmes d'abord escale à l'île Saint-Michel, où se dresse une église nouvelle parée des marbres blancs de l'Istrie, puis nous rejoignîmes Murano, où un maître verrier donnait vie à de somptueuses pièces en cristal sous les souffles dynamique des flammes. Notre dernière halte fut Torcello. L'île surgissait d'un tapis de velours moiré, à peine froissé par la brise. Ses ruelles pavées, flanquées de palais à l'abandon, portaient en silence le souvenir d'une ancienne splendeur, car c'est ici que naquit Venise. Une visite de l'église Santa Maria Assunta s'imposait naturellement. Son clocher se découpait dans le ciel bleu tel un phare dressé vers le divin. À l'intérieur, les mosaïques byzantines resplendissaient de tous leurs ors, offrande lumineuse et flamboyante au terme de notre périple.

Je retournerais à Mantoue les yeux pleins d'étoiles, avec la promesse de revenir avec Angela pour revivre et goûter encore plus, l'émerveillement et la magie du lieu.



Le mariage - 5 juillet 1527

retour à Mantoue, je me rendis officiellement auprès du père d'Angela pour demander sa main. Il me reçut dans un salon richement orné, son épouse à ses côtés. Je lui exposai mes intentions et lui fis la promesse de veiller sur sa fille avec soin et de fonder une famille avec elle. Il m'adressa un sourire bienveillant et me tendit la main en signe d'accord.

C'est également à cette période que je commençai à me faire connaître des Mantouans en tant que musicien, à travers la publication et l'exécution de deux de mes compositions. Le premier dimanche, je proposai à l'office la *Messe du quatrième ton*, écrite en contrepoint, une écriture qui permet de mieux servir le texte latin en épousant le rythme et le sens. Le dimanche suivant, ce fut un motet que je présentai, accompagné d'un chant choral polyphonique.

C'est en tant que citoyen attesté par le duc de Mantoue que je me mariaï à la cathédrale le 5 juillet 1527. Antonio Collebaudi et Adrien Willaert étaient mes témoins. Le cardinal Ercole de Gonzague était l'officiant. Quel honneur pour moi. Mais il est mon ami. Il me l'avait promis sur le chemin de retour de notre voyage à Venise.

La chorale que je dirige habituellement est en place et entame une de mes compositions pour les mariages : « *Missa Domine Dominus noster* » Les voix des chanteurs s'entrelacent dans une harmonie parfaite. La polyphonie est un délice de l'ouïe. La musique de l'orgue se déchaîne en volutes de sons divins. Après avoir, l'un et l'autre jurés, notre attachement et notre accord mutuel, sur l'évangile, nous nous échangeons les anneaux nuptiaux avec une émotion contenue. La sortie de la Cathédrale est théâtrale, sous les applaudissements des invités. Les sons des trompettes résonnent, saluent notre sortie triomphale et souligne la solennité du moment. Un repas festif conclut la cérémonie. Comble de magnificence, le Duc nous a offert l'hébergement des agapes dans la grande salle des banquets du palais. J'ai vécu le jour le plus incroyable de ma vie. Seuls mes parents me manquaient. c'eut été légitime qu'ils soient à mes cotés. En 1532, le Pape Clément VII, m'appelle à Rome auprès du Cardinal Ercole de Gonzague qui y prépare le concile de Trente. J'y retrouve avec joie, mon cousin Antonio qui est le maître de la chapelle Sixtine. C'est aussi un déplacement familial. Angela m'accompagne. Après Leon x que j'ai approché dix ans plus tôt et qui appréciait beaucoup ma musique, Clément VII, lui aussi un Médicis, me fait non seulement confiance, mais il se dit conquis par mon art.

L'intérieur de la cathédrale était richement décoré. Des pétales de fleurs blanches formaient un tapis depuis le porche jusqu'à l'autel. Angela était vêtue d'une robe de satin ivoire, son doux visage encadré d'un voile de dentelle rayonnant de bonheur. Pour honorer sa beauté, j'étais paré d'un pourpoint de velours bleu.

La chorale que je dirigeais habituellement entama l'une de mes compositions pour les mariages : la *Missa Domine Dominus noster*. Les textes du chant que j'avais choisis célébraient l'amour. Les voix des chanteurs s'entrelacèrent dans une harmonie parfaite. La polyphonie fut un délice de l'ouïe. La musique de l'orgue se déchaîna en volutes de sons divins.

Après avoir, l'un et l'autre, juré notre attachement mutuel sur l'Évangile, nous échangeâmes nos anneaux nuptiaux avec une émotion contenue.

La sortie de la cathédrale fut théâtrale, sous les applaudissements des invités. Les trompettes résonnèrent, saluant notre sortie triomphale et soulignant la solennité du moment.

Le duc nous avait offert la grande salle des banquets du palais pour le festin.

J'avais vécu le jour le plus incroyable de ma vie. Seuls mes parents me manquaient.

Rome - 1532

En 1532, le pape Clément VII m'appela à Rome auprès du cardinal Ercole de Gonzague, qui y préparait le concile de Trente. J'y retrouvai avec joie mon cousin Antonio, devenu maître de la chapelle Sixtine. Ce fut aussi un déplacement familial, Angela m'accompagnait.

Après Léon X, que j'avais approché dix ans plus tôt et qui appréciait beaucoup ma musique, Clément VII, lui aussi un Médicis me fit confiance et se dit conquis par mon art.

J'avais promis à ma mère que mon chemin croiserait celui d'un pape. J'avais réalisé ce destin deux fois.

Rome était une expérience incomparable, d'une beauté architecturale incontestable. Mais ce qui m'impressionnait le plus étaient les vestiges de l'empire romain. La ville était alors en pleine effervescence artistique, peintres, sculpteurs, architectes, écrivains et musiciens rivalisaient dans la compétition du sublime. Michel-Ange avait peint les voûtes de la chapelle Sixtine et sculpté la superbe Pietà de la basilique Saint-Pierre. Raphaël avait laissé dans les stanze du Vatican des fresques d'une perfection éblouissante. Les plans de la basilique Saint-Pierre étaient en cours de remaniement. J'avais le sentiment de baigner dans une révolution urbanistique.

Sans vouloir m'en vanter, j'avais alors atteint mon heure de gloire. Mes partitions étaient jouées dans toutes les églises de la péninsule, et mon nom circulait chez tous les maîtres de chapelle.

J'y vécus deux années, dans les coulisses du Vatican. Angela et moi rentrâmes ensuite à Mantoue dans les valises du cardinal

Les dernières années

Ercole, très actif dans le mouvement de contre-réforme, était le principal organisateur du concile de Trente, et plongé dans l'écriture d'un nouveau catéchisme. Le pape l'avait également nommé légat apostolique auprès de l'empereur Charles Quint. Il était à l'apogée de son parcours.

L'année 1535 m'apporta un bonheur immense : la naissance de mon premier enfant. Nous accueillîmes un fils que nous appelâmes Ivo, en hommage à son grand-père de Vitré.

Un matin de l'an de grâce 1545, au réveil, mon lieu de travail, la superbe cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul était en flammes. Quand j'arrivai sur les lieux du désastre, les serpents voraces du feu s'enroulaient sur les voûtes sacrées, les piliers s'écroulaient sous les flammes déchaînées, des larmes de verre fondu remplaçaient les étoiles colorées des vitraux. J'étais anéanti.

Mais Ercole, le caractère optimiste, reprit vite le dessus. Il me confia que les travaux de reconstruction commenceraient très vite. Il allait confier à Jules Romain le soin de rebâtir et d'améliorer l'ensemble. Il reprendra les plans de l'église Saint Pierre de Rome que le Pape Paul III, faisait démolir, au même moment, pour en changer complètement l'architecture.

La vie s'étala ensuite entre la routine familiale et la routine du travail. Je me dépensai sans compter sur les deux tableaux. Certains diront que c'était au sens propre du terme, et ils auraient raison. Notre train de vie tendait vers un côté qui donnait le vertige. L'artiste que j'étais manquait de clairvoyance pour les choses matérielles. Cet homme assisté que j'avais toujours été ne savait pas mesurer ces aspects pratiques de l'existence. Le mariage avait changé la donne, mais le côté affectif et créatif restait plus important pour moi que tout le reste. Angela me mettait en garde. Elle me parlait de dettes abyssales. Je n'imaginai pas les conséquences qu'elles pouvaient engendrer. Mon insouciance, mon immaturité comptable et patrimoniale étaient une réalité que je ne pouvais absolument pas contrôler. Malgré tous les efforts que je tentai de faire, je sombrai.

Je suis rongé par l'âge et la maladie à présent. Je pressens la fin de mon aventure. Mais je suis fier du voyage de ma vie. J'éprouve de la gratitude, de l'amour pour mes proches et pour mes amis. Je sais que mon héritage ne se mesurera pas au patrimoine matériel mais à la valeur intemporelle de mon œuvre, à ce que l'inspiration que Dieu m'a donnée a produit et laissera après moi.

Mon souffle ultime s'annonce en ce 2 octobre 1559. Je n'ai pas peur pour moi. J'ai le sentiment du devoir accompli, d'avoir consommé un immense et riche parcours de vie. Mon seul regret infini est d'abandonner Angela, mes enfants, mes amis. Ils sont là. Je perçois l'atmosphère d'amour qui m'enveloppe comme un dernier accord suspendu dans l'air.

Ad Deum. Ego amo te... kenavo, a tanto

RENÉE DE FRANCE DUCHESSE DE FERRARE



Renée de France

Duchesse de Ferrare
Duchesse de Bretagne spoliée

Michel Le Guyader 2024

Renée de France (1510-1574)



Princesse royale
Duchesse de Ferrare en Italie.

Duchesse de Chartres
Comtesse de Gisors.
Dame de Montargis
(Duchesse de Bretagne)
Fille cadette d'Anne de Bretagne et de Louis XII

La duchesse de Ferrare, duchesse de Bretagne spoliée

Introduction

Si je parle de Renée de France, ce n'est pas pour des prunes — même si sa sœur, la reine Claude, reste à jamais associée à ce fruit délicat. Derrière l'anecdote se profile une femme d'exception : une intelligence rare, une culture profonde, une personnalité qui força l'admiration de ses contemporains comme celle des historiens.

Pourtant, la vie ne lui épargna rien dès l'enfance. À cinq ans, elle perd sa mère, Anne de Bretagne ; à sept ans, son père, le roi Louis XII. L'orpheline royale entre alors dans un monde qui ne lui appartiendra jamais vraiment.

Anne de Bretagne - Louis XII - Claude de France - François 1er

François Ier, devenu beau-frère de Renée par son mariage avec Claude de France, est aussi son tuteur officiel. Mais la protection qu'il lui offre n'est que façade : le roi n'a ni l'intention ni l'intérêt d'honorer les volontés testamentaires de ses parents. Tout au contraire, il va méthodiquement veiller à ce que la jeune princesse ne puisse jamais faire valoir ses droits sur le duché de Bretagne.

Car ces droits existaient bel et bien. Le contrat de mariage d'Anne de Bretagne et de Louis XII, signé le 7 janvier 1499, les avait pourtant gravés dans le marbre. La clause 3 stipulait

explicitement que le second enfant issu de leur union — fils, ou fille à défaut de fils — hériterait de la principauté de Bretagne et en jouirait selon les usages de ses prédécesseurs ducaux. Renée, cadette de Claude, était précisément cet enfant-là.

« Le second enfant masle, ou fille au défaut de masle, venant de leurdit mariage [...] seront et demeureront princes dudit pais, pour en jouir et user comme ont de coustume faire les ducs ses predecesseurs. » (Clause 3 du contrat de mariage d'Anne de Bretagne et de Louis XII, 7 janvier 1499)

Renée de France Duchesse de Ferrare, Duchesse de Bretagne spoliée.

Je vous parle d'un temps où le bonheur n'était pas au programme des jeunes princesses. Réduites au rang de monnaies d'échange géopolitiques, elles étaient soumises à une double tutelle sans appel : celle de la raison d'État, et celle de l'Église, dont les lois dictaient l'ordre du monde autant que celui des âmes.

La vie de Renée de France sera tout entière traversée par cette condition-là, faite de contrariétés, d'épreuves, de douleurs, et de combats politiques et religieux menés pied à pied. Orpheline dès ses premières années, elle ne connaîtra ni vraiment son père ni vraiment sa mère. Mais l'eussent-ils vécus plus longtemps, cela n'aurait guère changé son quotidien : dans les cours royales, les enfants ne grandissaient pas aux côtés de leurs parents. Tandis que les souverains menaient une existence itinérante, de château en château, leurs fils et filles restaient sédentaires, confiés à une petite suite — nourrice, dame de compagnie, gouvernante, qui constituait, en réalité, leur seule famille véritable.

C'est dans ses lettres, adressées à des parentes ou à des amies, que Renée se livre. On y découvre à la fois son mal-être et sa trempe : une femme qui souffre, mais qui ne plie pas.

Ainsi pourrait-elle écrire à son amie Marguerite d'Angoulême :

« J'ai le droit de respirer, le droit de penser en moi-même — mais je dois toujours agir par procuration, incarner l'image que le Roi ou l'Église souhaitent offrir au monde. Pour conquérir la moindre parcelle de liberté, je devrai louer, résister, me battre, et ce, toute ma vie durant.

Je suis déterminée. On dit de moi que j'ai un tempérament de feu, c'est ce qui me sauve, et ce qui me permettra, je l'espère, de tenir debout. Il me faudra surmonter toutes les épreuves que le sort sème sur mon chemin.

Oserais-je le mot ? Je suis, à ma façon, « féministe » avant l'heure et sans ce nom. Moi, femme, princesse royale, je revendique le droit d'exister, d'exercer ma propre volonté, et par-dessus tout, de choisir librement la voie de ma conscience spirituelle.

Ma mère de substitution, Madame de Soubonne, dame d'atours et grande amie de ma propre mère, veille sur chacun de mes pas. Elle m'éduque, me protège, et éveille en moi le goût du savoir : j'ai la chance d'apprendre le latin et les humanités.

Recevez, ma très douce amie, l'expression de ma plus profonde affection. »

Renée de France

Journal intime



La religion relève, en théorie, de mon confesseur, le père Guillaume Petit, chapelain du Roi. Mais Madame de Soubonne veille, elle tempère, reformule, corrige ses enseignements avec une discrétion bienveillante. J'ai grandi sous sa protection, entre une enfance et une adolescence traversées par les frictions incessantes avec la Reine mère, Louise de Savoie.

Louise de Savoie voyait d'un très mauvais œil l'ascendant de Michelle de Saubonne sur moi, cette emprise spirituelle et intellectuelle qui façonnait ma conscience. Elle lui reprochait aussi de défendre mes intérêts patrimoniaux avec une vigueur qui déplaisait fort à la couronne. Elle-même choisissait scrupuleusement nos guides culturels, nous inculquant avant tout l'obéissance et la soumission.

Le Roi François, lui, surveillait jalousement mon évolution. Ce qui l'inquiétait par-dessus tout, c'était le Duché de Bretagne — qu'il avait sciemment écarté de mon héritage. Lorsque je le revendiquai, il opposa une fin de non-recevoir sans appel. Il s'activait dès lors à me trouver un mari, afin de m'éloigner définitivement de la cour et d'étouffer mes prétentions.

Ma sœur Claude, elle, m'offrait chaque jour un refuge. Elle m'invitait à partager son déjeuner — un moment suspendu, plein de tendresse, où nous devisions de notre enfance commune, de nos parents que nous avions à peine connus, de mon avenir incertain. Sur la question du Duché, elle éludait toujours : le Roi lui avait interdit d'en parler. Le tabou suprême. Il faut dire qu'en 1515, il avait fait établir un acte de donation par lequel Claude lui céda l'usufruit du Duché et le titre de Duc de Bretagne.

Même dans notre intimité, Claude n'était pas la catholique fervente que la cour croyait voir, - elle aussi demeurait sensible aux idées nouvelles qui circulaient. C'était un trésor de bonté, adulée de tous. Mais elle était épuisée : les grossesses successives l'avaient éprouvée, et la maladie la rongea, tuberculose osseuse, comme notre mère avant elle, et d'autres maux que le Roi, invétéré coureur de jupons, lui avait peut-être légués.

Elle mourut au château de Blois, notre havre d'enfance enchanté. Elle n'avait que vingt-quatre ans. J'en avais quatorze. Je perdais bien plus qu'une sœur : ma confidente, mon alliée, ma dernière attache familiale proche. De ses sept enfants, cinq lui survivaient — dont la petite Marguerite, ma préférée, qui mourut à huit ans, un mois après sa mère. Je n'avais jamais autant ressenti le vertige de l'abandon.

Les obsèques furent solennelles et grandioses. Le corps embaumé de ma sœur fut transporté de Blois à la cathédrale de Saint-Denis par un somptueux char funéraire, suivi d'une longue procession de carrosses drapés de noir. Le Roi, ses enfants et moi-même prenions place dans le premier d'entre eux. L'entrée dans Paris fut particulièrement émouvante : sur tout le parcours, les sujets du royaume vinrent témoigner de leur attachement à leur reine.

Renée de France Duchesse de Ferrare, Duchesse de Bretagne spoliée.

Ils s'étaient massés tout au long du chemin funèbre, et plus encore sur la dernière portion, la rue Saint-Denis. L'entrée dans la cathédrale fut sans doute le moment le plus poignant. Un grand vide m'envahit. Je luttais contre l'effondrement, car une princesse doit garder une contenance irréprochable en toute circonstance. La souffrance doit rester invisible.

Devant l'autel, posé sur un catafalque cerné de cierges innombrables, le cercueil fermé portait l'effigie de cire de Claude. Il semblait en lévitation dans un puits de lumière. Je me sentais seule. Mes pensées erraient dans une douleur sans bords.

Après la mort de Claude, les tractations pour me trouver un mari et surtout pour m'éloigner du royaume, ne connurent plus de répit. La reine mère, Louise de Savoie, ma tutrice, veillait au grain. Il s'agissait avant tout de m'écarter de toute revendication sur mon héritage.

Peu avant mes dix-huit ans, elle m'annonça sans détour que mon mariage avec Hercule d'Este, duc de Ferrare, était désormais arrêté. Le 28 mai 1525, mois de Marie, je me fiançai dans la résidence de Louise de Savoie à Saint-Germain-en-Laye. Ce fut une cérémonie familiale et discrète, à l'échelle de notre rang, naturellement. Perchés sur une estrade, assis sur deux chaises chamarrées au milieu de la salle de réception, le cardinal Duprat procéda à l'échange de nos consentements.

Ma première impression, que je m'empressai de confier à Marguerite, sœur du Roi, fut celle d'un bel homme au port noble et fier. Son regard expressif respirait l'intelligence et la détermination. Il me parut tout à fait conforme au médaillon qui m'avait été transmis. En un mot : il me plut.

Un mois plus tard, notre mariage fut célébré dans la Sainte-Chapelle du Palais. Le Roi, mon beau-frère, me conduisit jusqu'au seuil de l'église où m'attendait Hercule. Le nonce du Pape, le cardinal Salviati, reçut nos consentements et passa l'anneau nuptial à mon doigt. Hercule me prit alors par le bras et m'accompagna jusqu'à l'autel pour la messe et la communion.

Après l'office, nous nous réunîmes dans la salle Saint-Louis pour le banquet, qui se prolongea près de trois heures, suivi d'un bal royal et somptueux. J'ouvris le bal avec le Roi de Navarre, une pavane, les danseurs alignés en deux rangs se faisant face. Hercule, lui, faisait équipe avec l'infante Madeleine.

À minuit, nous gagnâmes la couche nuptiale. La reine mère et Marguerite de Navarre m'accompagnèrent, me préparèrent pour la nuit. Une aubade composée par Marot, valet de chambre du Roi, berça nos premières heures, neuf dizains dont chaque dernier vers s'achevait sur les mots « *bienheureuse nuit* » ou « *nuit désirée* ».

Ma lune de miel au château de Saint-Germain fut teintée d'ombres et de lumières : bonheur des premiers jours, mais aussi agitation politique, car Hercule dut subir le harcèlement incessant du Roi, dont les affaires italiennes le préoccupaient fort.

Le voyage vers Ferrare, ma future résidence, tint de la grande expédition. Le Roi avait réuni une suite de prestige de cent vingt-six personnes pour gérer ma nouvelle maison. Pour ma part, j'avais veillé à ce que ma nourrice, Perrine Pillet, m'accompagne, ainsi que trois dames d'honneur. Michelle de Saubonne, dame de Soubise, mon indispensable guide, devait nous rejoindre plus tard. Au cortège d'Hercule s'ajoutaient encore trois cents accompagnants.

Le 16 septembre, le Roi nous escorta jusqu'aux portes de la ville. Il nous fallut deux mois pour atteindre Reggio. L'étape suivante, Modène, fut l'occasion de réitérer solennellement nos consentements lors d'une cérémonie en grande pompe, suivie de huit jours de festivités éclatantes. Le duc Alphonse, mon beau-père, y avait convié tous ses amis et ambassadeurs. Il s'agissait d'affirmer aux yeux du monde entier la légitimité et le prestige que lui conférait cette alliance. Début décembre, dès notre arrivée à Ferrare, les réjouissances reprirent de plus belle pour célébrer notre mariage et le retour triomphal d'Hercule dans sa cité.

Ferrare est une cité agréable. Ma vie s'organise au château avec une partie de ma suite française, seule la garde rapprochée y est hébergée

Dans quelques jours, Michelle de Saubonne sera parmi nous. Il me tarde de la serrer dans mes bras et de renouer le fil de nos longues conversations.

Mon époux, outre son élégance naturelle, est charmant et cultivé. Nous vivons encore dans l'enchantement des premiers temps. Pourtant, dès que nous abordons la question de la

spiritualité, je perçois les premières divergences. Hercule est radicalement opposé à l'esprit de la Réforme, et son frère le cardinal Hippolyte veille à ce qu'il le reste.

Ferrare me réserve aussi de belles rencontres. Le Breton Jacques Collebault, que l'on surnommera plus tard Jachet de Mantoue, est maître de chapelle auprès du cardinal Hippolyte. Nous nous saluons chaque jour à la sortie de la messe, échangeons quelques mots, quelques confidences. Mais nos moments les plus précieux sont ceux que nous nous ménageons chaque semaine autour d'une collation bretonne : de petites galettes de sarrasin épaisses, rustiques, qui nous ramènent tous deux, l'espace d'un instant, au cœur de mon duché, ce duché que le roi François m'a spolié. Jacques est aussi un convive assidu de mes réunions hebdomadaires, que j'ai ouvertes aux artistes et écrivains résidant à Ferrare.

Mon exil matrimonial a vite pris le visage d'une quête. C'est dans les arts et la vie de l'esprit que je trouve mes compensations, et peu à peu, cette vie-là est devenue le centre de mon existence à Ferrare.

Bien sûr, les liens familiaux, et plus particulièrement mon rôle de mère, demeurent pour moi des attaches profondes et essentielles. Toutefois, je dois reconnaître que ma condition de duchesse impose des responsabilités qui laissent peu de place aux élans affectifs. Les devoirs habituellement dévolus à une mère sont en grande partie confiés aux éducateurs et aux nourrices.

Par ailleurs, mon époux cherche constamment à instaurer une certaine distance entre nous. Profondément attaché au catholicisme, il voit avec inquiétude mon inclination spirituelle en faveur de la Réforme. Pour ma part, j'assume pleinement mes convictions, même lorsqu'elles engendrent tensions et désaccords.

C'est dans cet esprit que j'ai pris l'initiative d'inviter Calvin et Clément Marot à Ferrare, où ils prennent part activement à mon salon hebdomadaire. Mon existence se partage ainsi entre mes devoirs familiaux, les visites matinales que je rends chaque jour à mes enfants, les offices auxquels j'assiste par respect pour mon époux, et les échanges spirituels et intellectuels qui nourrissent mon esprit.

Les conversations qui me sont les plus chères sont celles que je partage avec Madame de Soubonne ainsi qu'avec mes hôtes, tels que Calvin et Clément Marot. La présence des artistes, musiciens, peintres et poètes m'apporte un profond réconfort : ils deviennent, en quelque sorte, les thérapeutes de mon âme. Grâce à eux, mes inquiétudes conjugales et la nostalgie du royaume de France s'effacent, ne serait-ce qu'un instant.

Ce dont j'étais le plus fière était sans doute de voir mon cercle littéraire reconnu comme un véritable modèle de salon intellectuel. Nous y faisons alterner débats littéraires et réflexions philosophiques, tandis que la politique et la spiritualité occupaient une place essentielle dans des échanges empreints d'une grande liberté. Ce foyer d'idées nouvelles stimulait mon esprit, apaisait mes inquiétudes et éveillait en moi un profond enthousiasme.

Ces discussions d'une grande profondeur nourrissaient également lescauseries quotidiennes que j'avais avec ma dame d'honneur. Elles soutenaient les confidences que je lui faisais au

sujet de mes tourments intérieurs, de mes difficultés conjugales et des responsabilités liées à ma condition. À ce propos, Madame de Saubonne cherchait souvent à me rassurer en me disant :

« La prudence n'est point une lâcheté mais une vertu indispensable en de tels temps. La lumière que vous portez continue de briller, même dans l'ombre, et chaque acte de bonté, fût-il discret, répand son éclat. Vos véritables amis et alliés savent qui vous êtes, et le jugement de la cour n'y changera rien. »

Lorsque j'évoquais les différends qui m'opposaient à mon époux Hercule au sujet de nos divergences religieuses, elle me répondait encore :

« La foi est une arme à double tranchant, Votre Grâce. Toutefois, n'oubliez jamais que votre influence dépasse largement les frontières de Ferrare. Vous comptez des alliés au sein même du royaume de France. Peut-être convient-il, pour l'heure, d'adopter une apparente conciliation, tout en préparant avec prudence ceux qui vous

Hercule, quant à lui, demeurait inflexible face à mes élans de ferveur et à mon désir d'émancipation spirituelle. À ma quête de liberté de conscience, il opposait des paroles qui me plongeaient dans une profonde ambivalence :

« La liberté de conscience, dis-tu ? Cette liberté a un prix dont tu ne sembles pas mesurer l'ampleur. Ferrare repose sur des alliances précaires, et je ne puis provoquer la colère de Rome. C'est l'avenir même de notre duché qui est en jeu, Renée. Je t'en conjure, renonce à ces idées périlleuses. Le temps n'est pas à la prédication. Tu es mon épouse, la duchesse de Ferrare, et ce rang exige des concessions. Les idéaux ont leur noblesse, mais ils doivent céder devant les nécessités politiques. Tu dois, avant tout, témoigner de ta loyauté envers notre famille et notre duché. »

Il m'arrivait alors de réunir, dans ma retraite campagnarde du château de Sassuolo, le cercle studieux des lettrés qui partageaient mes réflexions. Cette villégiature m'inspirait profondément. Non seulement la demeure se révélait somptueuse, mais le trajet depuis Ferrare jusqu'au village de Sassuolo offrait un enchantement continu des sens et du regard.

La via Emilia, que nous empruntions avec bonheur, semblait nous replonger dans les strates vivantes de l'Histoire. La longue suite de carrosses composant mon équipage, invités, serviteurs et gens de maison, faisait halte dans les nombreux relais qui bordaient la route. Ces pauses étaient autant d'occasions de festoyer dans des décors rustiques et chaleureux. Aux abords du Pô, les vignobles succédaient aux prairies verdoyantes dans une harmonie bucolique.

Nous faisons invariablement une halte prolongée au majestueux Palazzo Ducale de Modène, afin de nous remettre quelque peu des secousses infligées par les pavés inégaux du chemin. Une fois installés, nous nous réunissions dans le grand salon autour d'une généreuse collation, prélude aux innombrables débats qui animaient nos rencontres.

Nous quittâmes Modène aux premières lueurs du jour. Au moment de franchir le Pô, je demeurai saisie par l'étrange beauté des lieux : des nappes de brume, embrasées par les feux du soleil levant, enveloppaient le paysage d'une atmosphère presque irréelle.

À mesure que nous approchions du château, un ravissement grandissait en moi. Avant même d'apercevoir ma demeure, nous traversions le pittoresque village de Sassuolo. Artisans et paysans s'y activaient dans un tumulte vivant mêlant éclats de voix, martèlement des enclumes, grincements des roues sur les pavés et bêlements des chèvres.

L'enthousiasme gagnait peu à peu toute ma suite, et je sentais moi-même une joie fébrile m'envahir. Aux abords du palais s'étendaient de vastes jardins boisés et fleuris, tandis que la façade, d'une splendeur presque extravagante, s'imposait comme une véritable folie architecturale.

Alignés devant l'entrée dans une solennité empreinte de fête, les gens du château nous réservaient l'accueil dû à des hôtes d'exception. Un laquais, vêtu d'une riche livrée, ouvrait alors la portière de mon carrosse et me tendait la main pour accompagner ma descente.

À chacun de mes séjours, je choisissais invariablement la « chambre d'amour », qui, avec le temps, était devenue la mienne pour toujours.

Pour moderniser le domaine de Sassuolo, Hercule accomplit de véritables prouesses et insuffla au lieu une remarquable révolution architecturale. Édifié sur les fondations de l'ancien château fort du Xe siècle, le nouveau palais baroque fut conçu par l'architecte Avanzini avec une élégance remarquable. J'éprouve une fierté toute particulière pour les somptueuses décorations et les fresques réalisées par le peintre français Jean Boulanger.

J'invite désormais mes convives à me rejoindre, après le déjeuner, dans le salon d'apparat. Madame de Saubonne, Jacques le Breton, Clément Marot, Dosso Dossi ainsi que quelques autres esprits raffinés composeront ce cercle privilégié. Pour cette rencontre, les conversations pourront librement suivre l'inspiration et les intérêts de chacun.

Au cœur d'un doux après-midi, nous voilà réunis devant un vigoureux feu de bois qui illumine une somptueuse cheminée baroque ornée du blason de la famille d'Este. Lovée dans un fauteuil confortable, je prends alors la parole afin de donner le ton des échanges.

- Mes amis, soyez les bienvenus dans mon noble séjour. Puisque ce cercle d'esprits éclairés honore aujourd'hui mon salon, j'aimerais ouvrir notre entretien sur la manière dont la poésie peut soutenir la Réforme. Ensuite, si vous le voulez bien, nous poursuivrons notre réflexion sur le rôle de la musique et de la peinture. Les arts, qu'ils soient mineurs ou majeurs, en formeront le corps, tandis que la spiritualité en sera la finalité.

Je me tourne alors vers Clément Marot.

- Maître Marot, vous qui excellez dans l'art des vers, qu'en pensez-vous ?

Avec un sourire subtil, à la fois affable et lumineux, il me répond :

- Madame, je crois que la poésie possède une force singulière. Par ses rythmes et ses images, elle atteint les âmes là où les sermons échouent parfois. Mais pour toucher véritablement les cœurs, elle doit être portée par la sincérité et non par la flatterie.

- Je vous concède volontiers que la sincérité est essentielle en cette matière. Toutefois, certains prétendent que la poésie, par sa douceur même, manque de la rigueur nécessaire pour dénoncer les abus. Qu'en pensez-vous, Madame de Saubonne, vous qui êtes la guerrière de la Réforme ?

Madame de Saubonne redresse légèrement la tête avant de répondre avec gravité :

- Ma mie, je crains en effet que la poésie ne soit pas toujours le véhicule idéal de la parole divine. Certes, elle charme les esprits, mais elle peut aussi détourner de la gravité des Écritures. Pourtant, bien employée, elle demeure capable de conduire les âmes vers la vérité. La poésie peut devenir une arme spirituelle : les mots, lorsqu'ils sont choisis avec discernement, pénètrent le cœur plus profondément que bien des homélies et éveillent les consciences avec une rare puissance.

Je lui adresse un regard songeur avant d'ajouter :

- Je pense notamment à vos propres œuvres, Maître Marot, qui ont su élever les Psaumes avec une telle clarté et une telle ferveur.

Clément Marot incline légèrement la tête avant de me répondre avec modestie :

- Vous me comblez d'honneur, Madame. Pourtant, mes adaptations ne sont qu'une humble contribution au service de la Réforme. J'aimerais toutefois entendre l'avis du peintre Dosso Dossi sur la manière dont son art pourrait, lui aussi, soutenir cette cause.

Dosso se lève alors, le visage éclairé d'un large sourire, puis prend la parole :

- Le rapport entre la peinture et le protestantisme est, par nature, fort complexe. Il demeure profondément marqué par les débats théologiques entourant l'usage des images dans le culte religieux. Chez les catholiques, l'art visuel sert volontiers la catéchèse et nourrit la vénération.

Il marque une légère pause avant de poursuivre :

- Les courants iconoclastes du protestantisme, en revanche, se montrent souvent méfiants envers les représentations sacrées. Pourtant, hors du cadre strictement liturgique, la peinture a su trouver d'autres voies pour accompagner le mouvement réformateur. Elle s'exprime notamment à travers les scènes bibliques, mais aussi par l'art du portrait, qui met en lumière l'individu et la relation intime et personnelle qu'il entretient avec Dieu.

Clément Marot incline légèrement la tête avant de me répondre avec modestie :

- Vous me comblez d'honneur, Madame. Pourtant, mes adaptations ne sont qu'une humble contribution au service de la Réforme. J'aimerais toutefois entendre l'avis du peintre Dosso Dossi sur la manière dont son art pourrait, lui aussi, soutenir cette cause.

Ma correspondance avec Monsieur Calvin est soutenue et assidue. Dans ma dernière lettre, je lui confie mon profond désarroi ainsi que le sentiment de duplicité qui m'habite face à mes incertitudes spirituelles.

Ferrare, ce 12 juin 1542

Très cher et honorable frère en Christ,

C'est avec quelque trouble intérieur que je prends aujourd'hui la plume pour vous écrire. Dans la condition qui est la mienne, les tentations du monde sont nombreuses, et les obstacles à une vie pieuse et conforme à la sainte Parole de Dieu ne manquent point. La cour de Ferrare, bien qu'animée d'esprits brillants et de doctes entretiens, demeure pour une grande part attachée à la foi romaine, ce qui rend ma situation d'autant plus difficile.

Vos enseignements et vos exhortations m'ont apporté lumière et consolation dans ces temps d'incertitude. Toutefois, je me trouve désormais confrontée à des choix où ma conscience semble entrer en lutte avec mon devoir. Comment puis-je, tout en demeurant fidèle à mon époux et à mon rang, persévérer dans l'esprit de votre doctrine ? Dois-je dissimuler mes convictions par prudence, ou les manifester ouvertement, au risque de perdre ma liberté et peut-être même de compromettre la sûreté de ceux qui partagent ici mes croyances ?

Je vous supplie humblement de m'éclairer par votre sagesse. Que dois-je faire ? Votre réponse sera pour moi comme une boussole au milieu d'une mer agitée.

Avec toute mon affection chrétienne, je vous confie mes prières, afin que Dieu vous garde et vous fortifie dans son œuvre.

Votre sœur dévouée en Christ,

Renée de France

Duchesse de Ferrare

Très vite, je reçu une réponse.

Genève, ce 22 juin 1542

Très noble et pieuse dame,

Je rends grâces à Dieu pour votre foi et pour le zèle avec lequel vous persévèrez malgré les vents contraires qui soufflent autour de vous. Sachez que votre lettre a profondément touché mon cœur, et que je tiens pour devoir de vous répondre avec toute la clarté et la fermeté dont je suis capable.

Il est vrai que la position que vous occupez rend votre témoignage particulièrement difficile ; toutefois, elle vous offre aussi une occasion singulière de servir la cause de l'Évangile. L'influence que vous exercez sur ceux qui vous entourent, bien qu'entravée par les conventions humaines, peut être grande si elle s'accompagne de prudence et de constance.

Quant à la confession ouverte de vos convictions, je crois que la retenue doit ici guider votre sagesse. Vous devez agir avec un grand discernement. Il est des temps où un silence prudent peut préserver non seulement votre sécurité, mais encore celle des âmes qui vous sont confiées. Toutefois, ce silence ne doit jamais devenir reniement de la vérité. Continuez à soutenir les fidèles autour de vous et à semer les graines de l'Évangile par l'exemple d'une vie chrétienne et vertueuse.

Si vous avez besoin d'un conseil plus précis ou d'un soutien supplémentaire, n'hésitez point à m'écrire de nouveau. Que Dieu vous accorde sa paix et sa sagesse, et qu'il éclaire votre chemin en toutes choses.

Votre frère en Christ,

Jean Calvin

Malgré les fréquentes querelles que suscitent entre nous les questions de foi, l'amour que nous partageons avec Hercule finit toujours par triompher de nos divergences. Notre union a d'ailleurs donné naissance à cinq enfants, promis, nous l'espérons, à un brillant avenir.

Bien souvent, nos réconciliations sont suivies de somptueuses festivités. Mon époux se montre d'une grande générosité et ne ménage point les dépenses lorsqu'il s'agit d'offrir à la cour plaisirs et réjouissances. À l'occasion de ces rapprochements retrouvés, il me laisse volontiers toute liberté dans l'organisation des fêtes.

À la manière italienne de célébrer les plaisirs du monde, j'aime ajouter une touche de raffinement français. Les usages italiens privilégient avant tout la gastronomie, la musique et les spectacles ; pour ma part, j'y mêle volontiers le goût français des divertissements

lettrés et des échanges d'esprit. Ainsi, je m'efforce d'enrichir ces réjouissances de moments consacrés à la culture et à la réflexion intellectuelle.

Les représentations théâtrales s'inspirent le plus souvent des grands auteurs de l'Antiquité, tels Plaute, Sénèque ou Euripide, dont les œuvres sont adaptées par les dramaturges ferrarais. Ma contribution personnelle, que certains nomment déjà, « la marque de la duchesse », consiste à y introduire des allégories morales et spirituelles. À travers ces figures symboliques, j'aime faire naître des réflexions religieuses ou philosophiques en accord avec les préoccupations qui m'habitent.

Je veille également à réserver une place importante aux musiques savantes. La cour de Ferrare jouit d'une réputation enviée comme foyer de rayonnement musical, ce dont je me réjouis grandement. Des compositeurs de renom tels Adrian Willaert, Josquin des Prés ou encore Jachet de Mantoue, mon cher Jacques le Breton devenu Italien d'adoption, en sont les plus éclatants représentants. Bien qu'inscrits dans la tradition religieuse officielle, ils façonnent avec éclat les goûts musicaux de la cour. Pour ma part, je demeure particulièrement sensible à la beauté des polyphonies sacrées.

Mon goût pour la poésie est également connu de tous, surtout parmi mes proches. J'ai le bonheur d'être entourée de poètes français et italiens dont la compagnie nourrit mon esprit. Parmi les plus fidèles figurent Clément Marot et Ludovico Ariosto, que j'invite volontiers à réciter leurs œuvres devant la cour. Marot, notamment, a composé des psaumes inspirés par les idées de la Réforme et mis en musique avec un art remarquable. Avec une discrète hardiesse, je m'attache à leur donner toute la place qu'ils méritent.

Enfin, j'organise régulièrement des bals dans la grande salle du château, où la cour se livre avec grâce aux pavaues solennelles et aux gaillardes plus vives, dans une joyeuse alternance de dignité et d'allégresse.

Pour la gente noble se déroulent tournois et jeux de société, tous inspirés de la tradition française.

Mes cinq enfants, Anne, Alphonse, Lucrece, Luigi, Éléonore, participent à toutes ces réjouissances avec un enthousiasme débordant, presque solaire.

Anne est la première à quitter le duché pour rejoindre ma France natale. Hercule s'est attelé à négocier son contrat de mariage, non sans difficultés. Son futur époux, François de Guise, duc d'Aumale, l'accueille en grande pompe au château de Saint-Germain-en-Laye. Très vite, la reine mère, Catherine de Médicis, la fait Dame de compagnie et lui témoigne aussitôt un attachement presque maternel, sensible à l'éloignement de sa terre natale. L'Italie les unit : elles partagent une culture commune, la même expérience de l'exil.

Dotée d'une forte personnalité, dans laquelle je me reconnais, Anne s'engage avec ardeur et diplomatie dans l'action politique, à la cour de France. Son aura naturelle, sa place au sein de la famille royale, sa position dans l'échiquier du pouvoir la propulsent dans un rôle de premier plan. J'en suis très fière : elle m'honore, elle incarne avec pertinence ses ascendances royales. J'espère la retrouver un jour, malgré son penchant pour la Contre-

Réforme. Ma fille est intelligente et tolérante ; elle saura, j'en suis certaine, composer avec nos divergences. L'affection filiale l'emportera.

Mon fils Alphonse est d'une tout autre nature. Il me semble imperméable aux sentiments filiaux, du moins ne les exprime-t-il guère. Nos rapports sont discordants, chargés d'hostilités idéologiques, sans qu'il y ait pour autant d'affrontement direct. Tout se lit dans son regard, sombre et vindicatif. Alphonse est un catholique radical, sans concession. Je souffre de sa distance. J'espère profondément que l'avenir, et les rênes du duché de Ferrare, lui apporteront davantage de tolérance et d'empathie envers autrui.

Lucrece est venue au monde après eux, portant en héritage le prénom de sa grand-mère, la duchesse Lucrece Borgia. Cette enfant, cette femme, à présent, me rend soucieuse. Son mariage avec le duc d'Urbino ne lui apporte ni bonheur ni épanouissement.

Pourtant, portée par un amour profond des arts et de la culture sous toutes ses formes, elle est peut-être la fille qui se rapproche le plus de mes aspirations intellectuelles. C'est en elle que je reconnais le mieux quelque chose de moi.

L'illustre poète le Tasse lui rend hommage, ainsi qu'à sa sœur Éléonore, dans une allégorie poétique dont le titre seul résonne comme une déclaration : « *O figlie di Renata* ».

Éléonore est réputée pour sa beauté remarquable autant que pour sa finesse culturelle. Les rumeurs mondaines prêtent au Tasse une passion secrète pour elle, le disant éperdument amoureux et jaloux rival de Giulio Fiesco, compositeur éminent et habitué de mon salon littéraire — qui n'hésite pas à lui dédier un madrigal d'une sublime facture. Giulio est une figure de premier plan de la musique profane ; il animait avec un art consommé nos réunions hebdomadaires, pour le plus grand bonheur de tous.

Dans l'ordre de la fratrie, apparaît Luigi, Éléonore étant la benjamine de la famille.

Bel homme au physique avantageux, doté d'une vive intelligence et d'un caractère d'une affabilité sans pareille, Luigi est un puits de douceur et d'affection. Mais son malheur est de n'avoir aucune prise sur le cours de sa propre existence. Destiné de force à la vie sacerdotale catholique, qui aura pour conséquence de me l'enlever définitivement et de le priver d'une liberté de vie amoureuse officielle.

Trente années de vie conjugale s'étaient écoulées à Ferrare aux côtés d'Hercule, lorsque celui-ci s'éteint en 1559. Mon fils aîné lui succède alors sous le nom d'Alphonse II, et c'est le début de mon calvaire. Notre profond désaccord en matière religieuse n'est un secret pour personne. Soucieux d'affirmer son allégeance au Pape et à la Contre-Réforme, il n'hésite pas à me faire séquestrer dans une aile du château, sous une surveillance qui tient davantage de la prison que de la résidence. Il me harcèle sans relâche pour que j'abjure.

Je sombre alors dans un désarroi profond. Je souffre pour mes convictions, et plus encore sous le poids de son intransigeance à mon égard. Hercule et moi vivions certes dans un conflit permanent, mais jamais il n'aurait osé me persécuter de la sorte. Au terme d'une

année de tergiversations imposées, je cède et renonce publiquement à l'orientation religieuse qui m'avait été faite crime.

Aussitôt, il m'ordonne de m'exiler en France. Paradoxalement, cette décision me réjouit. Retrouver mon Pays natal représente pour moi un véritable cadeau. Alphonse ne soupçonne pas le bonheur que je ressens. Certes, mes amis de Ferrare ainsi que mes autres enfants vont me manquer, mais ce que la France s'apprête à m'offrir dépasse toutes mes espérances.

Je choisis de m'installer à Montargis. Je retrouve mon château avec une profonde émotion. Cette magnifique forteresse du XIe siècle apparaît toutefois très dégradée à mon arrivée. Je décide alors d'entreprendre d'importants travaux d'embellissement afin de la rendre de nouveau habitable.

Très bientôt, je vais revoir ma fille Anne. Je brûle d'impatience à cette idée. De nombreux projets m'animent déjà. Il me faut recréer un cercle littéraire, cette fois pleinement franco-français. Clément Marot me rejoint, tandis que Jean Calvin me promet une visite prochaine. J'exulte. Je savoure cette liberté retrouvée et goûte enfin à un repos de l'âme salutaire.

Avec mon régisseur, je réorganise le domaine. Ici, je me sens en sécurité. Cette forteresse, protégée par de hauts remparts, m'inspire un sentiment de puissance et de sérénité. Peu à peu, une conviction s'impose à moi : sous ma protection, Montargis deviendra une place forte huguenote. Austérité et piété guideront désormais mon existence dans cette nouvelle retraite.

Cela ne signifie pas pour autant que je renonce à la vie sociale. Entourée de mes amis, je compte bien faire de Montargis un lieu d'échanges, de réflexion et de culture.

Il arrive que la reine Catherine de Médicis me rende visite dans l'espoir de me ramener à la foi catholique. Parfois, elle diligente ma fille Anne auprès de moi dans le même dessein. Pour ma part, je profite de ces moments pour nourrir ce lien maternel qui m'a si souvent échappé et savourer une tendresse que j'ai rarement connue.

Catherine de Médicis, devenue ma cousine par son mariage avec Henri II, assure la régence lorsque j'arrive en France. Son époux vient en effet de mourir et l'héritier du trône est encore trop jeune pour gouverner.

Un étrange paradoxe nous unit également par la Bretagne. Le jeu des alliances a voulu qu'avant de devenir reine de France, Catherine ait porté durant dix années le titre de duchesse de Bretagne.

Ma nouvelle existence à Montargis n'a plus rien de commun avec celle que je menais à Ferrare. Les fastes de la cour ducal appartiennent désormais au passé. J'ai choisi une vie de simplicité et de profonde piété. Jadis, mon existence reposait sur un perpétuel compromis. Je portais deux visages : celui de Madame la Duchesse, figure éclatante vouée à la gloire du duché, et celui, plus secret, de la femme intérieure, nourrie par la religion réformée et la prière. Cette part cachée de moi-même était pourtant la plus essentielle, le véritable moteur intérieur.

Depuis mon enfance, j'ai navigué sur les vagues de la tolérance mais aussi de l'ambiguïté. La dualité de mon éducation m'a constamment fait osciller entre la doctrine officielle imposée par Rome au royaume de France et les idées plus discrètes des partisans de la Réforme, portées notamment par mon éducatrice, Michelle de Saubonne.

Parmi toutes les étapes de ma vie, la plus tourmentée demeure sans doute celle de mon mariage à Ferrare. À présent, dans ce dernier âge de l'existence, j'éprouve au contraire une forme de plénitude infinie. Je m'abandonne sereinement à la spiritualité que j'ai choisie. J'ai appris à aimer les plaisirs simples : le soin des jardins, le calme intérieur, l'accueil de mes coreligionnaires traqués par les sbires catholiques. Car les guerres de Religion ravagent le pays avec une violence terrible.

Chaque jour, mon corps me transmet des signes que je crois divins. Ils m'annoncent la proximité du grand voyage vers l'éternité. Alors, avec une infinie tendresse, mes pensées se tournent vers mes cinq enfants, que je n'ai plus revus depuis mon exil en France.

Dès lors, une irrépressible envie d'écrire s'empare de moi et je décide, sans attendre, d'adresser une lettre à chacun de mes enfants.



Ma première missive est destinée à ma fille aînée, Anne, duchesse de Guise et de Nemours.

Montargis, le 3 juin 1574

Ma très chère Anne,

Alors que mes jours terrestres semblent peu à peu s'approcher du royaume céleste, j'ai souhaité t'écrire ces quelques lignes afin de te témoigner toute la sincérité de mon affection maternelle. Parmi mes cinq enfants, tu es la seule qu'il m'ait été donné de revoir et d'embrasser depuis mon retour en France, et cette grâce demeure pour moi une consolation infinie.

Combien de fois t'ai-je exprimé mon admiration et l'immense fierté que j'éprouve à être la mère d'une femme de pouvoir et d'influence telle que toi ? Je te revois encore enfant : curieuse, vive, avide de savoir. Déjà, ton esprit brillant et ton tempérament affirmé révélaient une personnalité singulière. Avec les années, ces qualités n'ont fait que s'affermir, faisant de toi une femme capable d'affronter les troubles et les violences de notre temps.

Je sais que mes oppositions à ton père, tant au sujet de la religion que de ton éducation, ont parfois dû te troubler. Ma fidélité à la Réforme, mon éloignement de Ferrare et mon refus de renoncer à mes convictions ont pu te sembler difficiles à comprendre. Pourtant, ma chère Anne, sache que jamais mon amour pour toi ne s'est altéré, quelles qu'aient été les circonstances.

Tu as traversé de terribles épreuves : l'assassinat de ton époux, le duc de Guise, ainsi que les lourdes responsabilités imposées par ton rang. Toujours, tu as su faire preuve de courage face à l'adversité, et pour cela mon estime envers toi est immense. Mais je t'en supplie, veille toujours à tempérer ta force par la douceur et ton ambition par la justice. Les combats de ce monde, aussi nombreux soient-ils, ne valent rien si le cœur ne trouve pas la paix.

Considère cette lettre comme le dernier témoignage du lien indestructible qui unit une mère à sa fille.

Je prie pour que tu poursuives ta vie avec sagesse et courage. Peut-être notre proximité me permettra-t-elle encore de te serrer dans mes bras et de t'offrir une ultime bénédiction.

Adieu, ma chère Anne. Que Dieu te guide et veille sur toi.

Renée de France

Ma seconde lettre est destinée à mon fils Alphonse, duc de Ferrare. Durant les années de mon isolement et de ma relégation, je l'ai parfois considéré comme mon « tortionnaire » ; le terme est sans doute excessif, mais telle fut alors ma souffrance.

Montargis, le 4 juin 1574

Mon cher Alphonse,

Mes forces déclinent peu à peu et me conduisent, avec une paix désormais acceptée, vers les rivages de l'éternité. Mes pensées se tournent souvent vers le passé, vers ces années baignées d'une douceur presque irréaliste, lorsque toi, tes frères et tes sœurs n'étiez encore que des enfants. Parmi ces souvenirs lumineux, l'un d'eux demeure gravé dans mon cœur avec une tendresse particulière : ton sourire, qui illuminait alors la joie de toute la famille.

Je me rappelle un matin éclatant de printemps, à l'orée de ta cinquième année. Le jardin resplendissait de fleurs aux mille couleurs et les orangiers embaumaient l'air d'un parfum délicat. Assis au bord d'un bassin, tu plongeais ta petite main dans l'eau pour tenter d'attraper un poisson. Lorsque tu m'aperçus, tu relevas vers moi un visage rayonnant, et ton rire éclata, clair, spontané, pur. Je t'ai aussitôt pris dans mes bras, riant avec toi de ce bonheur simple et parfait.

Puis tu me dis, avec cette naïveté si touchante des enfants : « Maman, je voulais lui apprendre à nager ! » Je revois encore ton regard innocent et me souviens de l'amour immense qui envahit alors mon cœur. Cet instant, à lui seul, me révéla toute la profondeur et la richesse de la maternité.

Aujourd'hui encore, ces souvenirs me sont précieux. Ils me rappellent la douceur de ton regard d'enfant, ton esprit curieux et le lien profond qui nous unissait autrefois. Les années ont passé, et la vie nous a parfois éloignés, emportés par les responsabilités, les deuils et les choix imposés par nos destinées respectives. Pourtant, dans mon cœur, tu demeures toujours cet enfant assis au bord du bassin, plein d'innocence et de lumière.

Si je te confie aujourd'hui cette mémoire, c'est pour te rappeler que, malgré les épreuves et les oppositions qui ont pu nous séparer, l'amour d'une mère pour son enfant ne s'éteint jamais. Il demeure intact, silencieux et fidèle.

Je t'accorde pleinement mon pardon pour la rigueur dont tu as fait preuve envers moi après la mort du duc, ton père. Ma douleur fut immense. Au deuil se sont ajoutés l'isolement auquel tu m'as contrainte, puis cet exil vers la France. Pourtant, contre toute attente, cette terre m'a offert une profonde sérénité. La demeure royale qui m'y accueille est devenue pour moi un refuge paisible, propice au recueillement et à la méditation spirituelle.

Puisses-tu, à ton tour, trouver dans ces souvenirs la force et la lumière nécessaires pour poursuivre ton chemin. Souviens-toi qu'au milieu des tumultes de l'existence, il existe toujours un refuge dans l'amour maternel.

Avec tout mon respect, dans une résilience enfin accomplie, Ta mère qui t'aime,

Renée de Franc

Pour ma fille, Lucrece, Duchesse d'Urbino, qui connut un mariage malheureux. Son époux, de dix années son cadet, ne cessa de lui reprocher cette différence d'âge. Grâce à une bulle pontificale autorisant leur séparation, elle put finalement regagner Ferrare.

Montargis, le 6 juin 1574

Ma très chère Lucrece,

Je me souviens avec une tendre nostalgie de tes premiers pas, de ton visage lumineux qui venait éclairer mes jours les plus sombres. Aujourd'hui, alors que je sens approcher l'heure ultime, je veux te redire tout mon amour et toute la fierté que j'ai éprouvée à te donner la vie.

Même si nos parcours de vie se sont opposés, mon seul regret est d'avoir manqué de temps pour te mater et t'accompagner dans les moments difficiles de ta mauvaise fortune matrimoniale.

La femme que tu es devenue force pourtant l'admiration. Malgré les épreuves et les humiliations que ton époux t'a infligées, tu as conservé une dignité et une force intérieure qui honorent le nom que tu portes. La duchesse d'Urbino, dont tu portes le flambeau avec infiniment de dignité, jouit d'une merveilleuse réputation, méritée

Je déplore cependant que mes convictions religieuses, si éloignées des usages de notre temps, aient creusé entre nous une telle distance. Mon attachement à la foi réformée ne fut jamais un rejet de toi ni des nôtres, mais la réponse sincère à un appel divin ressenti dès ma jeunesse.

J'espère de tout cœur que tu trouveras la bonté et l'indulgence nécessaires pour pardonner mes absences et comprendre mes croyances. Je prie afin que tu continues d'illuminer ceux qui t'entourent par ta sagesse et ta douceur:

Souviens-toi toujours que l'amour de Dieu dépasse les divisions humaines. Les liens du sang demeurent plus forts que tout : indestructibles et éternels.

Que la paix t'accompagne, ma fille bien-aimée.

Avec toute ma tendresse,

Ta mère,

Renée

Luigi, que sa dignité cardinalice aurait pu éloigner de moi pour toujours, demeura pourtant un fils tendre et fidèle.

Montargis, le 6 juin 1574

Mon cher Luigi,

Alors que mes jours s'achèment vers leur terme, il me tient à cœur de t'adresser ces ultimes paroles. Voilà bien longtemps que nos échanges se sont faits rares ; pourtant, pas un jour ne s'est écoulé sans que ma pensée ne se tourne vers toi.

Par ton rang et par ta foi, tu portes une lumière différente, noble et respectable, que j'ai toujours honorée malgré nos divergences. L'enfant attentif et vif d'esprit que tu étais laissait déjà présager un destin exceptionnel. Aujourd'hui, ta consécration cardinalice fait de toi un pilier de l'Église, cette institution dont je me suis éloignée, mais aussi un digne héritier de la maison d'Este et un précieux soutien de notre famille.

Je ne souhaite point raviver entre nous les querelles religieuses. Avant de rejoindre le royaume céleste, je veux seulement te transmettre la bénédiction d'une mère.

Notre Dieu est unique ; seuls les dogmes des hommes diffèrent. Ceux que votre concile nomme « hérétiques » ne sont ni des ennemis ni des impies, mais des âmes sincères cherchant elles aussi la lumière divine, selon la voie que leur dicte leur conscience.

Luigi, je t'en conjure : use de ta bonté et de ta sagesse pour rapprocher les cœurs. En ces temps troublés où les guerres de religion ensanglantent notre royaume, tu portes le privilège mais aussi la responsabilité d'être un pont entre les hommes.

Je sollicite avec ferveur tes prières, comme les miennes n'ont jamais cessé de t'accompagner dans le silence de mes méditations. Puissent ton intelligence, ta foi et ton discernement être toujours guidés par la justice et l'amour universel.

Adieu, mon cher Luigi. Mon affection pour toi demeure intacte et survivra au-delà même de cette vie.

Ta mère aimante,

Renée de France

Éléonore, la dernière de mes enfants, partageait avec Luigi cette douceur qui apaise les âmes.

Montargis, le 8 juin 1574

Ma douce Éléonore,

De tous mes enfants, tu fus toujours celle dont le cœur rayonnait d'une tendre bonté. En toi, j'ai souvent aperçu une lumière d'espérance et de réconciliation, un amour capable de dépasser les divisions de notre temps.

Tu as choisi la solitude du célibat, mais ta grâce et ta beauté lumineuse surent émouvoir les plus nobles esprits. Le Tasse lui-même célébra dans ses vers l'éclat de ta personne et la noblesse de ton âme.

À présent que je m'appête à quitter cette vie terrestre, je veux te remercier pour ton affection fidèle et pour les souvenirs apaisants que j'emporterai avec moi. Si mes choix ont parfois pu te blesser, sache qu'ils furent toujours dictés par ma conscience et ma foi, jamais par un manque d'amour envers toi. Mon attachement pour toi n'a jamais vacillé.

Je veux te confier une mission précieuse : demeure ce lien affectueux et diplomatique entre tes frères et sœurs. Sois pour eux une source de paix et de réconfort, comme tu l'as si souvent été pour moi.

N'oublie jamais que l'amour véritable transcende les frontières terrestres et survit aux discordes humaines.

Je t'aime infiniment.

Ta mère affectueuse,

Renée de France

Je me sens désormais apaisée et sereine. Hormis Anne, sans doute, je sais que je ne reverrai plus mes enfants ni ma descendance. Pourtant, à travers eux, une part de moi continuera de vivre encore quelques générations.

J'espère que ces lettres, empreintes de mon amour maternel et de la résilience qui m'a soutenue tout au long de mon existence, laisseront dans leurs cœurs ce que je souhaite leur transmettre comme ultime héritage spirituel et affectif.

La flamme de ma vie vacille désormais avec douceur. Je n'ai plus la force de tenir moi-même la plume ; c'est Jeanne, ma fidèle dernière dame de compagnie, qui recueille mes paroles et les trace au gré de mes confidences.

Je suis en paix.

Malgré les tensions, les épreuves, les doutes et les souffrances traversés au cours de ma vie, je choisis de n'en retenir que la lumière. Au fond, j'ai été heureuse. Aujourd'hui, mon cœur est comblé et je quitte ce monde avec confiance, prête à rejoindre l'éternité.

Montargis le 12 juin 1574,

Michel Le Guyader - 2024

TABLE DES MATIERES	
Introduction	
Note sur l'auteur	
I. Le Piémont	
<i>Virle Piemonte, kakis, peupliers et amicizia</i>	
II. Émilie-Romagne	
<i>La Via Aemilia, ou le roman d'une région</i>	
III. Venise	
<i>Lettre de Venise</i>	
IV. Le pigeon de la place Saint-Marc	
<i>Chronique d'un drone colombin</i>	
V. Vénétie et Frioul-Vénétie Julienne	
<i>Moi, Ettore, je suis un « rital »</i>	
VI. La Ligurie	
<i>Tra la lera... tralalero</i>	
VII. La Toscane	
<i>San Vivaldo · San Gimignano · Volterra · Sienne · Florence · Lucques · L'île d'Elbe · Pise</i>	
VIII. La Puglia du centre-sud	
<i>Carnets d'un fils prodigue</i>	
<i>Brindisi · Ostuni · Monopoli · Polignano a Mare · Alberobello · Lecce · Otrante · Leuca</i>	
IX. Le Janicule — Jean-Baptiste Coro	
<i>Rome, ou la petite histoire de Nerone le jeune du Trastevere</i>	
X. Les aventures napolitaines d'un scugnizzo	
<i>Gavroche de Spaccanapoli</i>	
XI. Le Sicilien basané	

<i>Mazara del Vallo · Palerme · Syracuse · Taormina · Etna</i>	
XII. Jachet de Mantoue	
<i>Journal du musicien breton devenu italien au XVIe siècle</i>	
<i>Fiction historique</i>	
XIII. Renée de France, duchesse de Ferrare	
<i>Duchesse de Bretagne spoliée — Journal intime et lettres</i>	

Quatrième de couverture

Les Italies de ma mémoire – Regard Passion



L'Italie n'est pas une destination. C'est une addiction.

Depuis soixante-dix ans, Michel Le Guyader la parcourt, la lit, la chante, la rêve. De la plaine piémontaise aux ruelles de Spaccanapoli, des mosaïques byzantines de Ravenne aux falaises des Cinque Terre, ces nouvelles tracent une carte intime d'un pays qui ne se laisse jamais tout à fait saisir et c'est là tout son charme.

Chaque récit est une voix. Un agriculteur piémontais qui attend ses amis français comme des membres de sa famille. Un pigeon facétieux qui survole la place Saint-Marc en drone espion. Un enfant romain, Nerone le jeune, qui fait les quatre cents coups dans les ruines de l'Antiquité. Un peintre sicilien basané dont les toiles respirent la lumière de Mazara. Un musicien breton du XVIe siècle, Jachet de Mantoue, qui traverse l'Europe en diligence pour trouver sa patrie dans la musique italienne. Et Renée de France, duchesse spoliée de Bretagne, exilée à Ferrare, qui mène en silence le combat de sa conscience.

Autant d'Italies superposées, régions, époques, langues, saveurs, que réunit une même passion : celle d'un homme qui a choisi l'Italie comme second pays de l'âme, et qui nous la fait découvrir avec la générosité de qui partage un trésor personnel.

Un livre de mémoire, de culture et d'amour.

